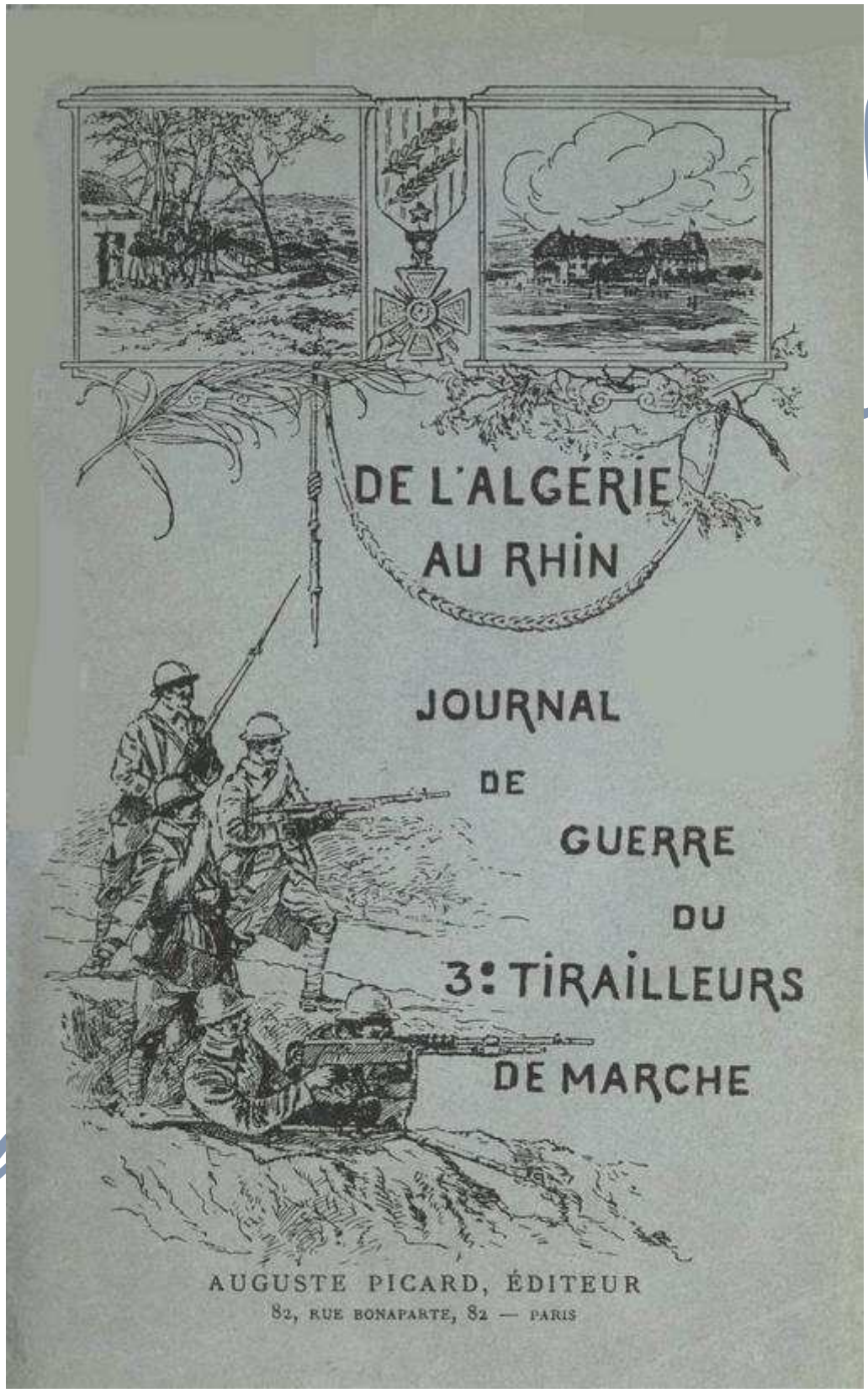
Campagne 1914 – 1918 - Historique du 3e Tirailleurs de marche
Auguste Picard, Éditeur – Paris - 1920
Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Titre : **3e TIRAILLEURS DE MARCHE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **http://gallica.bnf.fr/** **Droits : domaine public** **Transcription intégrale**
Référence :	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2015**

Ancestramil

Campagne 1914 – 1918 - Historique du 3e Tirailleurs de marche
Auguste Picard, Éditeur – Paris - 1920
Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



DE

L'ALGÉRIE AU RHIN

Journal de guerre

du

3e Tirailleurs de Marche

PARIS
AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82
—
1920

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

À LA MEMOIRE

du Colonel FRANÇOIS DE GOUVELLO

Commandant la 74e Brigade d'Infanterie

Commandant du 3e Régiment de Marche de Tirailleurs 1914-1916

des chefs de bataillon

PEYRON, BIGOTTE et BIARD

des 16 Capitaines

45 Lieutenants et Sous-Lieutenants

3500 Sous-Officiers

Caporaux et Tirailleurs



MORTS

POUR LA FRANCE

sous les plis du

drapeau

du

3e RÉGIMENT

DE

TIRAILLEURS ALGÉRIENS

pendant la campagne de 1914-1918



Campagne 1914 – 1918 - Historique du 3e Tirailleurs de marche
Auguste Picard, Éditeur – Paris - 1920
Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

De l'Algérie
au Rhin

I

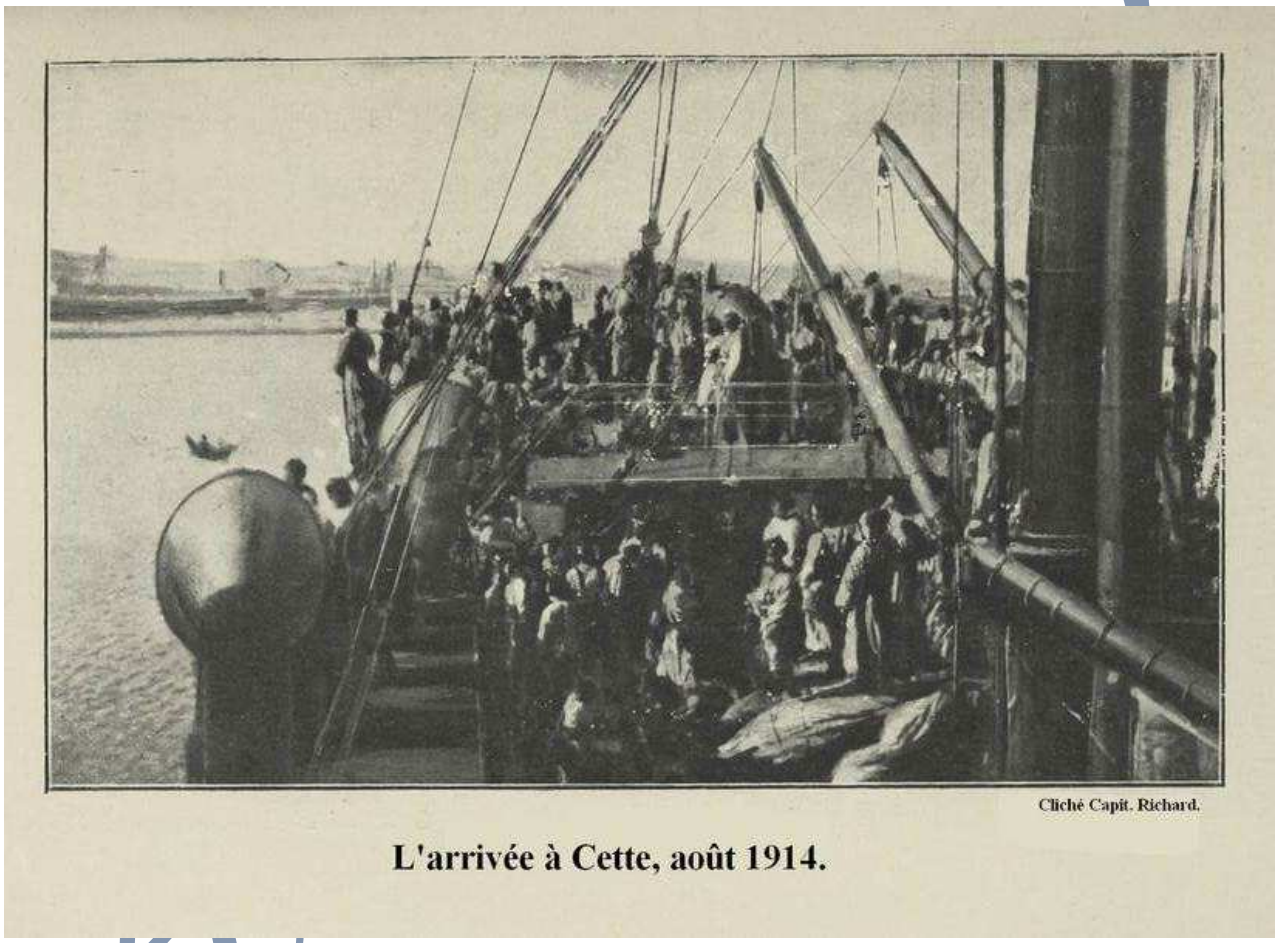
Mobilisation du 3e régiment de marche de tirailleurs. — La Belgique. — Retraite de Charleroi. — Reprise de l'offensive. — Combats de Cuts, Caisnes et Tracy-le-Val. — La stabilisation.

Le 3e régiment de marche de tirailleurs a été formé, en 1914, par le 3e régiment de tirailleurs algériens. Ce dernier, créé en 1852, était issu lui-même du vieux bataillon indigène de Bône (1842).
Le 3e tirailleurs était composé en majeure partie d'indigènes de la province de Constantine.
Son drapeau, décoré de la croix de la Légion d'honneur, en récompense de la prise d'un drapeau mexicain à San-Lorenzo (par le tirailleur **AHMED ben MYOUB**), abritait dans ses plis les noms glorieux de Laghouat, Sébastopol, Solférino, San Lorenzo, Extrême-Orient, Madagascar et Maroc, champs de bataille aux quatre coins du monde, où les vieux turcos du « Troisième » s'étaient déjà acquis une universelle renommée de vaillance et de bravoure.
Au mois de juillet 1914, ce régiment, commandé par le colonel **SIMON,** était stationné comme suit
4e bataillon, — commandant **BIGOTTE,** — à Bône, avec le colonel.
2e bataillon, — commandant **DEMARIS**, — Bougie.
5e bataillon [1], — commandant **DELOM,** — Setif.
Le 1er bataillon (commandant **RETZ)** et le 3e (commandant **MITTELHAUSER)** se trouvaient au Maroc occidental [2].
Dès réception de l'ordre de mobilisation, parvenu à Bône dans la soirée du 2 août 1914, le 3° tirailleurs fut appelé à former un régiment de marche, sous les ordres du colonel **SIMON.**
Dans la composition de ce corps nouveau entrèrent les 2e, 4e et 5e bataillons du 3e tirailleurs et le 3e bataillon du 7e tirailleurs (commandant **PEYRON),** alors en garnison à Biskra [3].
Dans les compagnies, vieux chevronnés ou « boujadis » des dernières classes d'appelés, étaient également impatients d'aller « faire parler la poudre » contre l'Allemand et son chef « Soultan Prouss » qui, malgré l'éloignement, ne leur était pas tout à fait inconnu.
En effet, au café maure ou au Souk, nos jeunes tirailleurs rencontraient encore de vieux retraités portant sur leur burnous, à côté de la médaille militaire et des médailles commémoratives de nos expéditions coloniales, la médaille au ruban vert, liséré de noir, des anciens combattants de 1870 - 71. Ces vétérans, épaves d'une autre génération, racontaient volontiers comment, le 6 août 1870, à

---

1 Récemment formé.
2 Il n'entre pas dans le cadre de l'historique du 3e régiment de marche de retracer les hauts faits de ces deux bataillons, qui, appelés en France dès le mois de septembre 1914, entrèrent dans la composition du 10e régiment mixte de zouaves et tirailleurs (B°" RETZ) ou du 2e mixte (B°" MITTELHAUSER).
3 Du 27 décembre 1914 au 30 mars 1915, le régiment fut dénommé : 2e régiment de marche de tirailleurs.
Le 5 avril 1915, le 3e bataillon du 7e tirailleurs passa définitivement au 3e régiment, dont il devint le 1er bataillon.
L'ex-premier bataillon du 3e (qui faisait partie du 1er régiment mixte de zouaves et tirailleurs) fut, à la même date, versé au 7e.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Cliché Capit. Richard.

L'arrivée à Cette, août 1914.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Fröeschwiller, l'héroïque charge à la baïonnette des turcos à « Tombo » jaune [1] du colonel **JOSEPH**, avait rejeté, au-delà de la Sauer, les Prussiens, affrontant pour la première fois, la belle ardeur guerrière de nos soldats indigènes de l'Afrique du Nord.
Attendant impatiemment le départ, tous n'avaient qu'une crainte : ne pas arriver suffisamment à temps pour prendre part à la lutte que l'on supposait devoir être aussi courte qu'acharnée — crainte bientôt calmée, car dans les premiers jours d'août, les bataillons étaient mis en marche et gagnaient Alger par voie ferrée pour s'y embarquer.
Le 4 août, à 4 h.15, le colonel et le 4e bataillon, drapeau en tête, quittaient le quartier mixte de Bône, au moment où les derniers « 105 » du croiseur corsaire *le Breslau* tombaient sur cette ville sans défense, et bombardée au mépris du droit des gens.
Après une traversée tranquille, sous la protection de notre flotte de guerre, les bataillons, débarqués successivement à Cette, allèrent terminer leur mobilisation à Aix-en-Provence. Là, après un court séjour consacré à compléter la dotation des unités en moyens de transport appropriés à une guerre en Europe, ils furent dirigés, par chemin de fer, vers Laon, et ensuite sur Rimogne, à quelques kilomètres au nord de Rocroi.
Le 16 août, l'E.M. et les quatre bataillons du 3e tirailleurs se trouvaient réunis *pour la première fois*.
Le régiment entra à ce moment dans la composition de la 37e division. Division déjà glorieuse entre toutes, puisqu'elle réunissait quatre drapeaux décorés de la Légion d'honneur : ceux des 2e zouaves et 2e tirailleurs (qui, avec le 6e tirailleurs formaient la 73e brigade) et ceux des 3e zouaves et 3e tirailleurs (qui constituaient la 74e brigade).
Le général **COMBY** la commandait. Le colonel **TAUPIN,** était à la tête de la 74e brigade.
Aussitôt concentrée, la 37e division fut mise sous les ordres du 10e corps d'armée (Ve armée). Elle se porta vers le nord, marchant au-devant des masses allemandes, qui avaient envahi la Belgique et violé sa neutralité. Brûlant du désir de combattre, nos tirailleurs, fêtés et choyés par la population belge, abattaient allègrement les kilomètres, malgré la chaleur accablante.
Le 22 août, on se prépara au combat. Le canon tonnait. A la jumelle, on apercevait des groupes ennemis qui avaient franchi la Sambre et que notre artillerie prenait à partie.
Vers 19 heures, après des marches et des contre-marches épuisantes et sans repos, mais qui n'avaient pu altérer ni la bonne humeur ni l'ardeur de chacun, des coups de feu crépitèrent soudain, au moment où le régiment traversait le village de Fosse. Quelques balles sifflèrent. L'autre régiment de la brigade venait d'être attaqué sans succès, et nos turcos n'avaient pas eu à intervenir sérieusement. Pourtant la fusillade avait été vive. Le capitaine **RASPAIL**, commandant la 17e Cie, avait été blessé.
Pendant la nuit, les régiments de la division furent reportés en arrière, à Mettet, où ils devaient attendre l'arrivée des 1er et 3e corps, pour reprendre l'offensive.
Dans la matinée du 23, le 3e tirailleurs reçut l'ordre de : 1° s'accrocher au terrain entre la ferme des Bruyères et le bois d'Oret, 2° résister à tout prix sur cette position en couvrant l'artillerie du 10e corps, pour faciliter l'entrée en ligne de divisions de renfort. Cette mission de sacrifice allait être remplie sans faiblesse pendant toute la journée. Soumis à un véritable ouragan de feu et de fer, nos tirailleurs, malgré leurs pertes sanglantes, ne furent pas ébranlés.

A 10 heures, une violente canonnade prépara l'attaque de l'infanterie allemande, qui, vers midi, déboucha de Biesme, sous la protection du tir de nombreuses mitrailleuses. Devant le front du 4e

1 Couleur distinctive du 3e Tirailleurs.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

bataillon, notre feu nourri d'infanterie et d'artillerie enraya cette attaque, et jusqu'au soir, elle ne put se développer.
Mais à notre droite, les Allemands devenaient pressants. La 5e Cie qui se trouvait à quelque distance, en soutien d'artillerie, accourut au pas gymnastique, et, vigoureusement enlevée par le lieutenant **GILLOT**, enraya par une brillante charge à la baïonnette, la progression ennemie de ce côté.
Au moment où, fière du résultat atteint, cette compagnie regagnait sa position, le sergent **NECTOUX** aperçoit le lieutenant **GILLOT,** grièvement blessé, sur le point de tomber aux mains de l'adversaire. Sous une grêle de balles, ce brave sous-officier réussit à sauver son chef, et, quoique gravement atteint lui-même, parvient à le transporter à l'abri.
Cependant, à notre gauche, l'ennemi, utilisant les ravins et les couverts, s'infiltrait dans les bois.
La 20e Cie, capitaine **TOUSSAINT**, fut alors envoyée au secours de la 8e, capitaine JEOL, dont les débris se cramponnaient désespérément à la lisière nord du bois de Hanzinne. Cette lisière battue de face par l'artillerie et les mitrailleuses, était, en outre prise d'enfilade par un détachement d'infanterie allemande qui avait réussi à nous déborder à l'ouest.

Vers 18 heures, les fantassins du 10e corps furent signalés derrière notre gauche. Une Cie du 2e d'infanterie réussit, même à atteindre les tirailleurs des 8e et 20e qui résistaient avec acharnement. Grâce à ce renfort, la lisière du bois put être réoccupée, un instant; mais le tir devint tellement intense qu'il empêchait toute arrivée de nouveaux éléments. Les fantassins français se replièrent sur la ferme des Bruyères. Et décimés, les survivants de nos deux compagnies reculèrent à leur tour, en défendant le terrain pied à pied, puis allèrent se reformer à l'ouest du village d'Oret. A 20 heures, l'obscurité suspendit le combat. Partout, sauf sur notre gauche, les tirailleurs couchaient sur leurs positions.

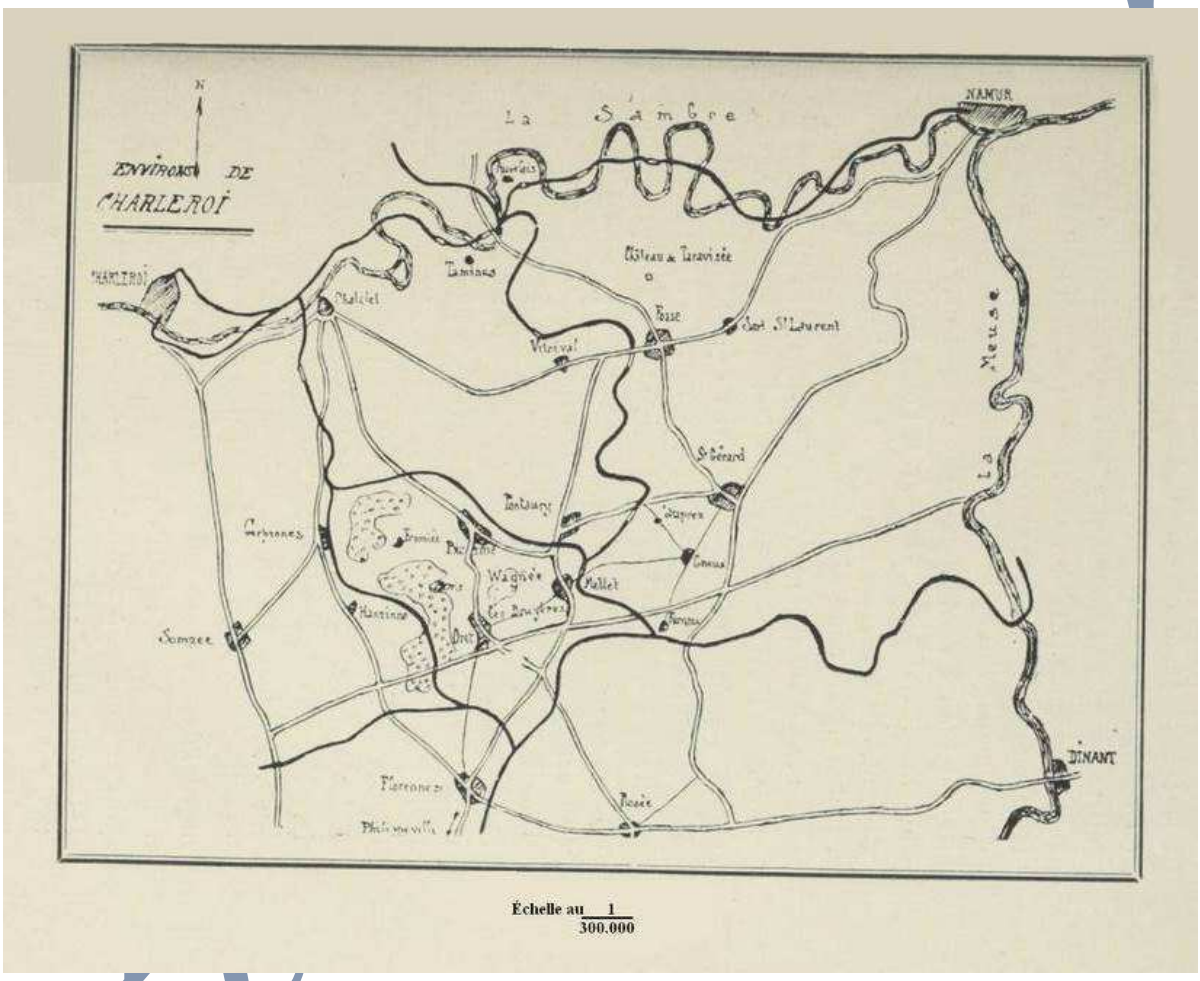
Dès 4 heures, le lendemain 24, la fusillade et la canonnade reprennent sur toute la ligne. L'attaque principale des Allemands se dessinait sur Oret. Ordre est donné à la 37e D. I. de couvrir la retraite du 10e corps. Les tirailleurs du 3e de marche résistent alors avec l'énergie du désespoir pour permettre ce mouvement. La joie du sacrifice enflamme tous ces vaillants. De nombreux blessés restent dans les rangs et continuent à faire le coup de feu. Tel le tirailleur **IKEIL** (N° Mle 531,) qui, le bras droit enlevé par un éclat d'obus, reste à son poste sans se plaindre. A son côté c'est le tirailleur de 1re classe **ZIGHEM** (2e Cie) qui, blessé très grièvement, fait montre d'un stoïcisme étrange, en jouant sur sa réïta, sous un feu intense, la « Marche Lorraine » jusqu'à épuisement de ses forces.

Dans le bois d'Oret, le 3e bataillon du 7e multiplie les prodiges de valeur. Submergés par le nombre, soumis à un déluge de shrapnells, les débris de nos compagnies cèdent peu à peu le terrain. Presque tous les officiers sont hors de combat. Déjà sont tombés, pour ne plus se relever, les commandants **PEYRON** et **BIGOTTE**, le capitaine **FERRY** et le lieutenant **JÉRÔME**. Le lieutenant **ROBINET,** déjà blessé et resté à son poste, reçoit une nouvelle blessure. De même, le lieutenant indigène **BELFETMI** qui, dès le début, atteint de quatre balles aux jambes, avait refusé de se laisser transporter à l'ambulance (et avait gardé le commandement de sa section) est abattu d'une cinquième balle en pleine poitrine et laissé pour mort sur le terrain [1] . Une poignée de tirailleurs se groupent autour du capitaine **LALANDE** et du sous-lieutenant **ROUX**. Ce dernier est bientôt

1 Le lieutenant BREYNAT de la 13e Cie, épargné ce jour-là, malgré quatre balles reçues dans ses vêtements, devait tomber plus tard (septembre 1915) comme capitaine au 2e zouaves.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

frappé à mort, la poitrine ouverte par un éclat d'obus. Blessé à son tour, le capitaine **LALANDE** préfère lutter jusqu'au dernier souffle plutôt que d'être fait prisonnier. Enfin le commandant de la brigade, l'héroïque colonel **TAUPIN,** est également tué, alors que resté à cheval à un point des plus dangereux, il donnait à tous l'exemple d'un beau sang-froid.



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le sacrifice de tant de braves n'avait pas été vain. L'armée française réussissait, en effet, à se dégager et à entamer cette longue retraite, qui devait lui permettre, plus tard, de ressaisir, dans de meilleures conditions la victoire. Mais engagés à fond et débordés de toutes parts, nos tirailleurs éprouvèrent les plus grandes difficultés à sortir du guêpier où ils se débattaient. Aussi les actes d'héroïsme se multiplièrent-ils. Ici, c'est le capitaine **DESTRAC** — 10e Cie — qui tient jusqu'à la dernière extrémité, et ralliant une dizaine d'hommes de sa compagnie avec quelques tirailleurs des unités voisines, parvient à s'ouvrir un chemin, à la baïonnette, au milieu des ennemis qui l'entourent. Là, c'est le lieutenant **RAFFIN** [1] , ancien enfant de troupe du régiment, qui, cerné avec un petit groupe de tirailleurs de la section hors-rang, refuse de se rendre. Fonçant avec sa petite troupe, il essaie de briser le cercle qui l'entoure. Deux blessures le jettent à terre. Ses vaillants compagnons résistent encore, mais bien peu d'entre eux, hélas ! réussissent à rejoindre leurs camarades. Plus loin c'est le sous-lieutenant SERRE, blessé de deux balles à l'épaule et d'une autre au pied, qui continue à commander sa section jusqu'au moment où, épuisé et défaillant, il est fait prisonnier.
Nos officiers du service de santé, eux aussi, rivalisent à cette heure critique, de courage et de dévouement. Sous la grêle des projectiles, les docteurs **GENOVA** et **LANNEAUX,** secondés par leurs médecins auxiliaires, se multiplient avec les brancardiers pour relever nos blessés, ne les abandonnant pas, même à l'arrivée de l'ennemi. Malgré tout le zèle déployé par ce personnel, les lieutenants **LAGUILLER, LOUP, NAUDIN, BOUZIDI,** blessés, restent, abandonnés et sans soins, sur le terrain, pendant plusieurs jours, avant d'être relevés et capturés par les Allemands. Plus heureux, le lieutenant **OLLET,** également blessé, a la chance d'être découvert par des habitants du pays. Soigné sur place, en cachette, par ceux-ci, il se verra, en outre, plus tard, fournir par ces braves gens les moyens de regagner la France. Dès le mois de décembre, et après mille péripéties, il viendra reprendre la lutte au milieu de ses compagnons d'armes.
Le lieutenant **IZARD,** le sergent-major **RENON**, le tirailleur **TEILLON,** réussissent, malgré leurs blessures, à quitter l'ambulance où ils avaient été transportés. Au prix de difficultés sans nom, ils parviennent, ainsi que le sergent **MANDRAY,** laissé sur le champ de bataille, à rejoindre le régiment, après plusieurs jours *d'efforts inouïs*.
A midi, les fractions du 3e tirailleurs qui avaient pu se décrocher, se rassemblaient à Philippeville, sous la protection du 5e bataillon, commandant **DELOM** — qui n'avait pas été engagé. Là, quelques distributions purent être faites à nos soldats, épuisés et affamés par l'âpre lutte qu'ils avaient eue à soutenir. Puis on se remit rapidement en marche vers le sud-ouest pour se dérober à l'étreinte des masses ennemies. Le régiment effectua ainsi, de jour et de nuit, sans ravitaillement, à travers d'épaisses forêts ou sur des routes encombrées par des convois et des populations en fuite, les étapes les plus pénibles, interrompues seulement par des haltes de 2 ou 3 heures, et dans une alerte continuelle...
Le 26, on quitte Hirson et on marche encore vers le sud.
Dans la journée du 28, la Ve armée s'arrête dans la région de Vervins pour contenir le mouvement débordant de l'ennemi par l'ouest et le retarder. Dans la nuit du 28 au 29, la 37e division est dirigée sur Hérie-la-Viéville pour appuyer l'offensive du 3e corps d'armée sur Guise.
Le 3e tirailleurs rassemblé au nord de la ferme de Torcy, reçoit, à midi, l'ordre de se porter à l'attaque. Les fatigues des journées et des nuits de marche sont aussitôt oubliées.
Sous un violent tir d'artillerie ennemie, les 2e et 3e bataillons, en première ligne, enlèvent d'un bel élan la ferme de Bertaignemont. (Nos tirailleurs arrivent même jusqu'à une batterie de 77 abandonnée par les Allemands.) Mais ce n'était pas encore ce jour-là, la grande lutte décisive pour la

1 Bien que dégagé de toute obligation militaire, cet officier était revenu prendre sa place dans le rang.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

victoire. Le commandant en chef jugeait que le moment n'était pas venu d'engager la partie à fond. Aussi, vers 17 heures, l'ordre parvint-il au 3e tirailleurs de se replier sur la ferme de Torcy et d'y passer la nuit.
Cette journée, qui avait eu pour résultat d'obliger l'ennemi à marquer un temps d'arrêt, permit à nos troupes, rompant le combat, de se porter sur la Serre, à marches forcées.
Le 31 août, arrêt brusque de ce mouvement; un danger menace du côté ouest nos forces en retraite ; il faut y parer. On signale la cavalerie allemande vers Anizy-le-Château.
Le 3e tirailleurs est alors embarqué en chemin de fer à Laon, et transporté à Vauxaillon où il arrive vers 17 heures. Il était temps. Une heure après, le 5e bataillon en déployant ses avant-postes, était accueilli par une volée de coups de canon, et éprouvait, de ce chef, quelques pertes.
Dans la nuit du 1er septembre la marche vers le sud reprenait. Le régiment traversait l'Aisne à Missy et s'arrêtait, à plusieurs reprises, face à la direction de Soissons, pour être en mesure de ralentir, le cas échéant, la poursuite ennemie.
Dans la soirée du 2, il franchissait l'Ourcq ; et le 3 au matin, la Marne, au pont de Mézy. Là, pour contenir l'ennemi, à chaque instant plus pressant, et protéger l'écoulement des troupes nombreuses qui utilisaient ce pont, le 4e bataillon fut laissé au nord de la rivière.
A 11 heures, ayant rempli sa mission, il dut subir, en passant la rivière, à son tour, une fusillade des plus vives de la part de fantassins ennemis, qui venaient de garnir les hauteurs de la rive droite immédiatement après son départ.
Un autre danger menaçait encore nos hommes et leurs chefs. En effet, afin d'empêcher les Allemands, talonnant nos tirailleurs, de suivre ces derniers de l'autre côté du cours d'eau, les sapeurs du génie chargés de la destruction du pont avaient fait jouer la mine, alors que tous nos éléments n'avaient pu traverser l'eau. Les fractions, dont la retraite était ainsi coupée, réussirent après les plus pénibles efforts à trouver plus loin un nouveau point de passage, intact celui-là, qui leur permit enfin de rejoindre le régiment.
Les 4 et 5 septembre, la 37e division continua son mouvement vers le sud, au delà d'Esternay.
Le 6, s'arrêta enfin cette longue et pénible marche-arrière en territoire national. L'heure de la reprise de l'offensive avait sonné.
Les troupes furent rassemblées dans les cantonnements (ou par petites fractions au bivouac), pour entendre lecture de cet ordre, à jamais célèbre, du général JOFFRE :
« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du Pays, il importe de rappeler à tous, que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi.
« Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. »
Placés en réserve d'armée, nos braves tirailleurs, brûlant du désir de venger leurs morts du mois d'août, rongèrent leur frein, et durent se contenter de suivre pas à pas, les progrès des camarades, qui, devant eux, chassaient l'envahisseur.
Celui-ci offrit d'abord une résistance acharnée, mais le 8, il se mit à battre en retraite, en direction de la Marne.
Ce même jour, le régiment reçut l'ordre de participer, lui aussi, à la poursuite de l'ennemi.
Au moment où, impatient de prendre sa part de la victoire, il arrivait à hauteur de Montmirail et allait s'engager, il recevait l'ordre de rétrograder immédiatement sur Esternay.
Tout l'effort de l'armée **de von KLUCK** se portait, en effet, -ce jour-là, sur la gauche de notre 6e armée, qui couvrait Paris. Celle-ci avait pu résister en faisant des prodiges de valeur, mais il était urgent de lui envoyer des renforts.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 10, le 3e tirailleurs s'embarquait en chemin de fer à Esternay, et y trouvait un gros détachement, arrivé d'Algérie, qui lui permettait de combler les vides résultant des combats du mois précédent.
Débarqué à Goussainville, au nord-est de Paris, le 11, il se dirigea le lendemain sur Compiègne, passant à l'est de Senlis. A ce moment l'armée allemande était en pleine retraite vers le nord. La 37e division franchissant l'Oise à la Croix Saint-Ouen, s'orienta aussitôt en direction de Montdidier pour contribuer à l'enveloppement de l'aile droite allemande. Mais on signala bientôt que, devant les 4e et 7e corps qui se trouvaient à notre droite, le Boche faisait tête et résistait dans la région Nampcel, ferme de Puisieux. Suspendant aussitôt son mouvement, la division se rabattait vers le nord-est pour déborder les troupes qui arrêtaient la poursuite du 4e corps.
Le 15 septembre, le 3e tirailleurs retraversait donc l'Oise au pont de Plessis-Brion et se portait dans la région de Carlepont. Par le bois de la Montagne, il marchait sur Lombray ; mais, vers 14 h.30, au moment où il débouchait de Bellefontaine, il fut accueilli par une violente canonnade. Celle-ci ralentit son mouvement. Au soir il s'arrêta au sud du bois de Cuts ; les 2e et 5e bataillons aux avant-postes.
Dans la nuit, vers 2 heures, les deux autres bataillons étaient envoyés à Caisnes, prêts à parer à des mouvements ennemis inquiétants, signalés vers le nord.
L'ordre du général **MAUNOURY** pour la journée du 16 était ainsi conçu : « *L'attaque doit être conduite avec la plus grande violence et menée, coûte que coûte, jusqu'à l'assaut. Il s'agit aujourd'hui de vaincre ou de se faire tuer. Le général compte que tout le monde comprendra la gravité de l'heure présente qui exige tous les sacrifices en vue du succès définitif.* »
Aussi l'action reprit-elle sur Lombray dès le matin. Mais, à ce moment, une grosse menace se produisait soudain sur notre flanc gauche. D'importantes troupes fraîches pourvues d'une abondante artillerie, que la chute de Maubeuge avaient rendues disponibles, entraient en ligne, en face de nous. Une grosse attaque venant de Noyon déboucha donc, vers 7 heures, du bois de Carlepont. Pour y faire face, les 3e et 4e bataillons, — commandants **ROSE** et **XARDEL** — sont appelés de Caisnes en toute hâte, et viennent se placer entre Laigle et Hesdin. Pendant toute la journée du 16, zouaves et tirailleurs de la 37e D. I., *engagés jusqu'au dernier homme*, résistent donc avec opiniâtreté, le long de la route Carlepont-Laigle-La Pommeraye, mêlés aux fantassins des 115e et 117e qui, chargés de la couverture de notre flanc gauche, avaient été rapidement bousculés et rejetés sur cette route. On se fait tuer sur place, sans céder un pouce de terrain, pour permettre l'arrivée des renforts. Mais bientôt la situation devient tragique. L'Allemand attaque à l'est sur le front Cuts et Lombray. Une puissante artillerie prenant nos lignes d'enfilade et à revers, décime nos braves, *luttant sans l'appui du canon*, auquel le terrain n'offre pas de positions favorables. Vers le soir, notre ténacité semble devoir recueillir son prix. Carlepont, qui, n'étant pas tenu par nous, avait été occupé par l'adversaire, est repris en partie par la 3e brigade marocaine venue à la rescousse. En même temps, on signalait vers Bailly l'entrée en ligne du 13e corps.
Quand tomba la nuit nous avions à peu près maintenu la totalité de nos positions [1].
La nuit se passa en escarmouches et alertes continuelles.
Au cours de celle-ci, le tirailleur de 1re classe **ABRE (**N° Mle 5452) placé en sentinelle dans le bois de Cuts, entendit approcher une troupe, en même temps qu'une voix s'écriait : « Nous sommes des Anglais ! Amis ! ne tirez pas ! » Sans se laisser prendre à cette ruse, il fit immédiatement feu. L'attaque est éventée, mais il est tué à son poste par la première balle.

1 Pourtant l'ennemi qui avait pris pied dans le village de Laigle, coupait nos communications par la seule route praticable.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Noyon (Sud-Ouest).
Carte au 80.000e réduite au 140.000e

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 17, la lutte recommençait, violente et sans interruption. Quoique presque complètement entourés par des forces très supérieures en nombre et disposant d'une nombreuse artillerie, nos vaillants soldats ne s'avouèrent pas vaincus, mais se dépensèrent, au contraire, en efforts désespérés, pour briser l'étreinte et progresser encore.

Entre temps, la brigade marocaine était parvenue à déboucher de Carlepont. Elle libérait ainsi, vers Petit-Maupas, le bataillon **ROSE** (4e) qui se portait aussitôt en renfort du bataillon DELOM (5e) fortement engagé, au sud du bois de Cuts, dans son mouvement offensif sur Lombray. Mais, à 16 heures, le village de Cuts, attaqué de toutes parts, tombe enlevé par les Allemands, malgré les héroïques contre-attaques menées par les 10e et 14e Cies du 3e tirailleurs [1] . Les unités qui combattaient face à Lombray durent alors se replier sur Bellefontaine, puis sur Caisnes. A la tombée du jour les débris de la 37e division se rassemblaient autour de ce village.
Pendant ces deux journées et ces deux nuits extrêmement dures, le régiment avait été particulièrement éprouvé. Les capitaines **JEOL** (8e Cie) et **MARTIN** (13e Cie), Les lieutenants **MAUGRION** (commandant la 14e Cie), **IRIART** (10e Cie), **BENFEDDA, BENDERRA,** le sous-lieutenant **ROGGERO** s'étaient héroïquement fait tuer en entraînant leurs tirailleurs à la baïonnette.
De magnifiques traits d'héroïsme et de dévouement illustrent ces heures sombres. Impossible de les citer tous. Mentionnons cependant : le caporal **SID SALLAH (**N° Mle 5191) emportant sur son dos, sous un feu d'enfer, son commandant de compagnie (capitaine **JEOL)** mortellement blessé et allant le déposer, à l'abri, dans une maison en ruines.
Le caporal **OULD SLIMANE,** resté aux côtés de son officier frappé à mort, et ne le quittant que sur son ordre formel et alors que le village était déjà aux mains de l'ennemi.
Le tirailleur français de 1re classe **HELLE** (16e Cie) grièvement blessé au cours de la lutte et disant aux camarades venus pour le relever : « *Laissez-moi, occupez-vous des autres.* »
Le tirailleur indigène **KELIFA BELKACEM**, frappé d'une balle, en ramenant sur son dos à l'ambulance un homme de son escouade grièvement atteint qu'il a pu retirer de la ligne de feu. Non content de ce premier exploit, **KELIFA BELKAECM,** au moment où survient le Boche auprès de l'ambulance, charge à nouveau son blessé, l'emporte à l'arrière et réussit ainsi à le sauver.
Le tirailleur **DEROUICHE ben KOUIDER** (N° Mle 10.150, 5e bataillon), qui, surpris à Carlepont, le 16 septembre, par les premières fractions allemandes, et sommé de se rendre, répond sans hésiter : « Les tirailleurs ne se rendent pas. » Il réussit même, un peu plus tard, à faire rentrer dans les lignes françaises un groupe de blessés qu'il confie au médecin.
N'oublions pas enfin le caporal **LAYLLE Charles** (N° Mle 3.358). Ce gradé, chargé de communiquer l'ordre de retraite aux éléments de sa compagnie épars dans le village et privés de tout cadre, accomplit sa mission avec le plus grand sang-froid sous la mitraille, fouille toutes les maisons sans en passer une. Il ne quille la localité que le dernier, et sur l'ordre formel d'un commandant de compagnie voisin.
Combien d'autres exemples de ce genre ont sombré dans l'oubli, acteurs et témoins ayant disparu, ensuite, dans la tourmente !

1 Envoyées en renfort au 5e tirailleurs.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Cliché lieutenant de Carbonnier.

L'Église de Tracy-le-Val, 18 sept. 1914.

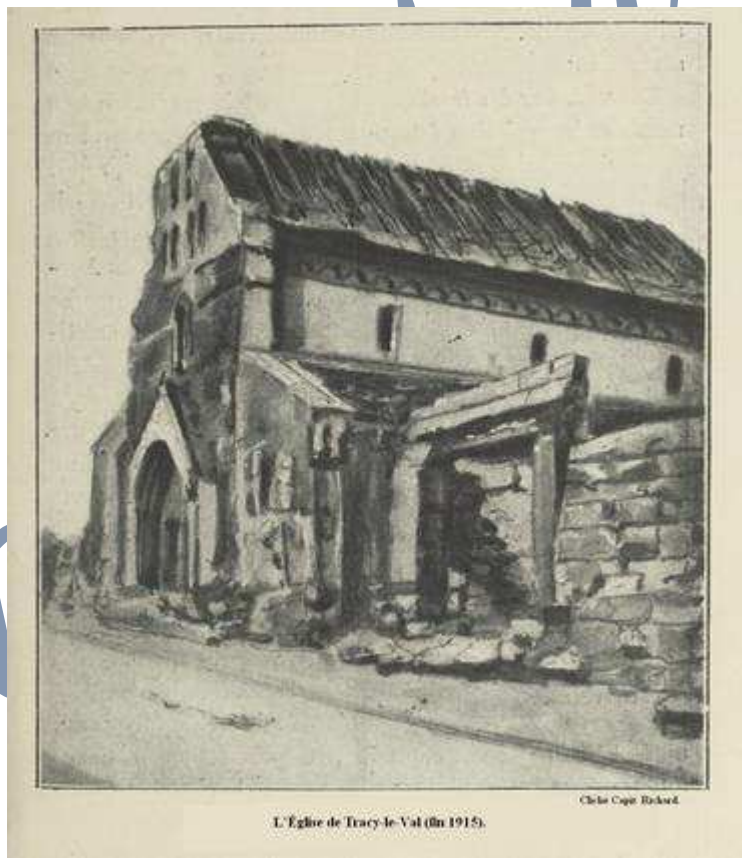
Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Malgré tout l'héroïsme dépensé, il fallut se résigner à rompre le combat et à se retirer en arrière, dans la nuit du 16 au 17 septembre. Heureusement pour nous, le Boche, stupéfait de la résistance qu'il avait rencontrée, ne poursuivit pas. Le régiment s'éloigna donc et s'engagea dans de mauvais chemins défoncés et détrempés par des pluies récentes. Il traversa le bois de la Montagne, et vint se reformer, au bois Saint-Mard.

Le mouvement enveloppant, qui n'avait pas réussi les 17 et 18 dans la région de Nampcel-Lombray, allait être tenté maintenant, sur la rive droite de l'Oise, par le 13e corps, que le 4e corps était venu prolonger à gauche, après avoir été lui-même remplacé, dans la journée du 18, à la droite de la 37e division, par la 62e division de réserve.

Pour permettre la réussite de l'opération projetée, la 37e division reçut mission de résister, à tout prix, à Tracy-le-Val et au bois Saint-Mard. Au 3e tirailleurs incomba la défense de la partie est de bois comprise entre le coude de la route Carlepont-Nampcel et la ferme de Maison-Rouge.

Dans l'après-midi du 18, l'ennemi donna des coups de sonde sur la lisière du bois, et, à notre droite, canonna vigoureusement le plateau de Quennevières. Pendant la nuit suivante, nouvelle alerte. Alors les 4e et 5e bataillons organisent défensivement une première ligne à la lisière du bois ; le 2e bataillon, une seconde ligne, et le 3e, une position de repli, au nord du ravin Viézigneux-Bimont.



L'Église de Tracy-le-Val (fin 1915).

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Dès le matin du 19, la fusillade se rallume. Dans la journée, le chef de bataillon **de GOUVELLO**, du 3e zouaves, promu lieutenant-colonel, prend le commandement du 3e tirailleurs, en remplacement du colonel **SIMON qui** avait été évacué au début de septembre.
Au cours de la nuit du 19 au 20, l'ennemi prononce encore sur nous de violentes attaques. Celles-ci se poursuivent jusqu'au jour sans succès.
Malheureusement, la division de réserve, placée à la droite du 3e tirailleurs, avait fléchi sous une nouvelle poussée plus vigoureuse que les autres. Le régiment, découvert complètement à droite, et pris à revers, dut rétrograder.
Il fit ce mouvement en bon ordre, en direction du château de Viézigneux, ramenant ses blessés dans des brouettes, ses tués même, et contre-attaquant, à plusieurs reprises, à la baïonnette. A ce moment il subit, à vrai dire, des pertes sévères....


Cliché Capit. Besson.
Lieutenant VERNET
Commandant une S. M.
(tué en 1915 comme
capitaine de chasseurs).

Entouré, par des fractions ennemies, très supérieures en nombre, le capitaine **LASSENCE** (19e Cie) se dépense et se dévoue pour couvrir le repli.
Pendant trois heures, il réussit à maintenir sa troupe sous les feux convergents des Allemands. A la fin, il tombe mortellement frappé. Le tirailleur **KHALERAS TAHAR** (N° Mle 6.464) emportant son corps, à l'abri d'un arbre, à quelques pas en arrière de la ligne de feu, est frappé, lui aussi, d'une balle à la poitrine. Mais cette blessure ne l'empêche pas de venir reprendre sa place sur la ligne de tirailleurs, où, quelques instants après, il a le bras fracassé.
L'adjudant **CRISTOFINI** prend, après la mort de son capitaine, le commandement de ce qui reste de la compagnie; et, ayant regroupé ses fractions dispersées, continue à protéger la retraite.
Le lieutenant **VERNET**, commandant une section de mitrailleuses, est atteint à son tour. Il refuse de se laisser évacuer et se fait étendre derrière ses pièces, sans cesser de surveiller leur feu. Quand la dernière bande de cartouches est brûlée, il quitte sa position et, fait, avant tout, filer son matériel en disant : « *Mes pièces d'abord ! moi ensuite.* »
Gardons aussi la mémoire du caporal **SIRE Louis** (N° Mle 10.469) — qui, déjà blessé et resté avec une belle crânerie à sa place, est tué au moment où, le fusil en joue, il disait à ses tirailleurs : « Encore deux Boches là-bas, attendez ! On va les f.... en bas. »
Bientôt cependant, l'attaque allemande s'étendait sur tout notre front. A droite l'ennemi avait pris pied sur le plateau d'Ecafaut et de Quennevières, menaçant de nous couper les routes de l'Aisne. Ordre fut donné de se retirer.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 3e tirailleurs se dirigea donc vers l'arrière et gagna Rethondes non sans avoir perdu 7 officiers et près de 400 gradés ou hommes.
Pourtant, les Allemands étaient contenus à Ollencourt, au débouché du ravin de Bimont, par quelques fractions du 5e bataillon, ralliées à hauteur des tirailleurs du 2e régiment, par le commandant **DELOM,** les lieutenants **BELHOMME** et **SELLAMI.**
Au nord de Tracy-le-Mont, 6 sections de mitrailleuses de la division et de la 3e brigade marocaine faisaient un barrage infernal qui interdisait à l'ennemi le débouché de Tracy-le-Val.
Enfin, on apprenait les progrès du 13e corps (sur la rive droite de l'Oise) qui s'emparait de Cambronne, Machemont et rétablissait la situation en notre faveur.
Ollencourt et Nervaise furent en conséquence, réoccupés par nous ; mais cela ne suffisait pas, il fallait aussi reprendre les positions perdues le 20. Ce fut le but des combats livrés du 23 au 25 septembre dans Tracy-le-Val et le bois Saint-Mard. Le régiment, placé en réserve, ne fut pas engagé ces jours-là, sauf le 2e bataillon (commandant **DEMARIS**) qui, après avoir établi la liaison avec la 73e brigade dans le ravin de Puisaleine le 23, participa à la progression dans le bois Saint-Mard le 25.
Bientôt cependant, on se heurta à un ennemi dorénavant fixé au sol, s'abritant dans de profondes tranchées, couvertes d'épais réseaux de fils de fer, le tout recevant l'appui d'une puissante artillerie. Ce n'était donc plus dans cette région que l'on devait chercher la décision. La manœuvre contre la droite ennemie commencée entre l'Oise et l'Aisne, se déroulait toujours de plus en plus vers le nord et se transformait bientôt en ce que l'on appela « la course à la mer ». Dès lors le front s'immobilisa peu à peu. La physionomie de la lutte changea. A la guerre de mouvement et de rase campagne succéda la guerre de positions et de retranchements [1]. C'était aussi une guerre d'usure, mais celle-ci allait permettre à la France de forger, derrière le cordon de tranchées où nos tirailleurs faisaient bonne garde, les puissants moyens de combat qui devaient, plus tard, contribuer si efficacement à la victoire finale.

Ancestramil

1 Qui convenait bien peu aux habitudes et au tempérament de nos indigènes.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

ORET — CUTS — CAISNES

MORTS POUR LA FRANCE

Commandant **PEYRON**
3e Bataillon, 24 août 1914.

Lieutenant **BENDERRA**
4e Cie, 17 sept. 1914.

Lieutenant **MAUGRION**
19e Cie, 17 sept. 1914.

Capitaine **MARTIN**
13e Cie, 17 sept. 1914.

Sous-Lieutenant **ROUX**
15e Cie, 24 août 1914.

Lieutenant **JÉROME**
9e Cie, 24 août 1914.

Capitaine **JÉOL**
8e Cie, 17 sept. 1914.

Lieutenant **IRIART**
10e Cie, 17 sept. 1914.

Sous-Lieutenant **ROGGERO**
12e Cie, 17 sept. 1914.

Capitaine **LALANDE**
15e Cie, 24 août 1914.

Ancestrami

PLANCHE I

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

II

La guerre de tranchées. — Tracy-le-Val. — Bois Saint-Mard. — Quennevières.

On se mit donc à creuser tranchées et boyaux. Un inextricable réseau de fils de fer fut posé, et des sapes souterraines construites.
Nervaise et Ollencourt, au sud-est de Tracy-le-Val, le bois Saint-Mard, à l'est, furent le domaine du régiment.
La solidité de nos organisations défensives permit bientôt d'économiser du monde en première ligne, de mettre des bataillons en réserve et d'établir un jeu de relève. Et lorsque, les 29 et 30 septembre sur Ollencourt et Nervaise, le 13 octobre sur le bois Saint-Mard, le 25 octobre sur Nervaise et Tracy-le-Val, l'ennemi, à la faveur de violentes préparations d'artillerie, tenta d'aborder nos lignes, de jour ou de nuit, son effort se brisa.
Chaque fois, il échoua, avec de grosses pertes comparativement aux nôtres.
Dans les taillis du bois Saint-Mard nous progressions pied à pied, malgré les feux d'enfilade auxquels nos lignes étaient soumises. Là, on fut de bonne heure en contact étroit. On se fusillait sans cesse de tranchée à tranchée, et, pour observer sans danger au-dessus des parapets, on commença à se servir de périscopes.
La lutte prit de plus en plus la forme de guerre de siège, à laquelle d'ailleurs elle emprunta, peu à peu, la totalité de ses moyens. On se battit à la grenade à main, on se lança des « raquettes » d'explosifs, enfin les Allemands commencèrent à nous envoyer des « Minen ».
De notre côté, le petit canon de 80 de montagne, servi par des fantassins, intervint souvent dans la lutte rapprochée.
Mais, tout en fortifiant nos lignes chaque jour davantage, pour rendre notre front inviolable, on s'efforçait néanmoins d'avancer.
Le 30 octobre, le 5e bataillon (commandant **DELOM),** mis à la disposition du général **BLANC,** commandant la 73e brigade, prit part à une attaque prononcée au nord de Puisaleine en direction des Loges. En même temps le bataillon **HIARD** essayait de progresser à l'intérieur du bois Saint-Mard.
Le lieutenant **de BELENET,** de la 20e Cie, fut blessé au cours de ces combats.
Le 1er novembre, on organisa le terrain conquis, en cherchant en même temps à se placer à bonne distance d'assaut des tranchées ennemies.
Le 12 novembre, une nouvelle opération fut tentée. Pendant, qu'à l'est, le 7e corps avait ordre, d'attaquer le plateau de Nouvron, la 74e brigade devait achever l'occupation de Tracy-le-Val et s'emparer du cimetière. Cette mission difficile échut au 4e bataillon (commandant **ROSE**).
Cisailles à la main, des *volontaires de ce bataillon* [1] tentèrent de pratiquer des brèches dans les réseaux de fils de fer ennemis. Mais presque tous furent tués à coups de fusil.
Malgré l'échec de cette entreprise, les tirailleurs des 14e et 15e Cie, entraînés par le capitaine **DUHEM** le lieutenant **BELHOMME**, le sergent-major **DANESI,** les sergents **MORAS, SALEM MOHAMED**, s'élancèrent à la baïonnette. Leur fougue se brisa sur les réseaux intacts et ils furent fusillés à bout portant par les Allemands, abrités derrière les murs du cimetière. Sans reculer d'une semelle, ils s'accrochèrent au sol et se retranchèrent. L'hiver s'avançait. Les pluies défaisaient chaque jour le travail de la veille. L'eau et la boue envahissaient tranchées et boyaux. Nos tirailleurs grelottaient, *revêtus de la tenue avec laquelle ils avaient quitté l'Algérie* : Veste bleu ciel, large

1 Parmi lesquels le tirailleur de 1re classe BOUDJEMILIA, qui se signala particulièrement.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

pantalon de treillis blanc, petit collet à capuchon. On finit cependant par leur distribuer quelques bonnes capotes d'artilleurs. Un peu plus tard d'amples culottes de velours côtelé marron, remplacèrent leurs flottards de toile en lambeaux. Avec le passe-montagne de laine et le cache-nez qu'ils enroulaient sur la tête en turban, nos hommes prirent une physionomie toute particulière. Ils attendirent, ainsi accoutrés, la distribution des capotes bleu-horizon nouvelle teinte, puis de cette tenue kaki qu'ils devaient rapidement rendre aussi populaire que la petite veste bleue, sous laquelle s'étaient illustrés leurs ainés.

Dans la dure et boueuse stagnation au fond des tranchées, les journées s'écoulaient monotones ; mais on ne s'endormait pas, car le Boche était aux aguets, prêt à saisir toute occasion favorable. Ce fut ainsi que, le 17 novembre, après avoir copieusement bombardé le secteur, « avec du gros calibre », pendant toute la matinée, il prononça vers 13 heures une vigoureuse attaque sur Tracy-le-Val et le bois Saint-Mard.

Comme toujours, nos hommes résistèrent énergiquement et bientôt une vigoureuse contre-attaque rejeta les Allemands des quelques maisons de Tracy-le-Val et des retranchements du bois Saint-Mard, dans lesquels ils avaient réussi à prendre pied. A la nuit, nos adversaires regagnèrent leurs lignes de départ, laissant de nombreux cadavres sur le terrain.

De notre côté une opération fut montée pour le 21 décembre. La 73e brigade devait effectuer l'effort principal sur la région du coude de la route de Nampcel à Carlepont. Les bataillons **BIARD** et **DELOM** du 3e tirailleurs étaient mis à sa disposition. A cette occasion, les 6e et 8e Cies furent engagées, dans la région de Puisaleine, pour renforcer la colonne d'attaque du 5e tirailleurs, décimée par une vive fusillade et une canonnade intense.

Ces deux unités s'élancèrent d'un seul coup, à la sonnerie de « la charge » et malgré l'ouragan de fer qui s'abattait sur les places d'armes. Bien qu'atteint à la jambe par un éclat d'obus, dès le départ, l'adjudant **MAILLAT** [1] de la 6e Cie entraina vigoureusement ses hommes jusqu'aux fils de fer boches en criant : « Nous y sommes ! Il faut y arriver ! » et tomba, en héros, frappé d'une balle en plein cœur.

Par ailleurs, les 18e et 20e Cies profitant de la diversion créée par l'attaque, avaient reçu mission d'occuper le carrefour des Rosettes dans le bois Saint-Mard ; mais leurs patrouilles de reconnaissance étaient tombées, tout à coup, sous le feu de deux mitrailleuses ennemies, qui les avaient arrêtées. Poursuivies, à leur rentrée, par une importante fraction allemande, ces patrouilles virent se précipiter, à leur secours, 2 sections de la 20e Cie avec le capitaine **TOUSSAINT.** Le spectacle changea aussitôt, et ce furent les Allemands qui durent faire demi-tour, et abandonner même un élément de tranchée où cet officier s'installa avec une quinzaine de tirailleurs. Ce dernier se maintint d'ailleurs pendant quelque temps avec sa petite troupe dans cette position aventurée, malgré le feu de l'adversaire qui décimait son groupe (3 tués, 3 blessés) et réussit, après un décrochement pénible, à rejoindre ses autres fractions. Grâce à cet incident, celles-ci avaient pu progresser jusqu'au-delà du carrefour indiqué.

Enfin, à l'ouest de Tracy-le-Val, le bataillon **ROSE,** avança aussi, quelque peu, dans le bois du Quesnoy.

Le 22 et jours suivants, tout le terrain gagné fut solidement organisé malgré un bombardement ininterrompu. Le lieutenant **de BELENET** — de la 20e Cie — fut tué, au bois Saint-Mard, en faisant réparer ses ouvrages bouleversés.

Deux contre-attaques tentées, le 23, par les Allemands, pour reprendre le terrain perdu dans ce bois, furent repoussées par le 5e bataillon. Le 24, une nouvelle tentative de leur part subit le même sort

1 Déjà blessé le 20 septembre une première fois, l'adjudant MAILLAT était resté à la tête de sa section et avait combattu jusqu'à épuisement complet de ses forces. Il avait reçu la médaille militaire à cette occasion.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

que les précédentes.
Le 25 décembre, après une sérieuse préparation d'artillerie, la 73e brigade fit une nouvelle offensive sur la corne est du même bois Saint-Mard et le coude de la route de Nampcel. Les 2e et 5e bataillons y participèrent encore ; le dernier de ceux-ci réussit à marquer quelques progrès.
Ces attaques nous avaient coûté énormément de sacrifices, *sans grand profit*, il faut l'avouer. On en revint donc aux procédés habituels de la guerre de siège, c'est-à-dire à l'avance à la sape [1]. D'autres épreuves, plus dures encore, étaient réservées à nos braves tirailleurs.
Après avoir résisté sans faiblir aux grenades et aux bombes, ils allaient avoir à supporter les angoissants périls de la guerre de mine. Depuis quelque temps, en effet, on entendait dans les éléments de nos lignes, vers le saillant nord-est du bois Saint-Mard, tout un ensemble de bruits suspects : explosions sourdes, chocs souterrains, bruissement continu, analogue à celui d'une machine éloignée, que l'ennemi cherchait à couvrir en effectuant au même moment des tirs d'infanterie, de minen ou de 77. — Ces indices inquiétants n'avaient, naturellement, pas échappé aux occupants. Ils restaient néanmoins stoïquement à leur poste.
Pendant la nuit du 26 au 27 janvier, tout le monde, dans nos lignes, redoublait de vigilance, supposant bien que l'ennemi chercherait à fêter, à sa façon, l'anniversaire du Kaiser. Ces précautions n'étaient pas vaines. Qu'on en juge plutôt. Vers 22 heures, une vive fusillade crépita soudain en face des nôtres, tandis qu'une grêle de 77 s'abattait sur eux. Les sections avancées se portèrent immédiatement aux créneaux et les fractions de soutien se tinrent prêtes à intervenir. Tout à coup, deux formidables explosions ébranlèrent le sol. La tranchée qu'occupait la 17e Cie venait de sauter sur une longueur d'une cinquantaine de mètres. Deux entonnoirs (dont l'un ne mesurait pas moins de 12 à 15 mètres de diamètre et de 6 à 7 mètres de profondeur) s'ouvraient maintenant à sa place. A droite, à gauche, les tirailleurs, sous les ordres des sergents **BELMORE AISSA ben MOUSSA** et **ABDALLAH ben MOHAMED,** continuèrent le feu avec une belle crânerie, pendant que le lieutenant **FRANÇON,** à la tête des sections de soutien des 17e et 20e Cies, venait rétablir la ligne et couvrir les entonnoirs. Sous sa protection et sous celle du 75, qui faisait barrage sur les tranchées adverses, les pionniers et brancardiers du régiment, bientôt aidés par ceux du 3e zouaves, accourus à leur aide, s'occupèrent de suite soit d'obstruer la brèche avec des chevaux de frise, soit de porter secours aux victimes. Des terres calcinées on retira 22 blessés et 3 tués. Les cadavres de 24 autres tirailleurs restèrent ensevelis sous les décombres de la tranchée confiée à leur garde. Quant aux Allemands, arrêtés par notre fusillade et par le barrage de 75, intimidés par la courageuse attitude de nos braves, ils n'osèrent pas sortir de leurs tranchées et nous laissèrent organiser solidement les lèvres des entonnoirs. Ainsi notre position n'était pas entamée.
Le régiment passa le reste de l'hiver dans les sous-secteurs du bois Saint-Mard et de Nervaise, puis dans celui de Bailly, sans incident bien marquant. Mais la vie n'en était pas moins très dure pour nos hommes, qui avaient devant eux un ennemi agressif. Au bois Saint-Mard, grenades, bombes et minen pleuvaient quotidiennement et à n'importe quelle heure. Tout homme vu était abattu à coups de fusil. Le sous-lieutenant **BOUCHE** trouva là une mort glorieuse, atteint d'une balle en plein front pendant qu'il observait les lignes allemandes.....
Fréquemment, l'artillerie ennemie bombardait, par surprise, tranchées, boyaux ou villages en ruines (Nervaise, Ollencourt, les deux Tracy) nous causant des pertes sensibles. Les sous-lieutenants **COSTE** et **DAOUDI** tombèrent ainsi à leur poste, victimes du devoir.

1 Le 15 janvier 1915, le général COMBY était remplacé à la tête de la 37e division par le général DESHAYES de BONNEVAL.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

TRACY-LE-VAL — BOIS-SAINT-MARD

MORTS POUR LA FRANCE

Adjudant **MAILLAT**
6e Cie, 21 déc. 1914.

Lieutenant **de BELENET**
20e Cie, 22 déc. 1914.

Capitaine **LASSENCE**
19e Cie, 20 sept. 1914.

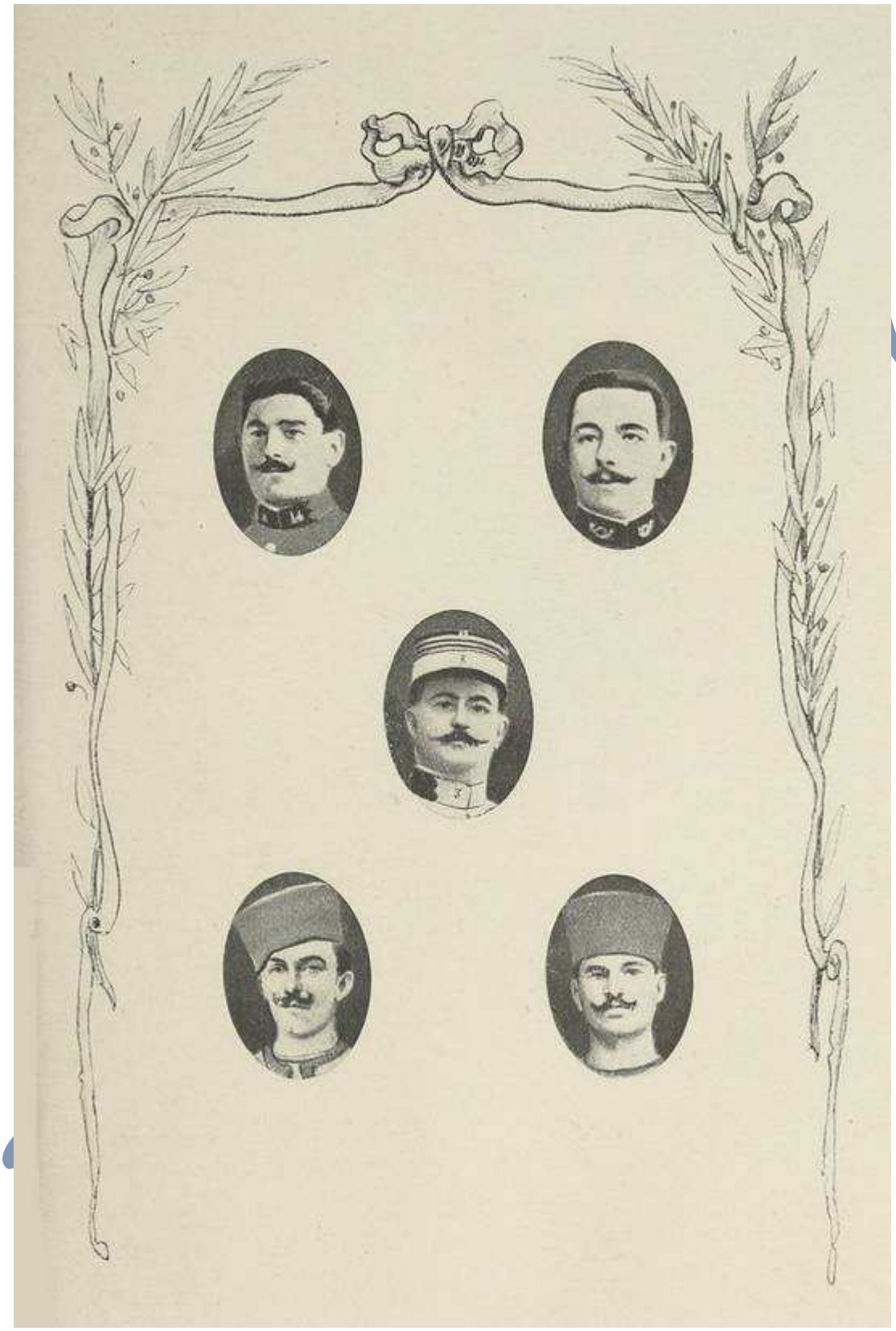
Sous-Lieutenant **BOUCHE**
7e Cie, 7 févr. 1915.

Sous-Lieutenant **COSTES**
11e Cie, 1er févr. 1915.

Ancestramil

PLANCHE II

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Mais ce n'est pas tout. Il fallait aussi, et sans cesse, reconstruire ce que l'artillerie adverse détruisait, ce que le gel ou la pluie faisait ébouler. La plupart des abris étaient en outre inhabitables. On vivait nuit et jour dans la boue et dans l'eau.
Quoique désireux de sortir des tranchées marécageuses ou des sombres abris, nos tirailleurs subissaient ces épreuves sans rien perdre de leurs belles qualités militaires, et attendaient, avec impatience, le moment où, sous un beau soleil, ils pourraient jaillir sur l'ennemi la baïonnette haute, la grenade à la main.
Pendant cette période les actes de courage et de dévouement n'étaient pas rares, et parmi les plus beaux il convient de citer celui du sergent-major **COUSIN** de la 6e Cie.
Le 1er février, entendant des cris de détresse, ce sous-officier se portait, seul, sous un feu violent et ajusté, au secours d'un tirailleur blessé au petit poste. A peine arrivé auprès de cet homme qu'il cherchait à panser, il recevait une balle, en plein front, trouvant une mort glorieuse pendant l'accomplissement de cet acte sublime de dévouement et d'abnégation.
Ailleurs, le tirailleur **BLANDIN** blessé (le 23 mars) par un obus qui lui cassait une jambe et lui faisait en outre une vingtaine de blessures dans les autres parties du corps, provoquait l'admiration do tous par son énergie et sa résignation, disant il ses camarades : « *Je suis peut-être fichu, mais si je n'ai besoin que d'une jambe de bois, je reviendrai à ma mitrailleuse.* »
Plus loin encore, le tirailleur **MAOUCHE,** blessé grièvement, lui aussi, au cours d'un travail de nuit, répondait à ses camarades cherchant à le soutenir : « *Mektoub rebbi* [1]*. Laissez-moi et continuez à travailler.* »
Se leurrant étrangement, les hoches essayeront souvent de provoquer des désertions dans nos rangs. Des pancartes excitant les tirailleurs à quitter leurs camarades, et à abandonner leur poste étaient placées, par eux, la nuit, entre les lignes. Elles furent toujours enlevées et parfois rapportées *en plein jour* par les nôtres.
Au début d'avril, le régiment s'éloigna des tranchées, pour quelques jours, et, alla dans les cantonnements des bords de l'Aisne prendre un véritable repos. Ce fut la *première fois depuis le 19 septembre 1914 que nos tirailleurs et leurs cadres purent dormir hors de la portée des obus*.
Ils ne tardèrent pas, d'ailleurs, à revenir en secteur, entre l'Oise et Tracy-le-Val. Là, les efforts des Boches pour débaucher nos tirailleurs continuèrent, mais aussi infructueusement que par le passé.
Un jour, le 16 mai, à Bailly, l'indigène **MENAS ALI ben DJELLABAH** de la 5e Cie apercevant, dans les fils de fer d'en face, un drapeau turc (que les Allemands avaient placé, la nuit, pour éprouver la fidélité des nôtres), n'hésita pas à aller, en plein jour, arracher cet étendard du prophète et le rapporter. Le soir même, le général **EBENER,** commandant le 35e corps d'armée, vint en personne récompenser cet acte de haute bravoure, en accrochant la médaille militaire sur la poitrine du brave **MENAS**, rentré de son expédition indemne [2] et avec son trophée.
Le 5 juin, le général **DÉGOT,** commandant la 74e brigade fit aux braves du régiment la première remise des insignes de la croix de guerre nouvellement créée.
. . . . . .
. . . . . .
La belle saison était enfin revenue et allait permettre de reprendre des opérations plus actives.
Le 6 juin, après une sérieuse et méthodique préparation d'artillerie, la 73e brigade et le 3e zouaves s'étaient emparés, sur un front de 1.200 mètres, des deux premières lignes allemandes, de la berge ouest du ravin de Moulin-sous-Touvent. L'attaque fut reprise le 16 contre les positions ennemies du

1 Dieu l'a écrit.
2 Il avait cependant ses effets sérieusement déchirés par les balles.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

plateau de Bascule, au nord-est de Quennevières. Le 5e bataillon, — commandant **DELOM,** — placé en arrière de la gauche du 42e d'infanterie, devait suivre et étayer sa progression. Mais l'ennemi, en éveil, et probablement au courant de nos intentions, contre-attaqua toute la soirée et la nuit précédant notre offensive, avec déclanchement sur nos parallèles de départ, d'un feu épouvantable de sa grosse artillerie, ainsi que d'un barrage très dense devant ses propres tranchées. De plus, il se mit à balayer le terrain situé entre les lignes d'un feu ininterrompu de ses mitrailleuses. Pourtant, les compagnies de droite du 42e, renforcées par la 19e Cie du 3e tirailleurs, finirent par prendre pied dans la ligne allemande. Mais, isolées et ne pouvant être renforcées, elles furent en proie aux plus vives réactions de l'adversaire.

Au cours d'une de ces réactions le tirailleur **DUPUY** s'offrit comme volontaire pour rétablir la liaison entre son bataillon et ces fractions. Grâce à sa ténacité et à son courage, il réussit à accomplir sa mission, *sur un terrain découvert et soumis au tir le plus violent d'armes automatiques*.

Au moment où la ligne allemande fut récupérée par une contre-attaque de l'ennemi, il parvint cependant à s'échapper et à ramener dans nos lignes un adjudant du 42e très grièvement atteint, quoique blessé lui-même au bras et à la jambe.

A quelques pas de là, un petit groupe de tirailleurs, cerné par le retour offensif de l'ennemi, se défendit jusqu'à la dernière grenade, et sous la conduite du caporal **FERRER Vincent** et de l'indigène **BENSAOULA BELKACEM** (1re classe), put se dégager, mais avec une peine infinie.

Quoi qu'il en soit, malgré la vaillance de tous, on ne parvint nulle part à se maintenir dans les tranchées ennemies ; et il fallut rétrograder et se contenter de remettre en état les lignes de départ (anciennes positions allemandes enlevées le 6) qui avaient été complètement bouleversées par un « marmitage » infernal de gros calibre et de minen.

Mais le principal but de l'attaque, qui était de retenir l'attention des Allemands dans la région de l'Aisne pendant qu'une importante offensive française se produisait en Artois, avait pleinement réussi. On sut en effet, par des prisonniers boches, que, loin de prélever des troupes sur le secteur, les Allemands avaient renforcé celui-ci par 10 bataillons d'infanterie et de nombreuses batteries lourdes ou de campagne . . . . . .
. . . . . .

Le 4e bataillon [1], qui se trouvait en réserve de la 61e division, releva *le soir même* (au sud-est de Quennevières) un bataillon d'un autre corps fortement éprouvé. Pendant quatre jours, sous un bombardement ininterrompu, les tirailleurs de ce bataillon organisèrent et défendirent les lambeaux de tranchées qui leur avaient été confiés. Sans abris, écrasés par de grosses bombes, harcelés sans cesse à coup de grenades dans les boyaux dont les barrages étaient chaudement disputés, nos indigènes eurent maintes occasions de se signaler d'une façon héroïque.

C'est ainsi que l'un d'eux, **ATTALAH MAKLOUF,** alla chercher, sous le feu, et ramena, à proximité de nos postes de secours, 8 tirailleurs ou fantassins tombés entre les lignes.

Un autre, le sergent **KASSA AMANE,** qui, dans la nuit du 16 au 17, avait entendu des plaintes en avant de sa tranchée, put, en rampant, atteindre et ramener lui aussi un fantassin grièvement blessé. Bien plus, apercevant, au jour, un autre de nos soldats tombé à proximité des premiers fils de fer allemands, ce sous-officier n'hésita pas à se porter auprès de lui, et réussit malgré la fusillade à le rapporter sur son dos, en rampant cette fois encore.

L'opération du 16 juin fut la dernière affaire à laquelle le 5e bataillon prit part sous les plis du drapeau du 3e tirailleurs. Embarqué à Pierrefonds le 18, ce bataillon rejoignit le 2e régiment mixte (de zouaves et tirailleurs) dont il fit désormais partie. Le 3e de marche ne comprit donc plus que 3

1 Commandé par le capitaine BONNARD, depuis le départ du chef de bataillon ROSE, nommé au commandement du 265e d'infanterie.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

bataillons, savoir : le 1er (ex-3e du 7e tirailleurs) à la tête duquel le commandant **BIGEON** avait remplacé le commandant **XARDEL** (blessé en mai à Bailly) ; le 2e, commandant **BIARD** ; le 4e, capitaine **BONNARD** [1].
Le 20 juin, quittant le secteur de Saint-Léger, Nervaise, le régiment vint relever dans le secteur d'Écafaut des éléments de la 61e division.
Dans ce secteur la lutte d'engins de tranchées était de part et d'autre très active. De plus, l'artillerie tirait sans cesse, pour entraver la réfection de nos ouvrages. Au milieu de cet enfer, le moral de nos stoïques soldats ne put cependant être entamé. De nombreux exemples le prouvent. Tel le tirailleur **BEDJOU** (N° Mle 13.800). Sentinelle en avant des premières lignes, et blessé grièvement par une bombe, ce vaillant indigène continua néanmoins à surveiller, sans défaillance, la direction de l'ennemi, et ne se fit évacuer qu'une fois sa faction terminée.
Également sentinelle, à 70 mètres de l'ennemi, **BOUTARFAT FERRAT ben RABAH** (N° Mle 4559) reçoit aussi une bombe qui lui sectionne à peu près les deux jambes. Malgré les souffrances atroces qu'il endurait, cet homme faisait preuve d'un courage surhumain et ne proférait aucune plainte, pour ne pas attirer sur ses camarades l'attention de l'ennemi.
Le 8 juillet, la 37e division fut relevée tout entière et mise au repos dans les riants villages de la vallée de l'Aisne et de la lisière nord-est de la forêt de Compiègne. (Vers cette époque également, 13 juillet, le régiment fit partir son premier convoi de permissionnaires.) Enfin, le 3 août, elle passait aux ordres du VIIe corps d'armée (général **de VILLARET).** L'ordre d'adieu du général commandant le 35e C. A. résumait en ces termes son rôle dans le secteur qu'elle quittait :

« Au moment où la 37e division est appelée à passer sous un autre commandement, le général commandant le 35e C. A. tient à lui adresser ses remerciements pour les brillants services qu'elle a rendus sur le front de l'Oise à l'Aisne et à lui exprimer les profonds regrets qu'il éprouve à se séparer d'elle.
*« Depuis le 17 septembre 1914, date à laquelle zouaves et tirailleurs ont héroïquement contenu dans la région de Cuts et de Carlepont les attaques de front et de flanc d'un ennemi supérieur en nombre, jusqu'aux journées mémorables de juin 1915 où, de concert avec la brigade **NIESSEL** de la 61e division, ils ont conquis d'un seul élan et maintenu contre tous les retours offensifs les lignes ennemies de Quennevières, ces troupes d'élite n'ont cessé de donner un magnifique exemple des plus brillants qualités offensives. Aux noms glorieux que leurs anciens ont inscrits dans les annales de leur régiment, ils ont ajouté ceux de Bailly, bois du Quesnoy, Tracy-le-Val, bois Saint-Mard, Puisaleine et Quennevières. Les conquêtes successives de ces points d'appui, réalisées au prix de sacrifices souvent très lourds, ont permis au 35e C. A. de gagner les positions qu'il occupe actuellement et où il peut défier toutes les attaques.* »

De même le général commandant la VIe armée disait dans l'ordre général 198 :

« Le général commandant la VIe armée ne veut pas laisser la 37e division partir sans lui exprimer ses regrets. Depuis le mois de septembre 1914 la 37e division fait partie de la VIe armée ; dès son arrivée elle a été appelée à livrer les rudes combats de Cuts et de Carlepont ; grâce à la ferme attitude de ses chefs et de la troupe, elle a pu contenir l'offensive allemande en s'installant solidement sur les positions qu'elle occupait hier encore.
« Pendant tout l'hiver, elle a mené dans les tranchées du bois de Saint-Mard une vie rude et laborieuse et a su faire de ce secteur difficile un modèle d'organisation.

1 Nommé chef de bataillon peu après.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

« Partout et toujours, la 37e division a fait preuve des plus belles qualités militaires. Elle a largement fait honneur à l'armée d'Afrique, qui suit de loin ses succès avec une légitime fierté. Elle emportera dans ses destinées nouvelles le souvenir reconnaissant de la VIe armée et de son chef. »

Mais de nouvelles luttes, de nouveaux efforts, plus grandioses encore, attendaient notre vaillant régiment.
Les 9 et 10 août, il s'embarquait en chemin de fer à Morienval, à destination de Saint-Hilaire-au-Temple où il débarquait après un voyage d'un jour.
Un autre chapitre de la guerre de libération allait s'ouvrir : « celui des grandes offensives ».

III

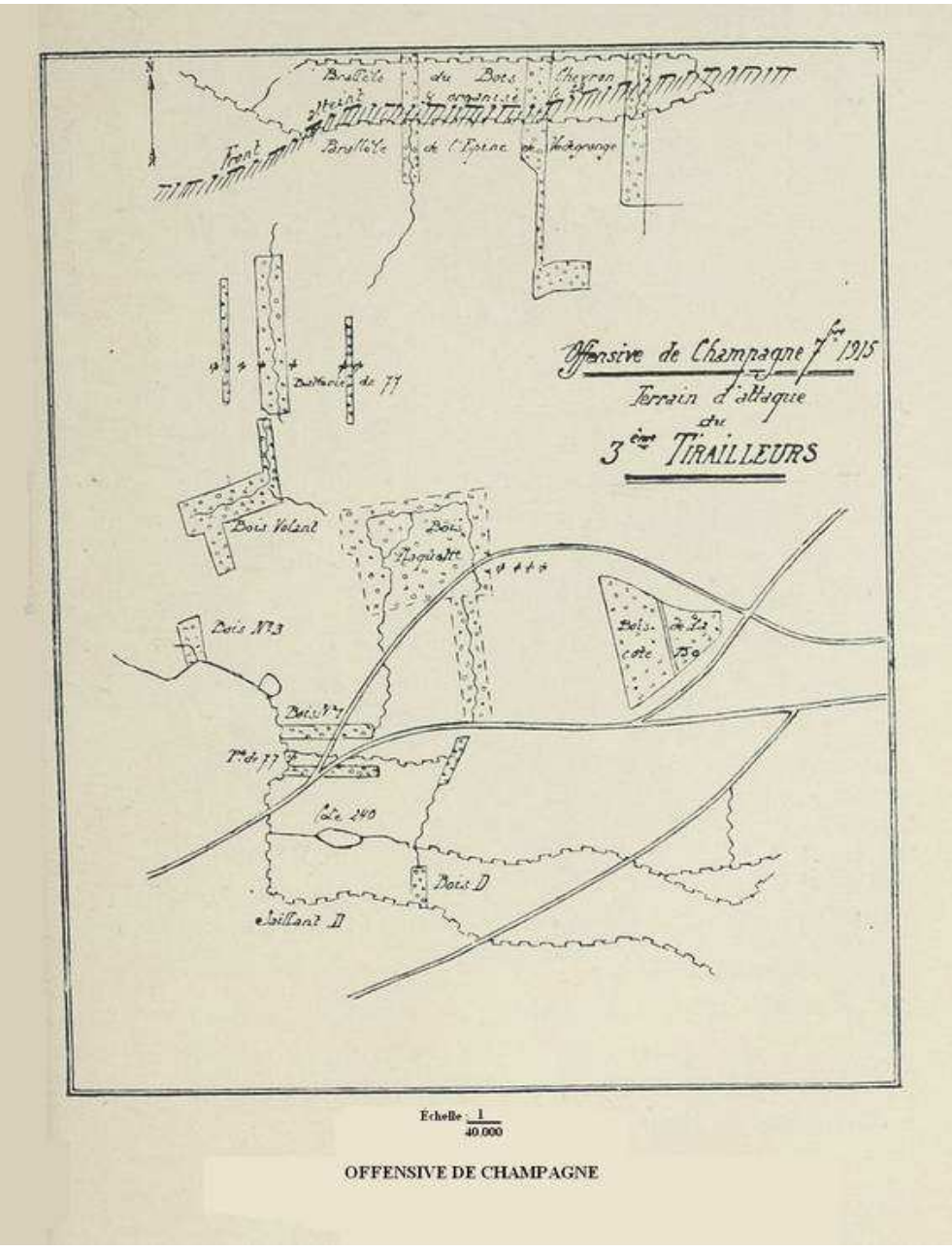
L'offensive de Champagne de septembre 1915.

A son arrivée en Champagne, le régiment cantonna d'abord à Dampierre-au-Temple ; et, pendant quelques jours perfectionna dans les vastes étendues du Camp de Châlons, l'instruction de ses unités en vue du combat offensif.
Mais les préparatifs de la grande opération projetée à cette époque nécessitaient d'importants travaux : parallèles de départ à construire, boyaux d'accès à creuser, positions de batteries à aménager et à approvisionner, installations de toutes sortes, dépôts de munitions et de matériel, ambulances, etc... Le 3e tirailleurs fut, en conséquence, rapproché de la zone où il devait travailler.
Le 17 août, à l'issue d'une revue passée par **M. MILLERAND,** ministre de la guerre français, et **Lord KITCHENER,** ministre de la guerre britannique, il vint cantonner aux baraquements de Mourmelon-le-Grand (Camp de Châlons). Le soir même, on commença à creuser des boyaux.
Le 1er septembre, il quittait les baraquements du camp et venait bivouaquer aux abords de la ferme de Piémont (route de Châlons à Suippes), puis entre les villages de Suippes et de Jonchery.
Mis en éveil par nos aménagements du terrain d'attaque, l'ennemi entreprit bientôt de gêner ceux-ci, en nous harcelant par une canonnade lente, mais continue. Dans les premières lignes, les grenades à fusil pleuvaient et des rafales de mitrailleuses balayaient fréquemment le terrain découvert.
Le 22 septembre, notre préparation d'artillerie commença.
Les bataillons quittant leurs bivouacs, allèrent occuper les places d'armes de la 2e ligne [1].
Malheureusement, aux chaleurs accablantes des jours précédents (qui dans ce pays aride avaient rendu les travaux si pénibles) succéda bientôt une pluie parfois violente ; et ces fréquentes chutes d'eau allaient, au moment de l'attaque, transformer le terrain crayeux en un sol glissant et boueux.
Celle-ci fut fixée au 25 septembre. La 74e brigade devait, en partant des tranchées situées au nord-est de Saint-Hilaire-le-Grand, attaquer en direction de Sainte-Marie-à-Py, encadrée par le 60e d'infanterie à droite (14e division) et la 73e brigade à gauche.
La formation prescrite était la suivante :
3e régiment de zouaves en 1re et 2e vagues ;
le 4e bataillon du 3e tirailleurs en 3e et 4e vagues ;

1 Nos tirailleurs inauguraient le casque. Ce ne fut pas sans résistance, qu'ils arborèrent tout d'abord cette coiffure lourde, si peu conforme à leurs habitudes et même à leur religion. Mais ils eurent vite fait de se rendre compte qu'elle protégeait efficacement contre les petits éclats d'obus ou les shrapnells et ils l'adoptèrent alors avec entrain.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

un peloton de la compagnie de mitrailleuses du régiment avec chacune de celles-ci ;
Le 1er bataillon était en réserve de brigade, le 2e en réserve de division.
Le jour de l'attaque, à 9 h.15, sur tout le vaste front qui s'étendait de Souain à Bauséjour, nos premières vagues d'assaut sortirent des parallèles de départ avec un ensemble magnifique.
Superbement entraînés par le colonel **LOUIS**, son drapeau déployé à côté de lui, les zouaves se ruèrent héroïquement sur l'ennemi, et, suivis par les tirailleurs du 4e bataillon, pénétrèrent au-delà de la 3e ligne allemande, jusqu'au bois Raquette. Mais à droite, le 60e d'infanterie était arrêté devant un fortin hérissé de mitrailleuses ; et, à gauche, la compagnie de liaison de la 73e brigade, — compagnie **LETORD** du 2e tirailleurs — était, en entier, fauchée par la mitraille, au passage des réseaux de fils de fer. La phalange de héros, isolée au milieu des lignes ennemies fut rapidement



OFFENSIVE DE CHAMPAGNE

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

décimée, car les innombrables boqueteaux de pins qui parsemaient la contrée, recélaient d'innombrables mitrailleuses, se flanquant mutuellement et dans tous les sens. Comme, d'autre part, la rapidité de la progression dans les organisations ennemies n'avait permis qu'un nettoyage insuffisant, d'autres mitrailleuses surgissaient des abris et prenaient à revers les assaillants.
Le colonel **LOUIS** fut tué ainsi que le commandant **CHARLET** et le porte-drapeau du 3e zouaves. Les hommes de ce régiment se précipitèrent nombreux pour relever leur drapeau.
Un à un ils tombèrent. Les trois couleurs passèrent de mains en mains. La mort impitoyable frappa tous ceux qui les recueillirent.
Des tirailleurs du 4e bataillon étaient en ce moment mélangés aux zouaves; et parmi eux, le sergent-major **LAVIEUVILLE** de la 13e Cie. Ce gradé saisissait à son tour l'emblème sacré, mais pour s'effondrer au bout de quelques pas, mortellement atteint. Son camarade le sergent-major **GIGONZA**C, de la 14e Cie, eut le même sort, à ses côtés, avant d'avoir pu seulement relever, lui aussi, le noble étendard. Le tirailleur **NECHEBA** (13e Cie), plus heureux, prit à son tour celui-ci, et put enfin le ramener sans encombres en lieu sûr [1].

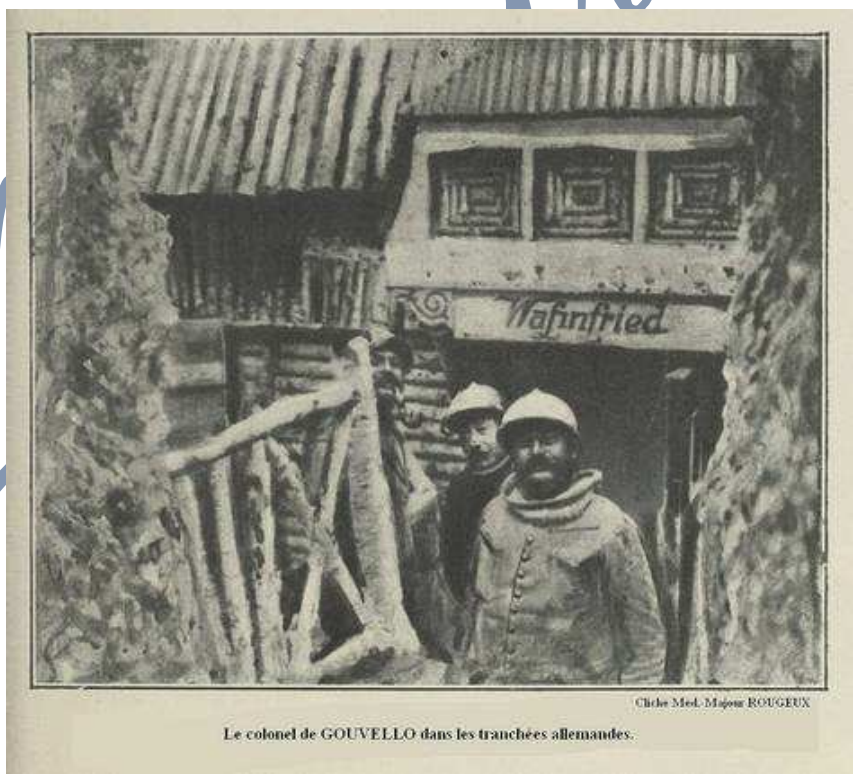

Cliché Méd.-Major ROUGEUX
Un canon allemand enlevé au cours de l'assaut. 25 sept. 1915.

A la droite du secteur d'attaque de la brigade, la mort avait ainsi creusé un vide immense. Les rares survivants du 3e zouaves et du 4e bataillon du régiment durent regagner leurs positions de départ, pendant que d'autres fractions cherchaient à progresser par la gauche.

1 NECHEBA fut décoré de la médaille militaire en récompense de ce haut fait.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Dès 10 heures, le 1er bataillon fut engagé à son tour et prit comme objectif, le bois numéro 1. Au passage, il nettoya complètement la première ligne allemande et y ramassa de nombreux prisonniers. Il y trouva même encore des mitrailleurs dissimulant une pièce.
Vers 15 heures, ce bataillon aborda le bois qui lui avait été assigné [1]. Là il prit tout d'abord un canon de 77 ; puis, il opéra sa liaison à gauche, avec des éléments de la 73e brigade, et poussa ensuite sur le bois Volant (débordant le bois Raquette auquel fit face la 1re Cie). L'obscurité suspendit le mouvement. Les unités engagées s'arrêtèrent et se remirent en ordre.
Dans la nuit, le bataillon **BIARD** (réserve de division) reçut l'ordre de s'emparer du bois Raquette. Il abordait donc bientôt ce dernier, et y pénétrait, par la partie sud, en même temps que le premier bataillon y faisait irruption, par la lisière ouest. Tous deux se rejoignaient peu après et arrivaient, au jour, à gagner la lisière nord. Quelques heures plus tard, en fouillant abris et baraquements, nos tirailleurs firent une abondante « cueillette » de plus de 300 prisonniers !
Après un léger temps d'arrêt, nos deux bataillons reprenaient vers 8 heures, leur progression en direction de l'Épine de Vedegrange. Mais, quand les fractions de tête atteignirent la crête située au nord du bois Raquette, une fusillade terrible, accompagnée d'un copieux barrage d'artillerie lourde et de campagne (combiné à un tir d'obus lacrymogènes) forcèrent hommes et gradés à stopper et à demander l'appui de notre artillerie.
A 17 heures, un bataillon du 317e d'infanterie fut envoyé là en renfort. On tenta de reprendre la marche en avant, mais nulle part on ne put avancer.
Le lendemain 27, une nouvelle marche d'approche nous amena dans la matinée, à portée d'assaut de la « parallèle de l'Épine de Vedegrange » . . . . . .



Cliche Med.-Major ROUGEUX
Le colonel de GOUVELLO dans les tranchées allemandes.

1 Bois n° 1.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Une attaque générale devait être prononcée sur tout le front du 7e corps d'armée, mais la « préparation » se fit très difficilement en raison des difficultés d'observation et de réglage que rencontrèrent nos artilleurs. L'heure de cette attaque, primitivement fixée à 11 h.30, puis à 14 heures, fut finalement reportée à 16 heures.

Sur notre front le commandant **BIARD,** qui n'avait pu être touché en temps utile par l'avis de ce « décalage », porta son bataillon en avant à l'heure primitivement fixée, et put atteindre l'avant-ligne ennemie. A vrai dire cette progression eut pour effet de faciliter grandement (par la suite) le mouvement des unités voisines.

Dans la nuit du 27 au 28, l'ennemi se renforça considérablement vis-à-vis de nous, pendant que son artillerie faisait rage. Pourtant, dès le matin, exploitant habilement le renseignement fourni par une de ses patrouilles, le capitaine **AGLIANY,** sauta avec la 8e Cie dans la grande tranchée allemande de l'Épine de Vedegrange, — y fit 300 prisonniers, prit six mitrailleuses — et permit ainsi l'occupation de la totalité de celle-ci par les fractions de droite et de gauche.

A peine installés dans la position, nos tirailleurs virent bientôt surgir devant eux une contre-attaque allemande. Un feu roulant de mousqueterie et de mitrailleuses accueillit immédiatement l'adversaire, et détermina les quelques « Fritz » qui n'avaient pas été couchés sur le terrain à « faire kamerad » ; et, ce fut tout.

. . . . . .

Un dernier obstacle séparait encore les tirailleurs [1] du ruisseau de la Py, but assigné à leur fougue. En lisière du bois Chevron, un solide ouvrage, couvert par un épais réseau de fils de fer barrait la route. Un infernal barrage de gros calibre couvrait cet ensemble. Malgré des pertes sérieuses, nos hommes purent, néanmoins, gagner encore un peu de terrain vers la crête.

Le commandant **BIARD,** qui s'était bravement porté à hauteur des premiers éléments pour reconnaître les retranchements que son bataillon devait enlever, fut tué, au moment où il se dressait pour observer. Le sacrifice de cet officier supérieur (ainsi d'ailleurs que certaines reconnaissances) avait fait ressortir l'insuffisance de la préparation d'artillerie et son effet nul sur les réseaux. Aussi décommandât-on le mouvement en avant projeté, et reconnut-on la nécessité inéluctable d'entreprendre une destruction *complète* de cette fortification de champ de bataille, *intacte* et *fortement occupée*. Entre temps, des sapes furent poussées vers la crête, pour faciliter l'observation et le réglage de nôtre artillerie.

. . . . . .

Cependant, depuis plus de trois jours, nos braves soldats luttaient sans répit. En première ligne la fusillade n'avait pas cessé, et un bombardement ininterrompu écrasait maintenant les réserves aussi bien que les troupes de l'avant. Grisés par la puissance de nos moyens d'action, les tirailleurs oubliant leurs fatigues, poussaient activement les préparatifs pour l'heure décisive, qu'ils entrevoyaient proche. Toutes les nuits on travaillait ferme en prévision de l'assaut projeté.

Le 29, l'artillerie de tranchée commença le bouleversement des réseaux, après que les sapeurs du génie eurent tenté, en vain, d'y placer des charges d'explosifs.

Le 30 septembre et le 1er octobre, on poursuivit méthodiquement l'ouverture de brèches dans le fil de fer au moyen des canons de 58. Mais, notre ligne était tellement rapprochée de la ligne adverse que l'on dut creuser plus en arrière, une tranchée-refuge pour permettre la préparation, par le 75 et le 155, sans danger pour nos troupes.

Cependant, il était écrit que le régiment ne devait pas faire cette attaque. Il fut, en effet, relevé, dans la nuit du 1er au 2 octobre, par le 115e d'infanterie, et réoccupa le bivouac de la ferme de Piémont.

. . . . . .

1 Enthousiasmés par le succès.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Si, dans ces rudes journées, le 3e tirailleurs n'avait pu réussir à percer complètement, avec des moyens d'attaque encore insuffisants, il avait, malgré tout, amplement vengé ses morts des jours malheureux d'Oret et de Caisnes ; il avait même remporté une réelle victoire, qui allait auréoler son drapeau de cette citation à l'ordre de la IVe armée :

« Du 25 septembre au 1er octobre 1915, continuant la poussée du 3e zouaves, s'est emparé, dans une lutte ininterrompue de jour et de nuit, des points d'appui successifs de l'ennemi, sur une profondeur de deux kilomètres; et, malgré de violents tirs de barrage de pièces de gros calibre, a enlevé d'assaut une tranchée très fortement occupée, et est arrivé jusqu'au réseau de fil de fer de la 2e ligne de résistance de l'ennemi où il s'est cramponné, repoussant toutes les contre-attaques. — A pris douze pièces d'artillerie, six mitrailleuses et fait plus de trois cents prisonniers.
« S'est toujours fait remarquer depuis le début des opérations par sa ténacité, son endurance et son élan dans les attaques. »

. . . . . .
. . . . . .

Sept officiers tués : le commandant **BIARD,** — les capitaines **NOIREAUT** (5e Cie) et **BERTRAND** (2e Cie), — les sous-lieutenants **PARADON, BRAND** (13e Cie), **UNAL** (14e Cie), **ROSSET** (l6e Cie) ; *16 officiers blessés, — 1.218 sous-officiers ou tirailleurs hors de combat* (dont plus de 250 tués) avaient paraphé de leur sang cette belle page de l'histoire du 3e Tirailleurs.
Comme toujours, hommes et cadres avaient rivalisé de courage, d'abnégation et l'ait preuve des plus beaux sentiments militaires. Entre tant d'autres, citons par exemple : le sous-lieutenant **FELCE** de la 1re Cie qui, grièvement blessé, tombe en s'écriant : « *Ça ne fait rien, nous les aurons. Vive la France.* » : le sergent **BRICAULT Louis,** qui, frappé à mort, répond à son lieutenant cherchant à l'encourager : « *Mon lieutenant, si je meurs, je meurs content, car c'est pour la France* » ; — les sergents **GAGNEUX Aimé** (16e Cie), **DEMARTINI Jean** (3e Cie), **LECCIA Pierre** (13e Cie) ; — le caporal **VERGNENEGRE** (15e Cie) gradés modèles, tués glorieusement à la tête de leurs hommes, en les entrainant à leur suite d'une façon superbe ; l'adjudant **VINCENT Marcel** (4e Bataillon) qui, blessé grièvement en transmettant des ordres, refuse de se laisser évacuer, et est ensuite tué en abordant l'adversaire ; le tirailleur **DIER** de la compagnie de mitrailleuses, qui franchissant les tranchées conquises, et se trouvant nez à nez avec quatre Boches, essuie quatre coups de feu sans dommage, se précipite sur ses assaillants et les tue à coups de crosse et de baïonnette. N'oublions pas aussi les tirailleurs **MAÏNI, AZIBÈNE** et **BOUABBÈS** de la 1re Cie, tous trois volontaires, qui s'étant avancés un jour (28 septembre¡) en rampant jusqu'aux fils de fer boches, et ayant vu apparaître des Allemands, à moins de dix mètres d'eux, se mettent brusquement à genoux, ajustent chacun leur homme et le descendent (ce qui nous procure d'importants renseignements). A la vérité **BOUABBÈS** avait été tué, et son camarade **AZIBÈNE** blessé. Ce dernier cependant, malgré sa blessure, voulait, quand même, retourner encore en patrouille, pour venger **BOUABBÈS.**
Le 28 septembre, un tir d'artillerie trop court oblige, un moment, tout le monde à se terrer. Brusquement le tirailleur **TORRES** (13e Cie) improvise un fanion ; et, pendant un long moment, insouciant du danger, se dresse debout sous la mitraille, pour signaler à nos artilleurs la position de notre ligne.

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

OFFENSIVE DE CHAMPAGNE 1915

MORTS POUR LA FRANCE

Commandant **BIARD**
2e Bataillon, 28 sept. 1915.

Capitaine **NOIREAUT**
5e Cie, 27 sept. 1915.

Capitaine **BERTRAND**
2e Cie, 25 sept. 1915.

Sous-Lieutenant **UNAL**
14e Cie, 25 sept. 1915.

Sous-Lieutenant **ROSSET**
16e Cie, 25 sept. 1915.

Sous-Lieutenant **PARADON**
3e Cie, 25 sept. 1915.

Sous-Lieutenant **CUCUEL**
13e Cie, 25 sept. 1915.

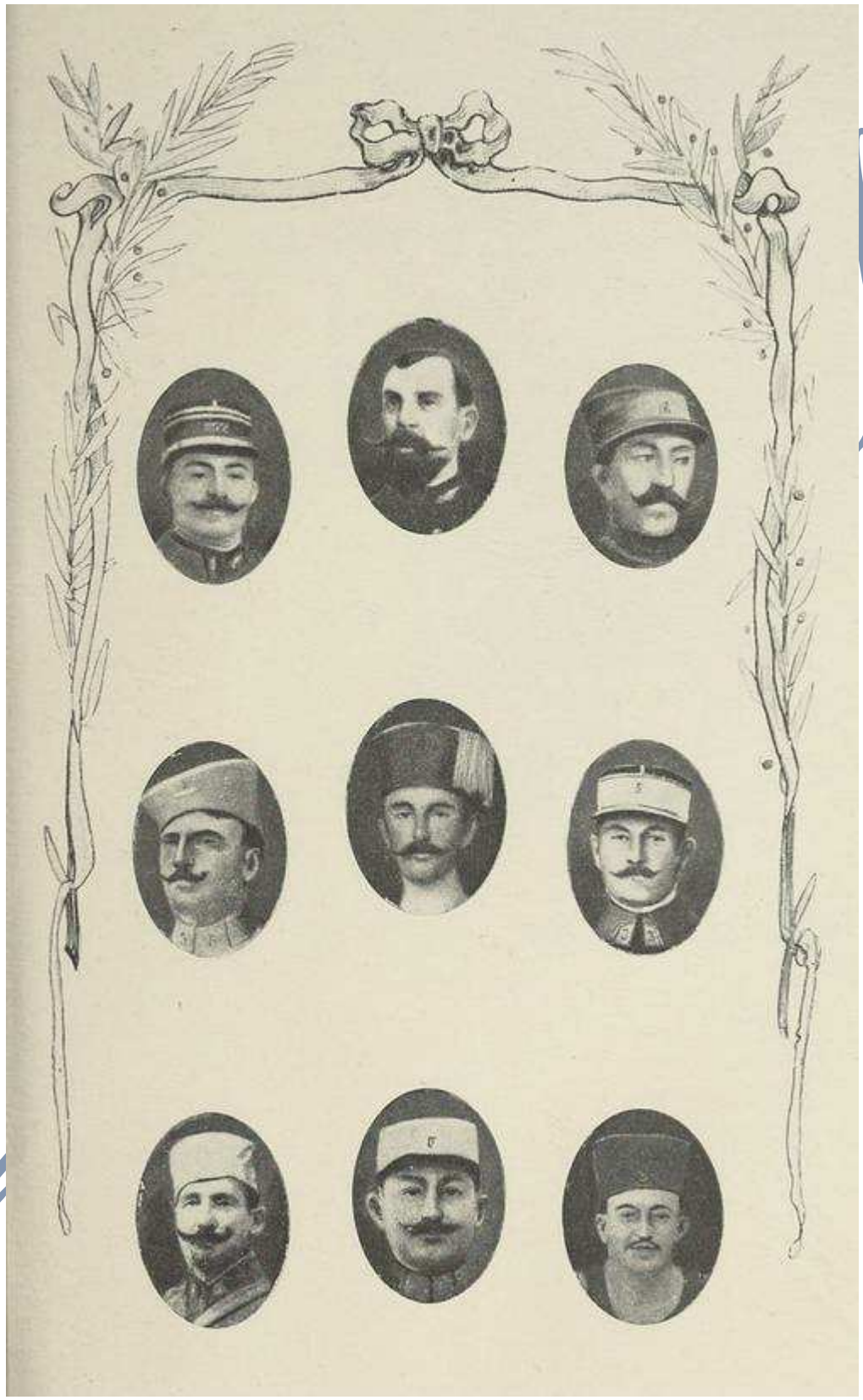
Sergent-Major **LAVIEUVILLE**
13e Cie, 25 sept. 1915.

Adjudant **VINCENT**
4e Bataillon, 25 sept. 1915.

Ancestrami

PLANCHE III

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Enfin le téléphoniste **PAYEN** se fait tuer stoïquement en essayant de réparer son fil, à l'endroit précis où, sous ses yeux, un camarade venait déjà d'être blessé, en tentant lui aussi la même réparation.

. . . . . .

Le 5 octobre 1915, le 3e tirailleurs, qui avait constitué, avec ses débris, un bataillon de marche, en vue de nouvelles opérations, se reporta du bivouac de l'Ermitage — près Cuperly — à la ferme de Piémont.
Pendant ce temps l'armée du général **PÉTAIN** (IIe) reprenant l'attaque, avait enlevé Tahure et la butte de Souain ; mais son succès ne put être développé aussi complètement qu'on l'avait espéré, et le régiment reçut bientôt une destination nouvelle.
Le 10 octobre, il s'embarqua en chemin de fer à Saint-Hilaire-au-Temple, et le lendemain, débarqua dans la région de Bergues.

IV

1916. — Verdun.

Tout en restant prête à parer à l'éventualité d'une attaque allemande (envisagée comme possible dans la région maritime du nord), la 37e division allait « se refaire » dans les bons cantonnements des hameaux riches et proprets de cette partie de la Flandre.
En même temps, les dunes de Mardyck offraient un champ d'évolutions propice à la préparation de la troupe à des luttes ultérieures.
Des renforts vinrent combler les pertes du mois de septembre. Une nouvelle compagnie de mitrailleuses, dite 2e compagnie de mitrailleuses de brigade, fut formée au 3e tirailleurs. Et, après un repos d'environ deux mois et demi, la 37e division fit mouvement, par voie ferrée, pour rejoindre le 7e corps d'armée (8 janvier 1916).
Le régiment fut transporté de la gare maritime de Dunkerque à Brillon (Meuse) où il arriva dans la soirée du 9.
Il se trouva aussitôt (dans cette région sise au sud-ouest de Bar-le-Duc), à proximité des régiments du 7e corps, qui comprit dès lors, les 14e , 37e , et 48e divisions [1].
Des renseignements, chaque jour plus certains, faisaient présager qu'une grande attaque était préparée par l'ennemi. On l'avait attendue d'abord dans le nord ; maintenant elle semblait devoir se produire vers l'est.
En janvier, une 3e compagnie de mitrailleuses (la 2e Cie de mitrailleuses de régiment) fut constituée au corps.

. . . . . .

Le 2 février, le régiment s'embarquait encore une fois en chemin de fer, aux gares de Mussey et de Longeville et était transporté à Arcis-sur-Aube, d'où il gagnait par voie de terre le camp de Mailly. Pendant quelques jours, il y perfectionna, de concert avec les autres troupes de la division, son

1 Rassemblées entre Bar-le-Duc et Saint-Dizier.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

instruction en vue du combat offensif, et effectua avec elles des évolutions . . . . . .
Avant que la durée prévue pour son séjour au camp n'eût été complètement écoulée, cette grande unité fut subitement ramenée dans la région de Bar-le-Duc (12-13 février) ; et l'on vint réoccuper le cantonnement de Brillon, mais pour peu de jours. L'attaque allemande, en effet, paraissant imminente sur Verdun, on partit, en camions autos cette fois, et l'on s'arrêta dans la région sud de Souilly. Le 16, on s'installa à Deuxnouds-devant-Beauzée, Amblaincourt, Senoncourt, et le 17, à Julvecourt et Osches en attendant les événements.
Le 21 février, après une période de pluies, le temps se mit au clair et à la gelée. Aussitôt un tonnerre d'artillerie gronda dans la vallée de la Meuse. Les Allemands attaquaient Verdun. La plus âpre bataille de la grande guerre, celle qui devait aussi rester la plus célèbre, commençait.
Le 3e tirailleurs fut des troupes auxquelles fut réservé l'honneur de supporter le premier choc.
Alerté le 22, à midi 30, il franchit au soir la Meuse, au pont de Dieue, et cantonna à Haudainville et Rattentout. (Déjà les points de passage sur la rivière étaient l'objet d'un tir systématique de l'artillerie ennemie.) .
Le lendemain, mis à la disposition du 30e corps d'armée, il se porta, en réserve, dans le ravin de la ferme de Thiaumont, au sud-ouest du village de Douaumont.
La gelée avait été très dure et les routes étaient excessivement glissantes. La marche fut particulièrement pénible. Les équipages éprouvèrent les plus grandes difficultés à gravir les pentes de Belrupt, puis de Saint-Michel.
En débouchant du village de Fleury-devant-Douaumont, la colonne eut à subir un tir de 150, qui blessa quelques tirailleurs. Les équipages se mirent à l'abri ; et, les compagnies, après avoir franchi en formation ouverte, la crête de Thiaumont-Douaumont, vinrent se rassembler dans le ravin de Thiaumont. A 16 heures, elles se portaient aux carrières de la côte du Poivre. Là, on bivouaqua pendant la première partie de la nuit, par une température extrêmement rigoureuse. A 1 h.30, arriva l'ordre d'aller se mettre au repos dans les baraquements de la côte de Froideterre, mais un contre-ordre survint presque aussitôt. Samogneux venait, en effet, d'être enlevé par les Allemands.
En hâte, le 3e tirailleurs fut dirigé sur la côte du Talou, au nord de Vacherauville, pour occuper et organiser cette position. Il se mit en route par les pentes sud-ouest de la côte du Poivre, évitant la grande route Bras-Vacherauville, très battue par les obus, mais ayant ainsi à traverser les fonds de ravins, inondés par la Meuse débordée [1].
Vers la fin de la nuit, il atteignit Vacherauville. Un violent bombardement écrasait le village et l'important carrefour de routes au nord-est de celui-ci. Pendant le mouvement, le lieutenant-colonel **de GOUVELLO** avait eu son cheval tué, et avait été lui-même si fortement contusionné, qu'il dut, pour une journée, confier le commandement du régiment au chef de bataillon **LECLERC.**
Au jour, chacun s'orienta tant bien que mal sur la situation. Et l'on vit alors surgir du sol, ou des ruines, les débris des régiments du 30e corps, fantassins du 351e, territoriaux du 44e, qui, depuis trois jours, luttaient sans répit, sans ravitaillement, sous un déluge de feu. Ces braves gens se rallièrent bientôt aux tirailleurs.
Le 4e bataillon (commandant **GONNEL**) s'établit à la cote 288, face au moulin des Côtelettes, sa droite à la route Samogneux-Vacherauville, et, sans liaison bien ferme de ce côté, avec les troupes de la 73e brigade qui défendaient Louvemont. Le 1er bataillon était déjà établi à sa gauche.
Un détachement, placé sous les ordres du commandant **FARET**, et composé de deux compagnies du 2e bataillon (6e et 8e) avec la compagnie de mitrailleuses de brigade fut envoyé à Champneuville pour organiser et tenir ce point d'appui. Les autres compagnies du 2e bataillon, restèrent en réserve en arrière du P. C. du régiment, établi sur le chemin de Vacherauville à Champneuville.

1 Les gros projectiles avaient ouvert des brèches dans les talus des berges.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Aussitôt installés, nos tirailleurs se mirent au travail. Mais toute la côte du Talou, Champneuville, Vacherauville étaient soumis à un bombardement, sans précédent, d'obus de gros calibre. Deux lignes de tranchées furent cependant commencées de suite.
A l4 heures, une grosse attaque ennemie fit tomber la cote 344. En même temps plus au nord, le village de Beaumont, nous était enlevé. Se glissant par le ravin de Côtelettes, ou se faufilant le long du canal, les Allemands cherchaient à prendre pied sur la côte du Talou. La fusillade partie de celle-ci et de Champneuville, les força d'abord à stopper ; puis une magnifique contre-attaque effectuée sur notre droite par le 35e d'infanterie (contre-attaque à laquelle participèrent les éléments de droite, de la 13e Cie), rejeta les Boches en désordre et leur fit des prisonniers. Ce soir-là, l'ennemi ne renouvela pas ses tentatives sur la côte du Talou.
Mais ses progrès devenaient des plus inquiétants à la droite, car, après avoir fait tomber la résistance des défenseurs du bois des Fosses, il était même parvenu un instant jusqu'à Louvemont. Pour parer à ce danger, toutes les unités disponibles reçurent l'ordre de se porter, dans la nuit, vers la côte du Poivre.
Ces mouvements s'effectuèrent sous une avalanche de projectiles, qui causa dans nos rangs les pertes les plus sensibles, sans affaiblir néanmoins le moral des tirailleurs *dont un grand nombre, arrivés récemment en renfort, voyaient le feu pour la première fois.*
Vers 23 heures, la 73e brigade s'étant rétablie autour de Louvemont, les fractions du régiment qui s'étaient déplacées reprirent les emplacements qu'elles occupaient précédemment.
Le 25, l'artillerie allemande redoubla de violence ; les plus gros calibres : 305, 420 se mirent de la partie. Toutes les routes et les carrefours étaient soumis à des tirs continus d'interdiction ; les fonds et les ravins arrosés, en même temps, de projectiles lacrymogènes ou toxiques.
A midi, l'attaque allemande reprit sur tout le front. Devant les fusils et les mitrailleuses du 3e tirailleurs, auxquels quelques batteries de 75 fournirent un appui efficace, l'adversaire fut cloué sur place. Malheureusement, à droite, il était plus heureux. Malgré les prodiges de valeur qu'accomplissaient côte à côte tirailleurs ou zouaves de la 73e brigade et les fantassins des 35e et 60e régiments, le village de Louvemont fut pris.
Vers 17 heures 30, même, l'ennemi poursuivait ses progrès le long de la côte du Poivre. Le 3e tirailleurs reçut, à cet instant, l'ordre de se dégager de la côte du Talou, de se replier sur Bras et de venir à l'aide de la 73e brigade, pour continuer avec elle la résistance sur la position jalonnée par la route de Bras à Fleury. La mort dans l'âme, il fallut battre en retraite par l'étroit couloir, qui restait encore libre entre le canal et les pentes de la côte du Poivre, et que l'ennemi canonnait vivement.
Vers 23 heures, alors que le régiment s'organisait sur la nouvelle position qui lui avait été assignée, ordre lui parvint de rallier Belleville, où se reformait la 37e division.
. . . . . .

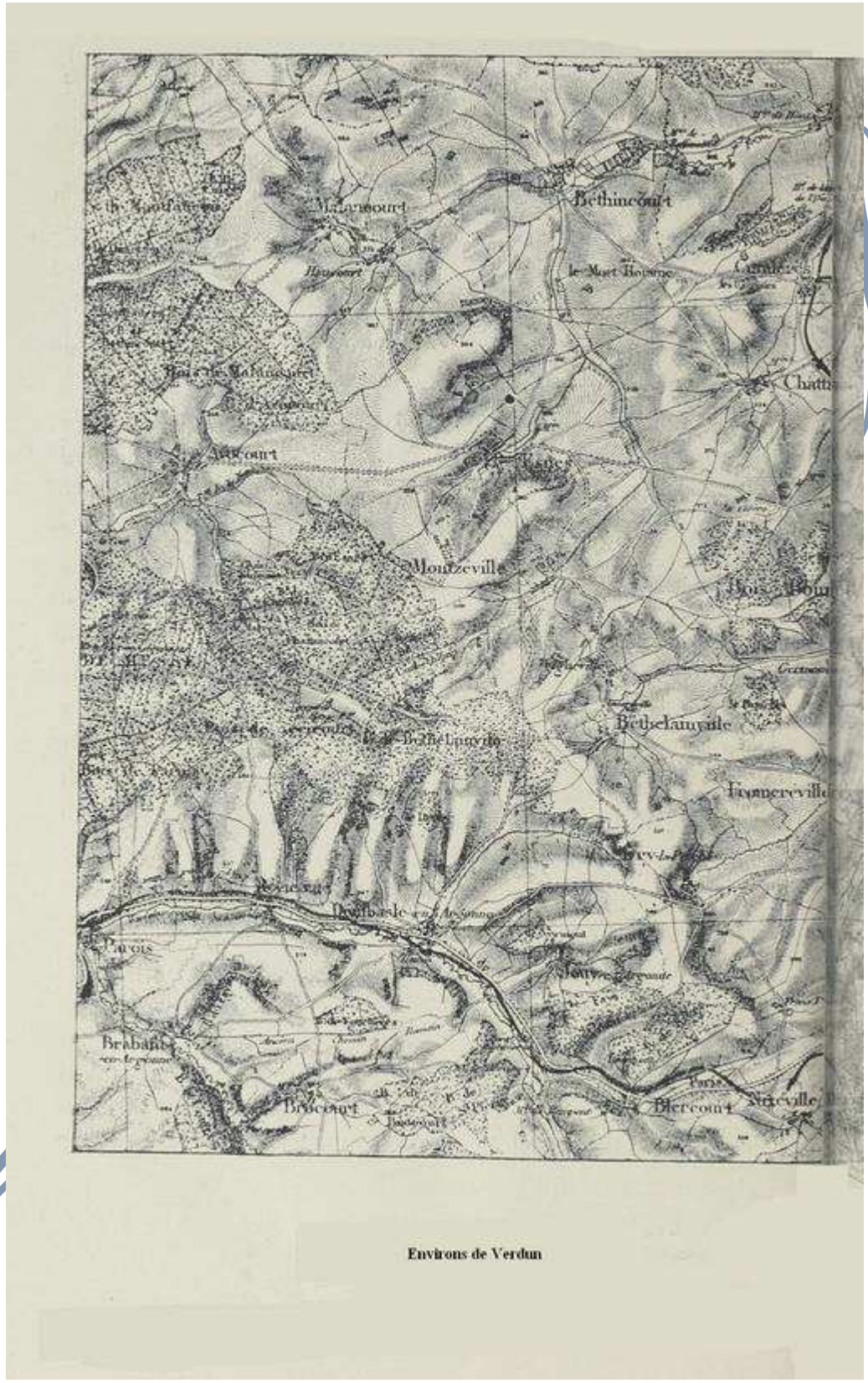
Le sacrifice héroïque des régiments du 7e corps, fantassins, zouaves et tirailleurs, lancés en enfants perdus à la rescousse des défenseurs de la forteresse, désormais illustre, avait permis aux divisions du 20e corps (bientôt suivies de celles du 1er), d'accourir et de rétablir une situation qui, le soir du 25, semblait désespérée. Tous ces vaillants avaient été les premiers à signifier aux Boches l'injonction immortelle :
« *Verdun. — On ne passe pas !* » . . . . . .
Pendant deux jours, le 3e tirailleurs avait défendu, sans broncher, une position des plus importantes. Subissant un feu effroyable et brisant net toute tentative d'attaque ennemie, il avait perdu là 2 officiers, les sous-lieutenants **ASTRUC** et **AGAB CHABANNE** (de la 1re Cie), 7 sous-officiers, 100 tirailleurs tués, et plus de 500 blessés, dont cinq officiers. Il n'avait évacué la position dont la

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

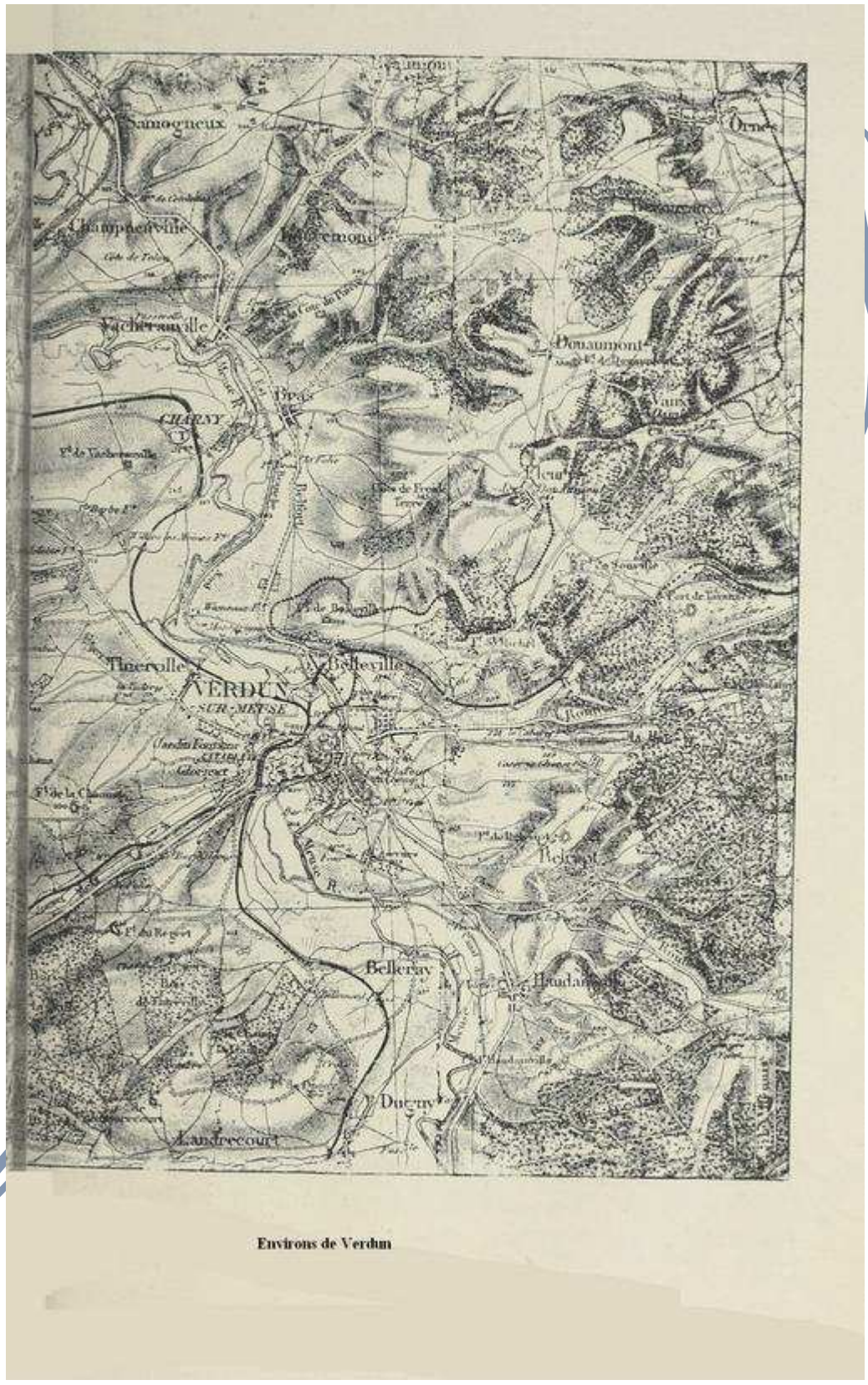
défense lui avait été confiée, que sur un ordre formel, et sous la menace d'être complètement coupé.
Du 26 au 28, le régiment resta en réserve à la caserne Miribel, à Belleville, et se tint prêt à fournir un nouvel effort, en cas de besoin. Mais, de tous les points du front affluaient des troupes fraîches. — La 37e division leur céda la place; et, dans la journée du 28, ses bataillons furent embarqués en camions autos près du village de Regret.
Du 29 au 3 mars, le 3e tirailleurs cantonna à Érize-la-Brûlée.
Le 29 février, le général **NIESSEL** prit le commandement de la 37e division en remplacement du général **de BONNEVAL.**
Sous son nouveau chef, cette dernière n'allait pas tarder à se couvrir d'une nouvelle gloire.
Le 3 mars, l'étape qui amena le régiment à l'Isle en Rigault fut pénible, car la grande route Bar-le-Duc - Verdun, la fameuse « voie sacrée », étant réservée à la circulation automobile, la colonne dut emprunter de mauvais chemins de terre, et prendre des dispositions spéciales, pour franchir cette grande route, *sans arrêter le passage ininterrompu des camions*. Le flot envahissant de ceux-ci déferlait sans cesse, transportant en hâte, matériel et personnel, pour endiguer la ruée de la horde teutonne.

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Environs de Verdun

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 6 mars, rassemblée et reformée, la 37e division se porta en colonnes de brigades, dans la région de Chatenois (Vosges) où elle arriva après quatre jours de marche.
Fiers d'avoir rempli un rôle de premier ordre devant Verdun, nos tirailleurs supportèrent gaillardement les fatigues de ces étapes parfois longues (30 à 35 kilomètres) effectuées par un froid rigoureux sur des routes glacées, et où les convois n'avançaient qu'avec les plus grandes difficultés.
Le régiment stationna quelque temps à la Neuville-sous-Chatenois, à Remois et à Mannecourt.
Au calme, loin de la fournaise, sous la vigoureuse impulsion du général **NIESSEL**, l'instruction fut poussée à fond, de façon à mettre les renforts, récemment reçus du dépôt, en mesure de prendre bientôt part à la lutte.
Le 16 mars, le général **JOFFRE,** au cours d'une revue, passée à Hautmont près Chatenois, attacha à la hampe du drapeau du 3e tirailleurs, la croix de guerre avec palme, qui récompensait la vaillance déployée par le régiment lors de l'offensive de Champagne.

. . . . . .

A ce moment, la tenue de nos tirailleurs subit une nouvelle modification.
La capote kaki remplaça la capote bleu horizon ; et le casque bleu fut recouvert d'un couvre-casque en toile cachou.
Le 26 mars, la division fit mouvement vers la région de Bayon, Rosières-aux-Salines qu'elle atteignit en trois étapes.
L'instruction fut continuée au camp de manœuvres de Saffais, aux abords duquel le 3e tirailleurs occupa les cantonnements de Barbonville, Haussonville, Saint-Mard et Lorey.

. . . . . .

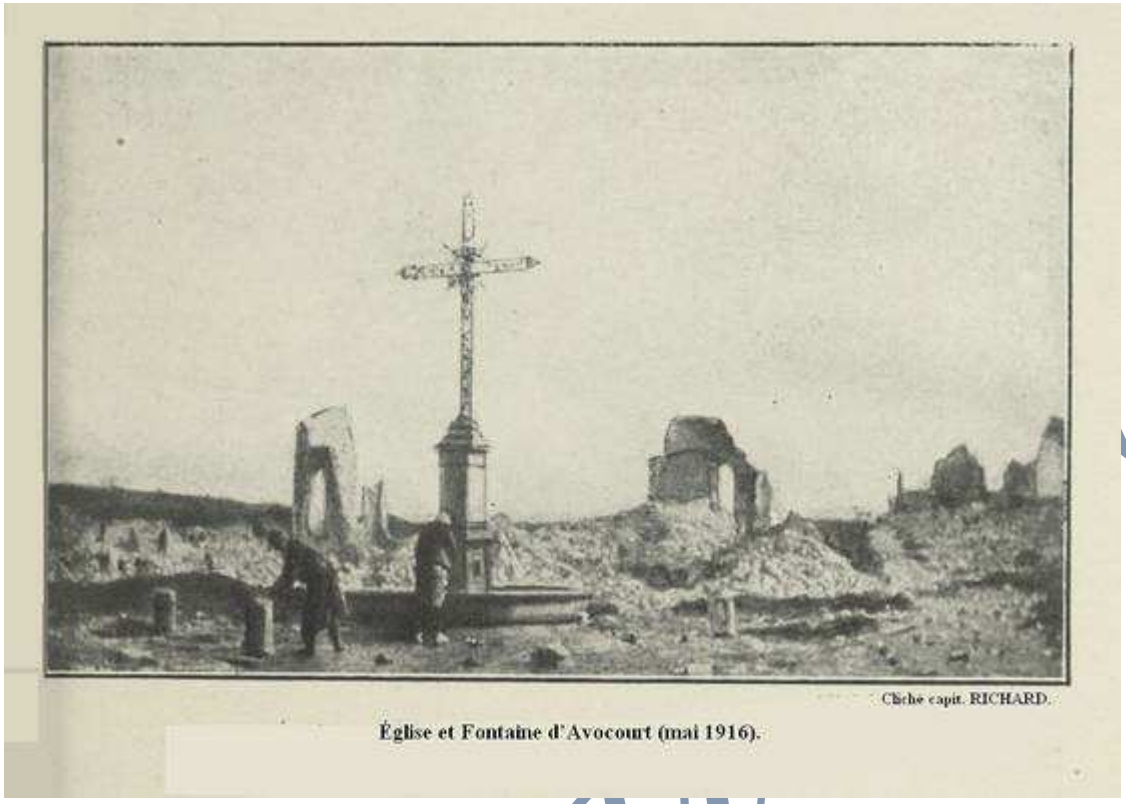
Pendant ce temps, la lutte continuait acharnée devant Verdun. Dans cet enfer, les régiments fondaient vite et se succédaient rapidement dans les tranchées.
Le tour de la 37e division revint.
Le 11 avril, le 3e tirailleurs s'embarqua en chemin de fer à Bayon et arriva, le 12, à Ligny-en-Barrois d'où il s'achemina vers le nord par la route.
Le 15, une dernière et rude étape l'amena des cantonnements d'Amblaincourt, Beauzée-sur-Aire et Sommaisnes à la forêt de Hesse. Le soir même, le bataillon **LECLERC** (1er bataillon) monta, en première ligne, au Bois d'Avocourt.

. . . . . .

Tenu en échec sur la rive droite de la Meuse, l'ennemi portait maintenant ses attaques sur les positions de la rive gauche, qui couvraient les lignes de ravitaillement de la place forte. Récemment, il était parvenu à s'emparer de la plus grande partie du bois d'Avocourt, où notre ligne s'était péniblement maintenue en lisière. Il s'agissait d'organiser celle-ci, de la renforcer, de la rendre inviolable pour donner aux défenseurs de la cote 304 et du Mort-Homme, toute sécurité sur leur flanc gauche. Cette mission de confiance fut donnée à nos tirailleurs et à leurs camarades zouaves.
Pendant deux mois et demi (15 avril – 1er juillet), ils occupèrent ce secteur, une brigade en ligne l'autre en réserve, les brigades permutant entre elles, tous les douze jours environ.
Durant la première période, le 3e tirailleurs tint la lisière du bois d'Avocourt. On était là « bec à bec » avec le Boche, dans des rudiments de tranchées, sans communication avec l'arrière, face à un adversaire solidement installé dans le bois, et dans une position dominante. L'échange de grenades était continuel. De plus, les batteries ennemies du bois de Cheppy prenaient nos tranchées complètement d'enfilade.

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Église et Fontaine d'Avocourt (mai 1916).

Dans la seule nuit du 20 avril, 4 officiers furent blessés.
L'un d'eux, le capitaine **GILBERT** (5e Cie) mourut, peu après, des suites de ses blessures.
Le régiment occupa ensuite le village, en ruines, d'Avocourt, où il alterna avec le 2e tirailleurs.
Pendant cette dure période [1], nos tirailleurs soumis à des bombardements violents et fréquents, mais stimulés par l'inlassable activité et la fréquente présence dans les tranchées de leur commandant de division (général **NIESSEL**), montrèrent qu'ils savaient manier l'outil aussi bien que le fusil. Plusieurs lignes de retranchement solides, couvertes par d'épais réseaux de fil de fer, furent, malgré les destructions journalières opérées par l'ennemi, progressivement établies. Les abris, en nombre insuffisant au début, furent multipliés, et des communications créées. Même, au cours de la période qu'ils passèrent en réserve, nos hommes continuaient à travailler, la plupart du temps, de nuit. C'est ainsi que de longs boyaux de plusieurs kilomètres furent creusés à travers la forêt, et qu'une deuxième position s'organisa. En outre, routes et chemins étaient remis en état et entretenus avec soin.

. . . . . .

Sauf au bataillon cantonné à Brabant-en-Argonne, nos hommes, au repos, n'avaient d'autres abris que la toile de tente, ou des gourbis en feuillage — abris aussi insuffisants contre les intempéries que contre les obus, qui parfois venaient réveiller les dormeurs.
De beaux traits de courage et d'abnégation illustrent cette période pénible de *labeur sans gloire*, et la caractérisent bien.

1 Avec un temps affreux au début.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015


Cliché Méd.-Major ROUGEUX

Une corvée dans les ruines d'Avocourt.

Tel celui du caporal **MENEUIL Gaston** (4e Cie) qui, atteint d'un éclat d'obus au front, en conduisant une corvée à sa compagnie, en première ligne, et qui sentant ses hommes hésiter sous le tir intense de l'artillerie allemande, resta stoïquement à leur tête, malgré sa souffrance, jusqu'à destination. Quand il se présenta au poste de secours il était défaillant, mais sa mission se trouvait remplie, et le compte rendu fait à son capitaine.
Tel aussi l'exemple du tirailleur **ATONI el HADRI** (1re Cie) qui, voyant son abri de guetteur effondré par l'explosion d'un obus de gros calibre ayant brisé son fusil, va, simplement, en modeste soldat qu'il est, chercher l'arme d'un camarade, et imperturbable reprendre sa faction, à découvert, sous le bombardement.
Pensons également à l'acte de l'indigène **BRENIS Ben ARAB** (14e Cie) qui, blessé assez grièvement en plaçant du fil de fer devant une tranchée, à courte distance du Boche, reste silencieux et ne profère pas une plainte pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi sur ses camarades. Il ne déclarera même sa blessure qu'au retour, et une fois le travail terminé.


Cliché capit. RICHARD

Avocourt, éclatement d'un 150 dans l'église

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Cliché Méd.-Major ROUGEUX

Les 3 étapes de la desctruction d'un foyer français — Une maison d'Avocourt, au premier obus.

Ailleurs, c'est un obus de gros calibre qui tombe sur un de nos postes d'écoute. De la tranchée **BRAITICHE AHMED** (16e Cie) voit l'accident. Insouciant du danger, il se précipite au secours des camarades à demi ensevelis et les dégage. L'un d'eux, **KHANFER AMAR,** dès qu'il a repris ses sens au poste de secours, demande à retourner en ligne malgré l'avis du médecin. — Quant au chef de poste, le caporal **NEKBIL MOHAMED**, il avait refusé de quitter son poste, bien que sérieusement contusionné, disant que les gradés devaient donner l'exemple du courage.
Mû par de semblables sentiments et considérant comme le plus sacré de ses devoirs de partager le danger couru par ses tirailleurs, le sergent **ESCALÈS Guillaume** (2e Cie) aperçoit, un soir, ses tirailleurs en butte à un tir violent d'artillerie ; il sort aussitôt de son abri pour aller les encourager et tombe bientôt glorieusement au milieu d'eux.

. . . . . .

Le 8 avril, le lieutenant-colonel **de GOUVELLO,** promu colonel, prit le commandement de la 74e brigade et fut remplacé, à la tête du régiment, par le colonel **THOUVENEL.**

. . . . . .

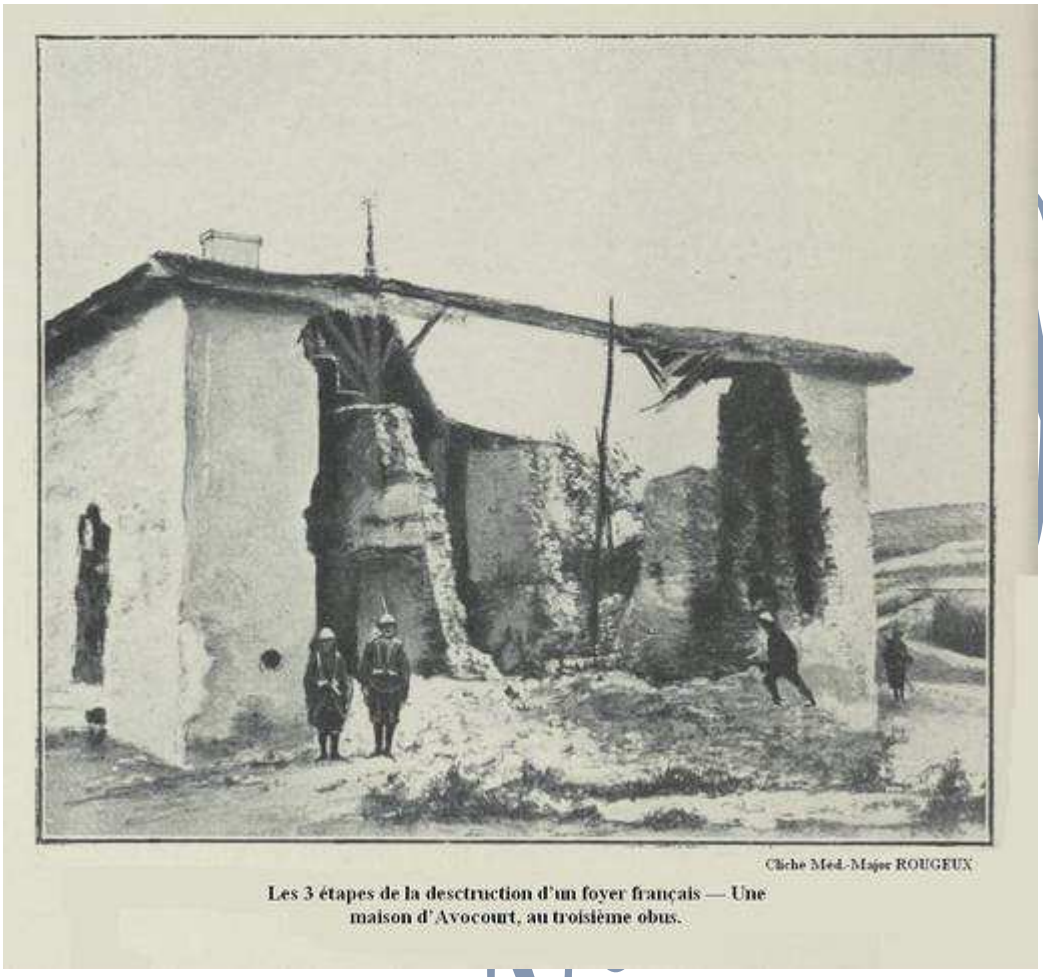
Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015


Cliché Méd.-Major ROUGEUX

Les 3 étapes de la desctruction d'un foyer français — Une maison d'Avocourt, au deuxième obus.

Le 1er juillet, date à laquelle se déclanchait notre offensive de la Somme, le 3e tirailleurs quitta le secteur. — A cette date, les efforts de l'ennemi étaient attirés vers une autre région ; et d'autre part la perfection de l'organisation défensive réalisée par la 37e division, dans cette zone d'Avocourt, permettait de réduire de façon notable les effectifs des troupes d'occupation.
Embarqué le 2 juillet, en camions-autos, à Blercourt, le régiment arriva, dans la soirée, à Aulnois-en-Perthois — près de Saint-Dizier. Là, l'organisation du corps fut modifiée. Les 4e, 8e et 16e Cies en furent détachées et formèrent, à Stainville, le dépôt divisionnaire (D.D.) Les compagnies de mitrailleuses, qui depuis quelques semaines déjà avaient été rattachées chacune à un bataillon, prirent le numéro de ce bataillon dont elles devinrent la quatrième compagnie.
. . . . . .

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015


Cliché Méd.-Major ROUGEUX

Les 3 étapes de la desctruction d'un foyer français — Une maison d'Avocourt, au troisième obus.

Le séjour à Aulnois fut de courte durée. L'ennemi tentait, en effet, contre Verdun son suprême effort. Il avait pris Fleury-devant-Douamont à la fin de juin, et maintenant il s'élançait à l'assaut de Souville et de Froideterre. Le 12 juillet il était parvenu aux glacis de ces ouvrages. Mais là il allait se heurter à la 37e division. Alerté, en effet, ce jour, à 10 h.30, au retour d'une marche d'entraînement, le 3e tirailleurs fut enlevé en camions-autos à 13 heures et débarqué dans la soirée à Nixéville. Pendant la nuit, il gagnait les casernes et la citadelle de Verdun.

Au matin, les officiers firent la reconnaissance du terrain de l'attaque, dont la date, primitivement fixée au 14, fut reportée au 15.

La 74e brigade, — appuyée à gauche par un bataillon du 115e d'infanterie [1] (chargé d'enlever l'ouvrage boche du Dépôt à 300 mètres sud-ouest de l'ouvrage de Thiaumont) recevait la mission de 1° *reprendre le village de Fleury-devant-Douaumont* et 2° s'établir solidement, à contre-pente, sur la ligne : Dépôt-Fleury.

A l'intérieur de la brigade, le 3e zouaves à l'ouest, progresserait par le ravin des Vignes. A l'est, la prise du village même incombait au 3e tirailleurs. Ce dernier devait se relier d'ailleurs, à la lisière nord-est de celui-ci, avec une attaque prononcée dans l'axe : Chapelle Sainte-Fine - Fleury, menée par deux bataillons du 2e tirailleurs (partant du nord-ouest du fort de Souville [1]).

1 8e division.

1 Le 100e d'infanterie occupait à ce moment les tranchées situées entre le petit bois de Fleury et la route de Verdun à Vaux.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

. . . . . .

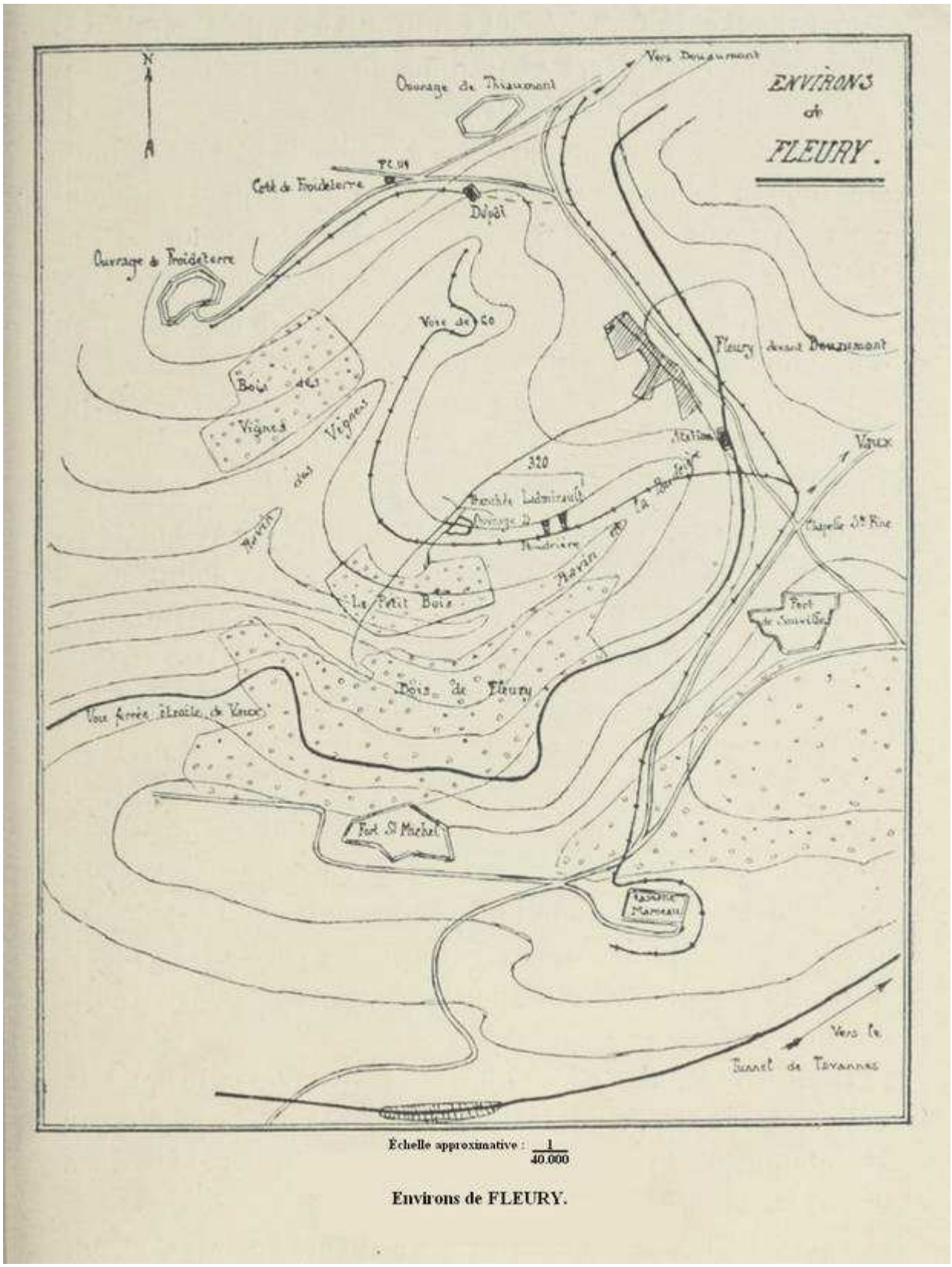
Dans la nuit du 14 au 15 le régiment gagna ses emplacements de départ. La sortie du faubourg Pavé était alors battue par un tir de 210, à cadence très rapide. Ce barrage n'arrêta pas cependant nos tirailleurs ; mais, en le franchissant, ils subirent des pertes sérieuses. Les 1re et 15e Cies furent particulièrement; éprouvées. Le lieutenant BONNAT (commandant la 1re Cie) notamment, tomba à cet instant, mortellement atteint.

. . . . . .

L'heure de l'attaque avait été fixée à 7 h.55. Le dispositif du 3e tirailleurs était le suivant :
1er bataillon (commandant **LECLERC)** à droite, s'avançant par le flanc nord du ravin de la Poudrière.
2e bataillon (commandant **LAMAIN**) sur l'éperon qui s'étend au sud-ouest de Fleury.
4e bataillon (commandant **GONNEL**) en réserve de brigade, au petit bois de Fleury, avec mission d'occuper, dès le départ, l'ouvrage D et la tranchée « Ladmirault » et, prêt en outre à 1° suivre, au plus près, les bataillons de première ligne, 2° se porter rapidement sur Fleury.
A 4 heures, notre préparation d'artillerie prit une intensité inouïe. A l'heure H — toute la ligne bondit à l'attaque sous un beau soleil qui se jouait dans les baïonnettes. Malheureusement la préparation n'avait pu se faire qu'au jugé, les premières positions de l'ennemi dans ce champ d'entonnoirs étant des plus imprécises.
Des troupes d'élite — les chasseurs à pied bavarois du corps alpin — se dressèrent brusquement devant nos tirailleurs ; et la progression de ces derniers, commencée si brillamment, fut, après un parcours de 3 à 400 mètres, brisée par la fusillade, et les feux croisés de nombreuses mitrailleuses tirant avec précision. A droite, où la situation était particulièrement floue, nulle liaison n'existait avec le 100e d'infanterie. Aussi le 1er bataillon fut-il, de suite, pris à revers par les mitrailleuses de « la Poudrière » (que le Boche avait enlevée par surprise dans la nuit du 12 au 13) et ne put franchir la crête qui se présentait devant lui. Par trois fois, les gradés reformant les vagues, les reportèrent en avant, mais vainement. Notre offensive échoua sur ce point, et avec de grosses portes. Les survivants du bataillon vinrent, peu après, se regrouper au petit bois de Fleury.
De son côté, le 2e bataillon put progresser jusqu'à la cote 320, mais là, complètement en l'air, pris à partie par de nombreuses mitrailleuses, nichées de tous côtés dans les trous d'obus, il dut stopper à son tour.
Partout ailleurs, du côté du 2e tirailleurs comme de celui des zouaves et des fantassins, l'attaque avait été enrayée. Aux feux de mousqueterie et de mitrailleuses s'était en outre superposé un violent barrage de tous calibres, *percutants et fusants*.
Quoi qu'il en soit, les tirailleurs du 2e bataillon, soutenus aussitôt par ceux du 4e, s'organisèrent sur le terrain si chèrement conquis.
Vers minuit, une compagnie du 2e zouaves vint occuper, face à la Poudrière, le petit bois de Fleury, qui n'était tenu que par les quelques fusils appartenant au 1er bataillon et deux sections de mitrailleuses très éprouvées.
Le 16, à l'aube, deux bataillons du 2e zouaves poursuivirent l'attaque à gauche dans le ravin des Vignes ; mais après quelques progrès, ils furent bientôt arrêtés.

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Échelle approximative : 1/40.000

Environs de FLEURY.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Cliché Méd.-Major ROUGEUX

**Les ruines de Fleury après l'assaut. — La cloche restée intacte.
(16 juillet 1916).**

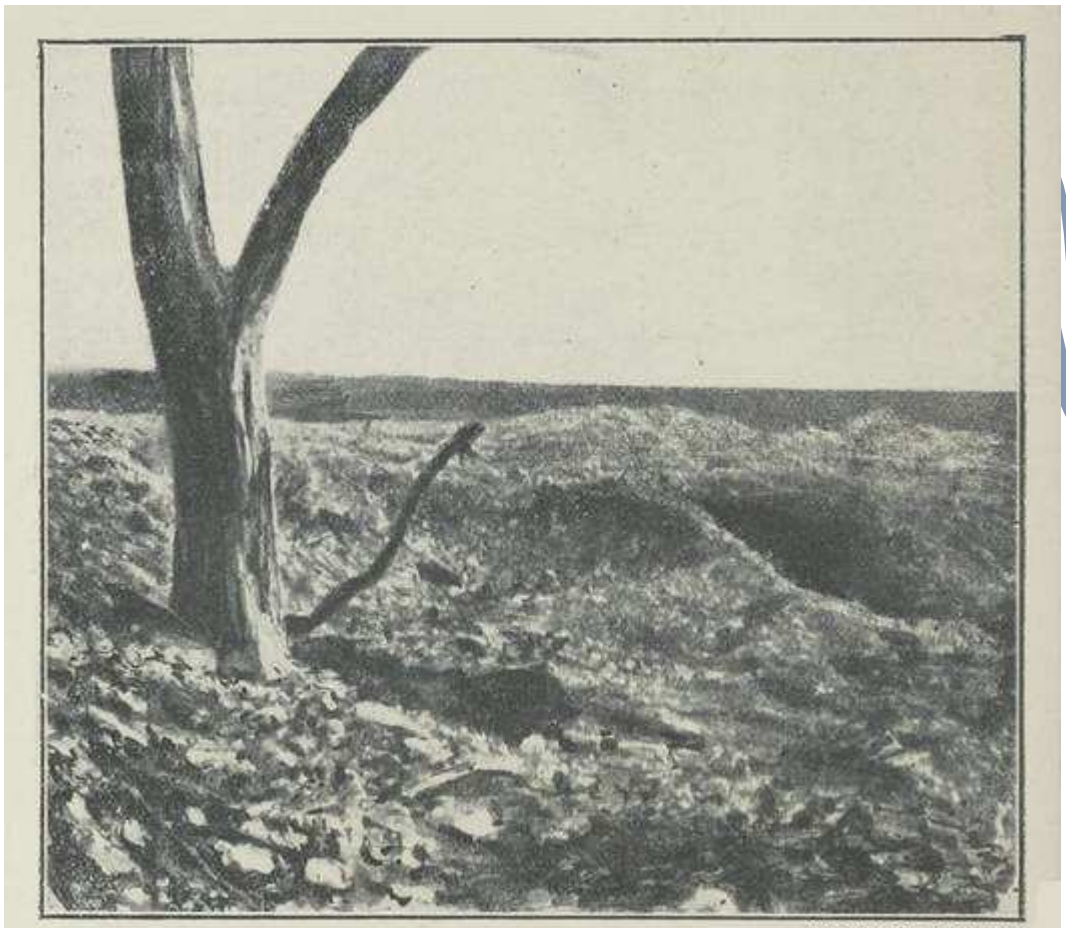
Le même jour vers 16 heures, après une courte mais violente préparation d'artillerie, le bataillon Lamain sauta dans la première tranchée allemande. Il trouva celle-ci remplie de cadavres, et s'empara de plusieurs mitrailleuses.

. . . . . .

Sous le chaud soleil de juillet, perdus au milieu d'un véritable charnier, et mal ravitaillés [1], nos tirailleurs, presque complètement isolés sur la croupe de Fleury, .réduits en outre à boire l'eau croupissante et *empestée* des trous d'obus, rivalisèrent de ténacité et d'endurance avec les chasseurs boches. Du fond de ces mêmes trous d'obus, où les mouches bleues foisonnaient, on échangeait, sans cesse, des grenades. Tout homme vu était aussitôt salué par des coups de fusil et des rafales de mitrailleuses ; toute tête sortant du sol était le point de mire d'un tireur. La nuit se passait en alertes continuelles, provoquant de part et d'autre le déclanchement incessant de barrages d'artillerie terribles.

1 Tous les ravins à l'arrière étaient violemment battus par l'artillerie et les corvées, souvent très éprouvées, devaient faire des prodiges d'héroïsme pour apporter en ligne quelques rations et quelques bidons d'eau.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Environs de Fleury (16 juillet 1916).

Bientôt cependant, le Boche s'avoua vaincu, et des fantassins vinrent relever les chasseurs de « l'Alpen Korps ». *Très éprouvées pendant leur relève* [1] ces troupes « fraîches » arrivèrent en ligne, extrêmement déprimées, et ne purent effectuer de contre-attaque.
Grenade ou baïonnette à la main, nos tirailleurs sautaient fréquemment dans les trous d'obus où se cachaient quelques Fritz apeurés, ahuris par le bombardement et qu'ils ramenaient rapidement . . . . .
Dans la soirée du 16, les éléments engagés en première ligne le 15 avaient été relevés, savoir : ce qui restait du 1er bataillon par un bataillon du 2e zouaves — 2e bataillon par le 4e ; — et, tandis que les débris du 1er bataillon avaient été ramenés à Verdun, ceux du 2e bataillon restaient en soutien à l'ouvrage D.
Le 17, à la tombée de la nuit, le 2e zouaves essaya d'enlever « la Poudrière ». Ce coup de main ne réussit pas et déclancha une contre-attaque allemande qui s'étendit jusque devant le front du 4e bataillon. Celle-ci fut repoussée avec de grosses pertes pour les assaillants.

Dans la nuit, le 2e zouaves se plaça à bonne portée de la Poudrière, dont l'attaque fut reprise, le 19, à 22 heures. Les grenadiers et les pionniers du 3e tirailleurs coopérèrent à cette opération, pendant que

1 Renseignements ultérieurs de prisonniers.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

deux sections de mitrailleuses de la C. M. 4, poussées en avant à la faveur de la nuit, coupèrent, par leur feu, toute retraite aux occupants. Cernés, mitraillés, les défenseurs : 8 officiers et 150 hommes se rendirent au jour.
Mais, de l'endroit où ils étaient parvenus, zouaves et tirailleurs, maintenant en flèche chez l'ennemi, aperçurent tout à coup une ligne allemande qui leur tournait le dos. Après quelque brèves minutes de « jeu de massacre », 200 Boches environ se rendirent aux fantassins du 100e, qui leur faisaient face. — La liaison put alors être réalisée avec ce régiment, qui occupait le versant sud du ravin de la Poudrière. D'autre part, le 4e bataillon, débarrassé de la menace, que lui faisait courir la présence de ce point d'appui allemand en arrière de son flanc droit, put redresser son front de ce côté.

Le 21, le 2e bataillon fut relevé du secteur, et le 4e bataillon passa en soutien à l'ouvrage D.

Le 23 juillet, l'état-major du régiment, les 1er et 2e bataillons furent emmenés par camions autos, au repos, dans la région de Saint-Dizier — à Perthes et Allignicourt.
Le 4e bataillon ne les rejoignit que le 29, après avoir été maintenu quelques jours encore, en réserve à la voie ferrée de Tavannes, au sud de la caserne Marceau, où, abrité seulement sous la petite tente, il subit des pertes assez sensibles par obus.

Ainsi fut définitivement arrêtée l'avance boche sur Verdun.

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

VERDUN

———

MORTS POUR LA FRANCE

Capitaine **ROCHAT**
15e Cie, 19 juillet 1916.

Capitaine **GILBERT**
5e Cie, blessé le 20 avril 1916.
Décédé le 25 avril 1916.

Lieutenant **BONNAT**
1re Cie, blessé le14 juillet 1916.
Décédé le 18 août 1916.

Sous-Lieutenant **BANGRATZ**
6e Cie, blessé le 15 juillet 1916.
Décédé le 17 juillet 1916.

Sous-Lieutenant **ASTRUC**
1re Cie, 25 février 1916.

Sous-Lieutenant **SANTONI**
2e Cie, 15 juillet 1916.

Sous-Lieutenant **YACOUB**
4e Cie, blessé le 24 juin 1916.
Décédé le 15 déc. 1916.

Lieutenant **BARBIER**
2e Cie, blessé le 15 juillet 1916.
Décédé le 18 juillet 1916.

Adjudant **SUDRE**
7e Cie, 15 juillet 1916.

Sergent **AUDIFFRET**
2e C. M., 15 juillet 1916.

Sergent **PETIT**
2e C. M., 15 juillet 1916.

Sergent **BUGGIEZ**
2e C. M., 15 juillet 1916.

Ancestramil

PLANCHE IV

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 3e tirailleurs, de concert avec les autres corps de la 37e division, avait endigué la ruée allemande sur cette place *et regagné les 500 ou 600 premiers mètres, en direction de Douaumont.*
C'est à ce moment que s'ouvrait la dernière phase de la grande bataille livrée devant la forteresse, à jamais célèbre. La faible bande de terrain récupérée par nos tirailleurs amorçait la reprise des positions, si péniblement conquises par les Allemands pendant quatre mois et demi de lutte. C'était un échec d'importance pour ceux-ci. . . . . .
. . . . . .
Le 3e tirailleurs payait ce succès, du sang de 6 officiers tués ou décédés des suites de leurs blessures : capitaine **ROCHAT** (15e Cie), lieutenants **BONNAT** (1re Cie), **BARBIER** (2e Cie), sous-lieutenants **SANTONI** (2e Cie), **BANGRATZ** (5e Cie) et **PERSON** (6e Cie). Il y avait en outre 400 sous-officiers ou tirailleurs tués et 650 blessés, dont 8 officiers.
S'étaient particulièrement distingués dans cette lutte ardente :
Le sergent **TOURNOUD** de la 2e C. M. qui, ayant eu sa section décimée par la fusillade, était resté seul sur le terrain conquis, près de son commandant de compagnie grièvement blessé. Ce sous-officier put, avec peine, ramener son chef dans nos lignes, aidé par un brave tirailleur ; et il tomba lui-même gravement atteint en accomplissant ce noble acte de devoir.
Le sergent **BARSOCCHI** qui, blessé une première fois en entrainant sa section, continua l'attaque, jusqu'au moment où il s'abattit frappé une deuxième fois [1].
Le lieutenant **BONNELL**, commandant le peloton de téléphonistes, qui s'offrit, comme volontaire, pour aller en plein jour, reconnaître les positions des Allemands autour de la Poudrière, et rechercher la liaison perdue entre deux fractions du régiment. Grièvement atteint ainsi que le caporal **MIRA Vincent** (14e Cie) qui l'avait accompagné spontanément, il vit bientôt le sergent **NASRI** (13e Cie), se porter à son secours, malgré la fusillade, puis le panser dans le trou d'obus où il s'était réfugié et d'où, à la nuit, les brancardiers purent aller le sortir.
Le sous-lieutenant **BLANC** (C. M. 4), qui, atteint d'une balle à la poitrine en allant faire la reconnaissance de la position où il avait reçu l'ordre d'installer sa section de mitrailleuses, prit froidement ses dispositions et vint rendre compte à son capitaine, sans souffler mot de sa blessure. (Il ne consentit d'ailleurs à se faire évacuer que sur l'ordre formel qui lui fut donné par ses chefs.)
Le sergent **THOER** de la C. M. 4, qui le 15, au moment où l'attaque du 1er bataillon était prise sous des feux violents de mitrailleuses, n'hésita pas à se porter au secours d'un tirailleur blessé gisant sur le terrain, et fut sérieusement atteint lui-même, en le ramenant à l'abri.
Ne passons pas davantage sous silence le beau dévouement d'un autre sous-officier, le sergent **PIETRI** 1[2] de la même compagnie, qui, quelques jours plus tard, entendant dans le ravin des Vignes, des appels et des gémissements, à une cinquantaine de mètres en avant de l'emplacement où sa section de mitrailleuses se trouvait en batterie, se porta en rampant, avec le plus grand mépris du danger, vers le trou d'obus, d'où partaient les plaintes et, aidé de deux de ses tirailleurs qui avaient répondu à son appel, put ramener un zouave du 3e régiment, tombé au cours de l'attaque et qui depuis sept jours attendait là du secours. Cet infortuné avait vécu de quelques biscuits et du contenu des bidons trouvés sur les cadavres voisins.
Mentionnons également le tirailleur **DELAUZUN Aimé**, volontaire intrépide, qui, le 20 juillet, allait enlever un petit poste allemand avec cinq de ses camarades et recommença le lendemain.
Enfin, n'oublions pas le peloton de grenadiers du régiment, qui mérita une citation à l'ordre de la IIe armée, pour la part active qu'il avait prise à l'enlèvement de la Poudrière.

1 Disparu comme sous-lieutenant à l'attaque du 16 avril 1917.
2 Disparu comme sous-lieutenant à l'attaque du 16 avril 1917.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

. . . . . .

Le 6 août, le régiment vit s'éloigner son chef, le colonel **THOUVENEL**, appelé au commandement de la 90e brigade.

. . . . . .

Au bout de quelques jours de repos, on s'embarqua en chemin de fer à la gare d'Eurville, pour atteindre, après un court voyage, la station de Jarville, près de Nancy.

La relève du 230e d'infanterie dans le secteur de Clémery-Forêt de Facq [1] succéda à ce mouvement.

Ce secteur était très calme, comparé à la fournaise de Verdun. — Cependant, en raison de l'étendue du front confié à la garde de chaque unité, la vigilance s'imposait grande et incessante. En outre, l'entretien et le renforcement des lignes exigeaient de gros travaux.

Le 26 août, le colonel **SIMON** vint prendre le commandement du régiment.

. . . . . .

Mais la période de repos devait bientôt finir ; et dans cette région tranquille, où quelques rares coups de canon les rappelaient, de temps à autre, à la réalité, nos tirailleurs ne devaient pas s'endormir longtemps.

Le 27 septembre, le 174e d'infanterie les remplaçait à leur tour ; et bientôt ils furent mis en route vers Pont-Saint-Vincent par Faulx-Saint-Pierre, Laxou, Villers-les-Nancy. Après un arrêt de deux jours dans les cantonnements de Bainville et Maizières-lès-Toul, ils s'embarquèrent en chemin de fer à Chaligny et vinrent occuper, autour de Bar-le-Duc, les cantonnements de Fains, Behonne, puis de Fains et Savonnières devant Bar, en réserve de la IIe armée.

Là, l'instruction fut reprise activement, et vivement poussée sous la haute direction du général **NIESSEL**, qui, par l'introduction de méthodes nouvelles, avait vivifié les exercices et permis ainsi, même aux indigènes, de s'entraîner d'une façon intéressante aux réalités du champ de bataille. Cette instruction intensive répondait d'ailleurs à la nouvelle organisation de la section, et à la spécialisation récente des combattants en « fusiliers », « grenadiers », « voltigeurs », d'après leur armement et leur rôle au combat.

En même temps, l'infanterie était pourvue de fusils mitrailleurs, de tromblons V. B. Chaque bataillon, en outre, recevait un canon de 37 [2]. De plus le matériel des compagnies de mitrailleuses fut modifié. Les voiturettes de transport des pièces et des munitions remplacèrent les mulets et les bâts. Une économie notable d'animaux et de conducteurs fut ainsi réalisée. Enfin, dernière modification à la tenue : les couvre-casques furent supprimés et les casques peints en kaki.

Le 29 septembre, le lieutenant-colonel **VIBERT,** qui commandait depuis quelque temps le dépôt divisionnaire, avait remplacé, à la tête du régiment, le colonel **SIMON,** nommé au commandement de la 73e brigade. A la fin du mois, le général **NIESSEL fut** nommé commandant du 9e corps d'armée. Le général **GARNIER-DUPLESSIS lui** succéda.

Le 1er novembre, le 3e tirailleurs, prenant la voie ferrée à Mussey, remontait à Verdun.

Le 24 octobre, une brillante attaque des troupes du groupement **MANGIN** nous avait rendu la possession des carrières d'Haudromont, de l'ouvrage de Thiaumont, du fort et du village de Douaumont, de la batterie de Damloup.

A la 37e division échut la délicate mission d'organiser le nouveau secteur de Douaumont et *de conserver, à tout prix*, ce terrain glorieux, objet de tant de luttes et de tant de sacrifices.

Plus à droite, une autre division avait complété la victoire du 24 octobre par l'occupation du fort de Vaux.

1 A l'ouest de Pont-à-Mousson.

2 Destiné à la destruction des mitrailleuses.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Les Quatre-Cheminées.

D'abord en réserve au camp du bois de Nixéville, le 3e tirailleurs, relevait, le 11 novembre, le 2e tirailleurs, en première ligne, au village [1] de Douaumont et devant le fort de ce nom. Au nord et à l'est de ce dernier, le 2e bataillon, — commandant **LAMAIN** — occupa « la Tourelle » et la carrière 32.15. A l'ouest, le 1er bataillon — commandant **CLAVERY** — tint le village. Le 4e bataillon — commandant **GONNEL** — était en soutien dans la zone comprise entre l'emplacement où, avant l'attaque, s'élevait la ferme de Thiaumont d'une part, et la « Batterie F » (près du carrefour des routes conduisant au fort et au village de Douaumont) d'autre part.
Le P. C. du régiment se trouvait à « l'abri Adalbert ».
Pendant dix jours, nos turcos eurent à subir un bombardement d'une violence extrême, et ininterrompu, dont l'objet était de : 1° rendre intenable le fort de Douaumont, ses environs et sa crête ; 2° de l'isoler complètement de l'arrière. Ils vécurent là, dans des conditions matérielles épouvantables, sans abris, en butte aux dures intempéries du moment (déluge de pluie ou gelée mordante), blottis dans des trous d'obus pleins d'eau, au fond desquels et entre lesquels s'étendait une mer de boue gluante. Les rares éléments de tranchées ou boyaux que « le marmitage » épargnait étaient aussitôt envahis par celle-ci. On enfonçait tellement, en se déplaçant dans ce terrain, que la lenteur des transmissions y était devenue extrême. Un agent de liaison robuste, adroit et courageux,

1 En poussière.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

mettait parfois une heure à faire 500 ou 600 mètres.



L'entrée du P. C. Adalbert.

Le seul moyen d'améliorer cette situation consistait à établir, sur cet océan de boue, une piste de communication en rondins ou en fascines. Mais il fallait apporter de l'arrière tout ce matériel, à pied d'œuvre, et construire, sous la grêle d'obus, cette voie d'un nouveau genre. De braves territoriaux s'y employèrent courageusement, malgré des pertes nombreuses. Et, quand le régiment quitta le secteur, on évacuait les blessés apportés au fort de Douaumont, en quatre ou cinq fois moins de temps, grâce à ce chemin artificiel.
On était alors au contact étroit avec l'adversaire ; les mitrailleuses balayaient la crête du fort et rendaient complètement impossibles, pendant le jour, les communications entre les tranchées et l'arrière.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015


Cliché Méd.-Major ROUGEUX

Les environs du P. C. Adalbert.

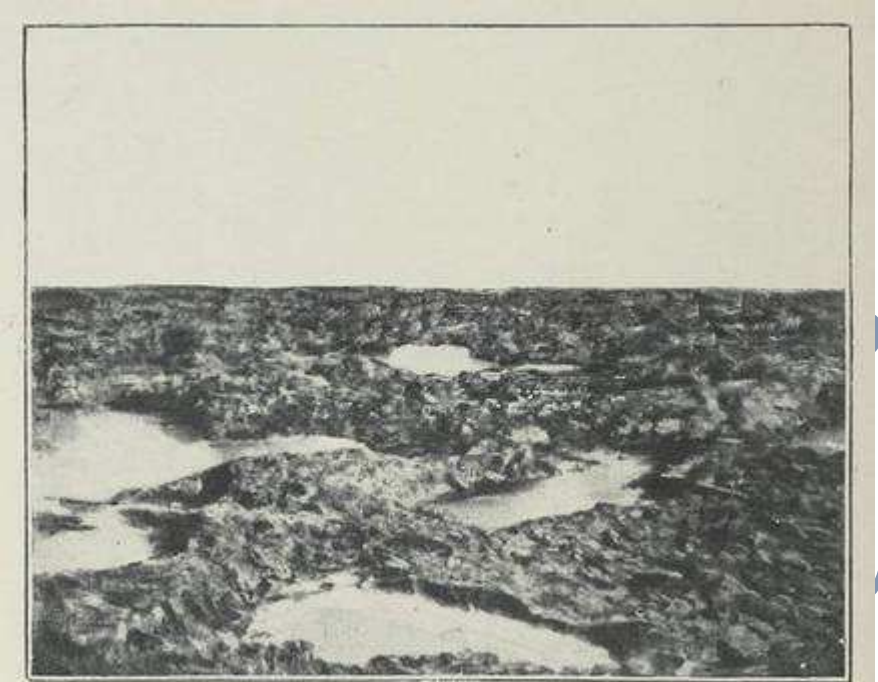
On se ravitaillait tant bien que mal, la nuit, en pleine obscurité, sans aucun repère visible dans ce champ d'entonnoirs, d'où toute trace de vie ou de végétation avait disparu depuis longtemps. — Malgré un zèle, un courage et une bonne volonté de tous les instants, les corvées erraient pendant des heures et même des nuits, entre les gouffres de boue qu'elles ne voyaient pas et dans lesquels elles s'enlisaient à chaque minute. Le pain n'arrivait plus en ligne ; seules quelques boites de conserves et quelques rares biscuits parvenaient à destination [1]

L'immobilité forcée dans les trous d'obus pleins d'eau, par un froid rigoureux, provoqua quantité de cas de gelure des pieds et amena rapidement un déchet considérable dans les effectifs, déjà réduits dans de fortes proportions par le feu ennemi.

. . . . . .

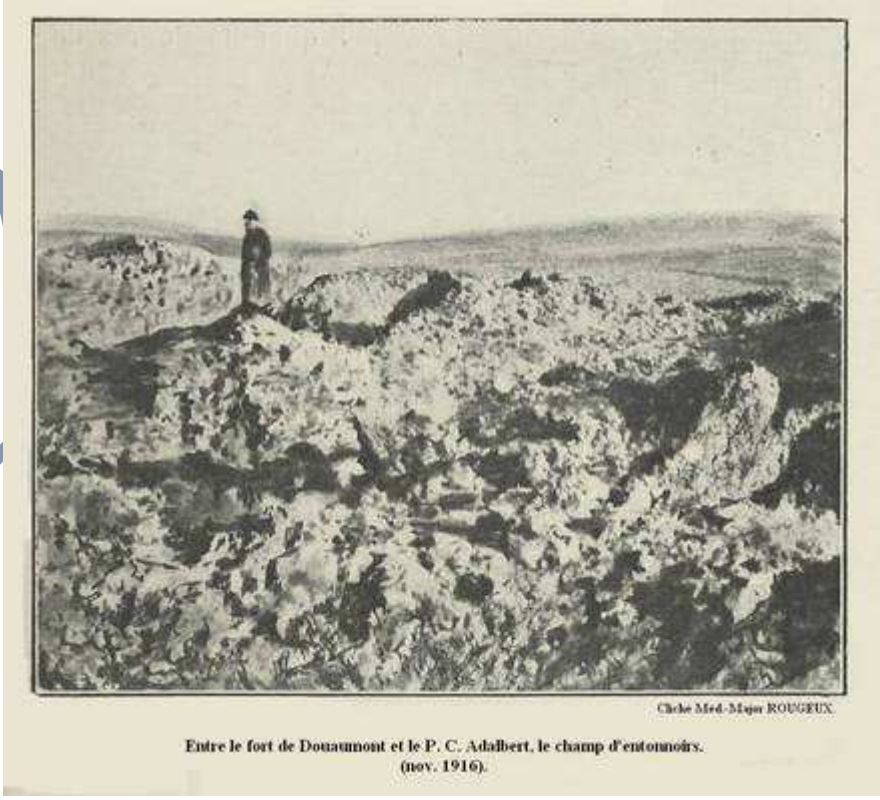
1 Dans la proportion de 1 huitième ou de 1 dixième.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Cliché Méd.-Major ROUGEUX.

Paysage lunaire aux environs de Douaumont un jour de gelée.
(nov. 1916).



Cliché Méd.-Major ROUGEUX.

Entre le fort de Douaumont et le P. C. Adalbert, le champ d'entonnoirs.
(nov. 1916).

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Devant la batterie F, le capitaine BELHOMME et le médecin auxiliaire WARNERY, quelques minutes avant leur mort.

Dans sa position de soutien, le 4e bataillon n'était pas plus épargné que les bataillons de première ligne. La batterie F était un véritable « centre de marmitage ».
Le 15 novembre, alors que sous un bombardement encore plus violent que de coutume, quelques tirailleurs de la 14e Cie s'étaient dispersés aux environs immédiats de la batterie, pour chercher des abris moins précaires, le capitaine **BELHOMME** rassembla cette unité face à la direction de l'ennemi, et, debout en avant, en fit faire l'appel.
Un 150 le fauchа presque aussitôt, ainsi que le médecin auxiliaire **WARNERY** qui avait tenu à l'accompagner. Mais l'exemple de courage, d'impassibilité froide et résolue que ces deux braves avaient ainsi donné ne fut pas perdu ; et les tirailleurs qui en furent témoins n'en attendirent qu'avec plus d'impatience le moment de les venger.
Le soir même, le 4e bataillon releva « au village » le 1er, réduit à 250 combattants seulement. Du village, on ne soupçonnait même plus l'emplacement, qu'indiquaient seulement quelques débris de pierres, ou de morceaux de bois que la pelle d'un travailleur mettait parfois à jour.
Les 21 et 22 novembre, le 3e tirailleurs fut relevé à son tour par le 64e d'infanterie.
Le court séjour dans ce secteur avait coûté au régiment autant de pertes qu'une attaque. Outre le capitaine **BELHOMME**, les sous-lieutenants **GIUDICELLI** (1re Cie) et **ETRE** (13e Cie), 112 gradés ou tirailleurs avaient été tués, 4 officiers, 326 gradés ou tirailleurs blessés; 90 malheureux, probablement tués ou blessés, avaient disparu définitivement enlisés dans la mer de boue. Enfin 2 officiers et 357 gradés ou tirailleurs avaient dû être évacués [1] les pieds gelés. — Au total 9 officiers et 885 hommes hors de combat.

1 Dont près de 60 furent amputés d'une ou deux jambes.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

. . . . . .

Dans cette affreuse région de Douaumont, une tâche tout aussi rude mais plus glorieuse encore attendait bientôt le 3e tirailleurs.



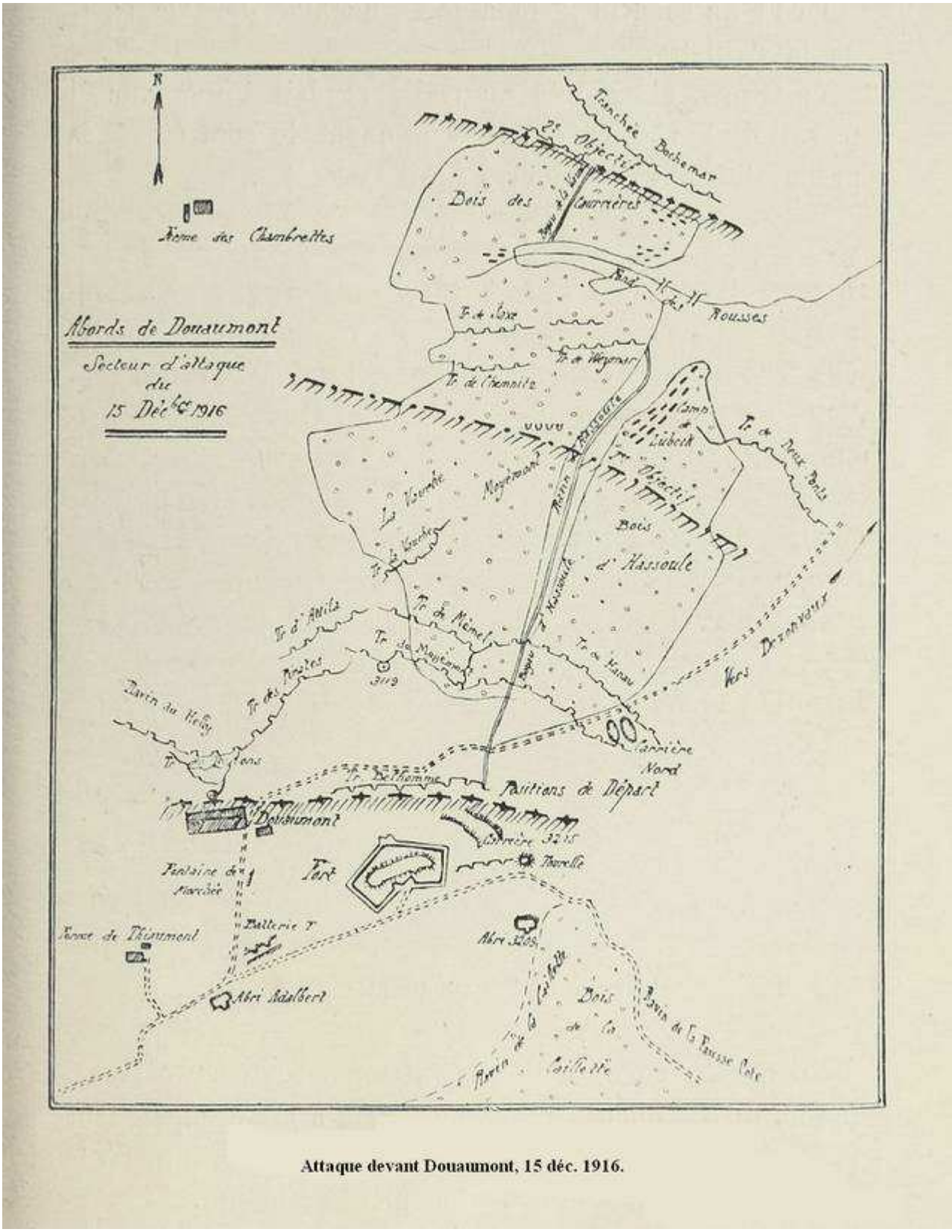
Cliché Capit. BESSON.

A Verdun, les officiers du 2e bataillon, à la descente du secteur.
A gauche, le lieutenant MORAS, tué à Bezonvaux en 1917.

Dans la région de Saint-Dizier (Perthes, Saint-Eulien, Villers-en-Lieu) où il avait été transporté par chemin de fer lors de la relève, le régiment, après avoir reçu un léger renfort de l'intérieur (bien insuffisant pour recompléter son effectif) prépara, dans le cadre du plan d'engagement de la division, l'attaque prochaine à laquelle il devait participer. Cette attaque, en élargissant nos positions au nord de Douaumont, devait éloigner davantage encore de Verdun, la menace allemande (qui en était encore proche) et affermir notre conquête du 24 octobre.

Dans l'après-midi du 6 décembre, le général **JOFFRE** passa en revue les deux régiments de la brigade. Il constata leur belle tenue et leur fière allure. Ils étaient prêts pour de nouveaux combats.
Le 11, le régiment reprit le chemin de Verdun — une partie en camions autos, le reste par voie ferrée. Les équipages rejoignirent par route en trois étapes.

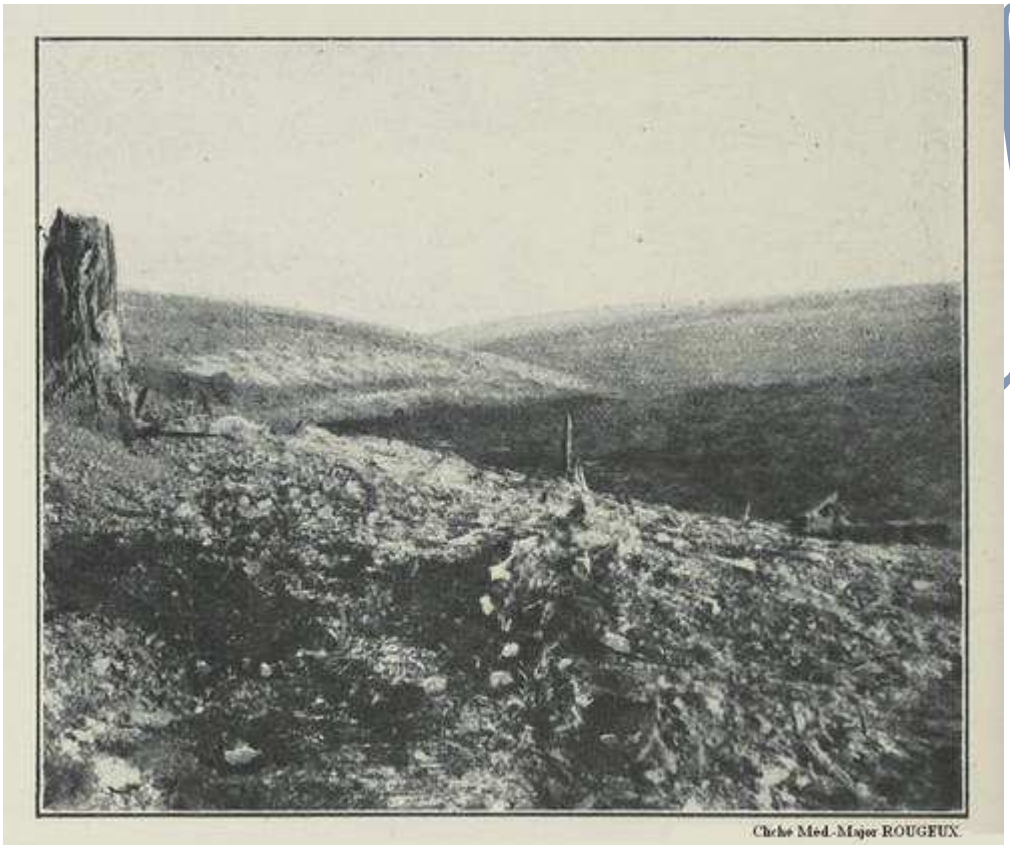
Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Attaque devant Douaumont, 15 déc. 1916.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 11 au soir, le 2e bataillon s'installa dans le ravin de la Caillette.
Le temps, alors très mauvais, rendait impossible le travail de l'aviation, et par conséquent ; le contrôle de la préparation. Aussi le jour J fut-il « décalé ».

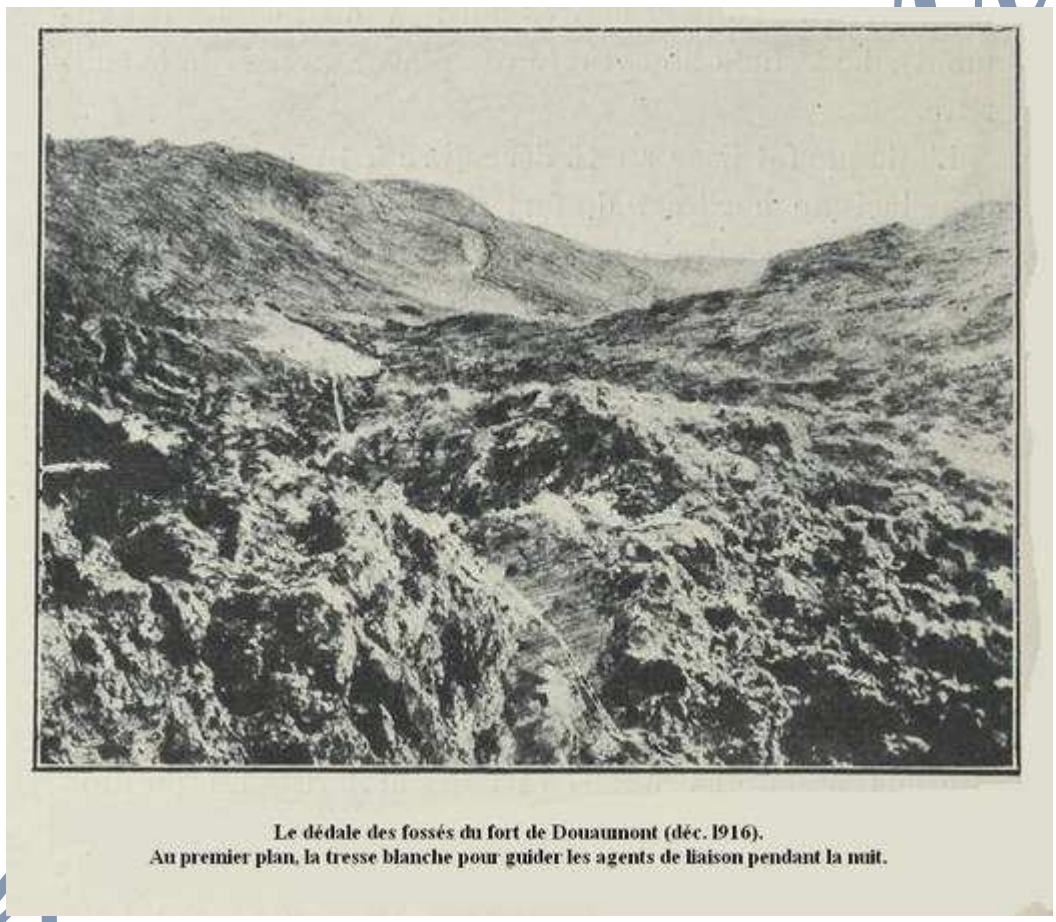

Cliché Méd.-Major ROUGEUX.

Le ravin de la Caillette (déc. 1916).

En conséquence, le lieutenant-colonel **VIBERT** et l'état-major du régiment, qui étaient déjà allés occuper leur P. C. de combat, redescendirent, le 13, à Verdun, où le 1er bataillon avait été momentanément maintenu.
Pendant ce temps, l'ennemi répondait énergiquement à notre préparation d'artillerie. Le 4e bataillon subit, de ce fait, quelques pertes à la porte Saint-Victor, aux abords de laquelle il cantonnait dans les maisons ou les casemates des remparts.
Le 13, le temps paraissant se remettre au beau, les mouvements prévus pour le jour J-2 s'effectuèrent dans la nuit du 13 au 14 décembre. Du bois de la Caillette, le 2e bataillon monta occuper son emplacement de départ à la carrière 32-15 (200 mètres nord-est du fort de Douaumont). Le 4e bataillon vint le remplacer au bois de la Caillette.
L'attaque fut fixée au 15 décembre à 10 heures. Partant des glacis au nord-est du fort de Douaumont, le 3e tirailleurs, encadré à droite par le 3e zouaves et à gauche par le 2e zouaves, devait porter sa ligne à 3 kilomètres plus en avant, au-delà du bois des Caurières. Au 2e bataillon incombait l'enlèvement du premier objectif constitué par la première position ennemie et la croupe de Moyémont.
Le dépassant sur le premier objectif, le 4e bataillon pousserait jusqu'au bois des Caurières. De là le

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

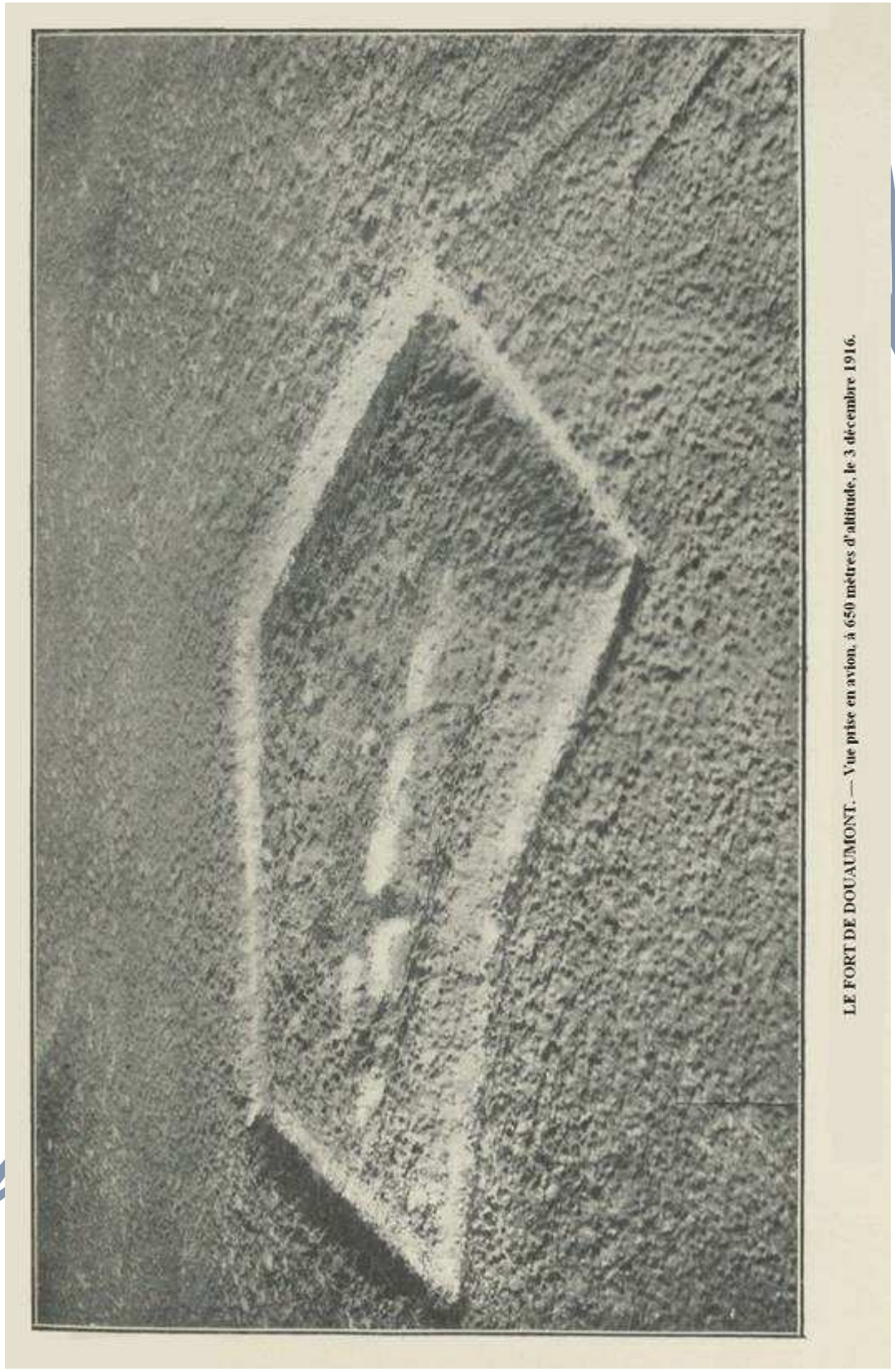
1er bataillon, d'abord en réserve de brigade, lancerait des reconnaissances offensives vers Ornes, avec mission de détruire les batteries ennemies.
Pendant toute la journée du 14, l'ennemi réagit fortement sur nos premières lignes et leurs arrières. En position d'attente, dans ce qui avait été le bois de la Caillette, à proximité du déblai de la petite voie ferrée de Vaux, le 4e bataillon, complètement à découvert, subit des pertes sensibles, en particulier vers le soir, moment où la riposte boche s'intensifia. Vers 18 heures, le colonel de **GOUVELLO**, commandant la 74e brigade, chef adoré de tous les tirailleurs de son ancien régiment, tomba au milieu d'eux, atteint devant son P. C. par un éclat d'obus. Il succomba, quelques instants après, au poste de secours voisin, où il avait été aussitôt transporté. Cette perte cruelle, rapidement connue, ne fit que décupler la volonté de vaincre qui animait tout le régiment, volonté de vaincre si farouche, qu'en ces journées glorieuses, elle fit surmonter aux braves tirailleurs du 3e toutes les difficultés résultant de l'état du terrain et qui n'étaient pas des moindres.



Le dédale des fossés du fort de Douaumont (déc. 1916).
Au premier plan, la tresse blanche pour guider les agents de liaison pendant la nuit.

Les abords du fort de Douaumont subissaient, en effet, depuis dix mois, tant de bombardements, et avaient été tellement remués, que la terre, constamment brassée par des projectiles des plus gros calibres, était réduite à l'état de poussière et ne présentait plus aucune consistance.

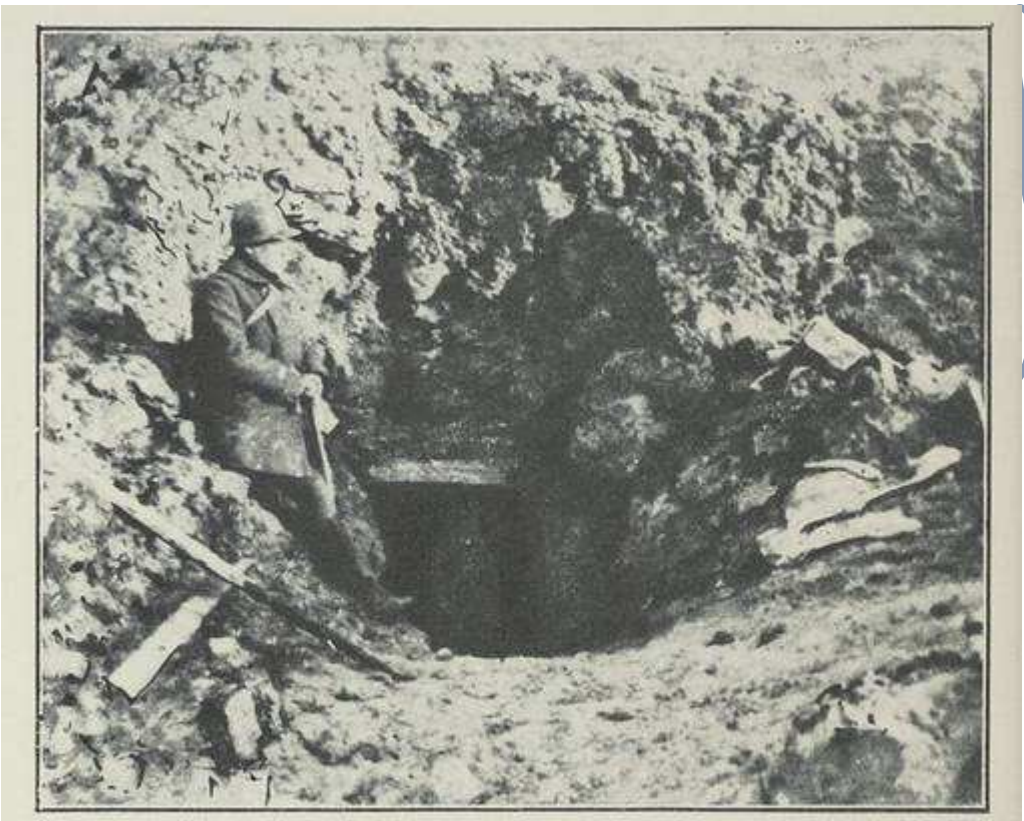
Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



LE FORT DE DOUAUMONT. — Vue prise en avion, à 650 mètres d'altitude, le 3 décembre 1916.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Vers la crête de « « La Tourelle » les entonnoirs immenses [1], pleins d'eau ou de boue, se touchaient presque, séparés seulement par de minces arêtes de terre molle, dans laquelle on s'enfonçait et on risquait de s'enliser [2].



Entrée du fort de Douaumont (nov. 1916).

Pour augmenter encore les difficultés d'orientation dans cette morne et tragique étendue, la neige vint tout recouvrir, enlevant aux agents de liaison les rares points de repère : débris de bois ou de fer, qu'ils avaient pu distinguer. Les liaisons téléphoniques elles-mêmes étaient devenues précaires, car elles se trouvaient interrompues par le bombardement. Quant aux coureurs, ils remplissaient leur mission au prix des plus durs efforts, en subissant de grosses pertes ; et l'on peut dire que seuls ils assuraient d'une façon, mais combien lente et pénible, la transmission des ordres ou des renseignements.

L'évacuation des blessés, dans ce terrain où l'homme isolé et valide s'enfonçait à chaque pas, était des plus difficiles; et, dès la montée en ligne, médecins et brancardiers ne connurent plus un instant de répit.

Dans la nuit du 14 au 15, dans une obscurité profonde et sous un « marmitage » intense, le 4e bataillon, traversant, à force d'énergie, *l'effroyable chaos* vint se placer immédiatement derrière le deuxième. Le jour pâle et brumeux se levait déjà, que des isolés boueux des pieds à la tête, exténués, qui s'étaient dégagés de l'enlisement au prix d'efforts inouïs, mais animés par un sublime

1 De 6 à 7 mètres de diamètre.
2 Au fond de ces entonnoirs, il y avait parfois 1 m.50 d'épaisseur de boue gluante.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

esprit du devoir, rejoignaient seulement leurs camarades, sur le rebord des trous d'obus où ils s'abritaient tant bien que mal de la mitraille implacable, en attendant l'heure décisive. Pendant ce temps, le 1er bataillon serrait entre le bois de la Caillette et la crête du fort, tandis que le deuxième évacuant la tranchée Belhomme, se reportait *légèrement en arrière*, pour permettre à notre préparation d'artillerie de s'effectuer (sans trop de risque pour les nôtres), sur la tranchée ennemie de première ligne.
Les dernières heures, qui précédèrent immédiatement l'attaque, furent les plus terribles. L'ennemi en éveil, avait déclanché sur nos emplacements de départ, un tir de contre-préparation redoutable (qui, heureusement, diminua un peu de violence vers 9 h.45, devant l'intensité que prit à ce moment le feu de notre artillerie). Hommes et gradés, impassibles malgré les pertes multiples, attendaient stoïquement le moment de s'élancer en avant.
A 10 heures, 320 hommes environ, *tout ce qui restait des 2e et 4e bataillons*, surgirent des trous d'obus et marchèrent résolument sur le Boche, *bien qu'ils n'eussent à la main que des armes dont la boue rendait le fonctionnement impossible*.
A la même heure, le 1er bataillon vint occuper à son tour la position initiale, à hauteur de la carrière 32-15 ; mais, en passant au voisinage de « La Tourelle », ses compagnies prises sous un violent barrage de 210, et dans l'impossibilité d'accélérer l'allure en raison de l'état du terrain, perdirent en ce point, plus de la moitié de leur effectif.
Dès le débouché de nos vagues d'assaut, des mitrailleuses allemandes crépitèrent çà et là, sans arrêter cependant l'élan de notre ligne en marche ; mais, en arrivant aux fils de fer intacts de la tranchée de Moyémont, la gauche du 2e bataillon se heurta à un centre de résistance vigoureusement défendu. La nature du sol (qui s'améliorait au fur et à mesure qu'on avançait) permit heureusement de manœuvrer pour le détruire. — En outre, dans les premiers abris ennemis qu'ils dépassèrent, nos tirailleurs trouvèrent des chiffons secs, qui leur permirent, tout en avançant, de nettoyer un peu leurs armes. La réduction des centres de résistance fut aussitôt entreprise, au moyen des rares grenades ou obus V. B. que les hommes avaient pu garder, et des quelques mitrailleuses et F. M. *arrachés à la boue au prix d'efforts surhumains*.
La progression étant plus facile par le ravin d'Hassoule, une petite fraction du 4e bataillon [1], entraînée avec un élan remarquable par le capitaine **RICHARD**, fonça impétueusement sur le Boche, l'obligea à se rendre, fit ainsi une sorte de trou dans la ligne ennemie et arriva à 11 heures à l'objectif assigné. Puis, profitant habilement de sa situation avantageuse, cette petite troupe revint aussitôt en arrière pour prendre à revers les groupes ennemis qui empêchaient la progression du régiment. Ce mouvement audacieux et à propos rendit à nouveau possible la marche en avant du 2e bataillon et nous livra 150 hommes environ [2] qui firent, sans tarder, « *Kamerad* ».
Au cours du bref, mais vif combat, qui s'était livré là, le sous-lieutenant **LOUCHE** du 19e bataillon du génie — dont la section de sapeurs accompagnait les tirailleurs — avait trouvé une mort glorieuse, ainsi que le sous-lieutenant **Jean MANDRAY** et le sergent **BASTENTI Louis** de la 2e C. M., *tués tous deux en servant, eux-mêmes, une mitrailleuse à la crosse de laquelle, deux tireurs venaient d'être successivement frappés par balle, sous leurs yeux*. Plus loin le sous-lieutenant **GARIDACCI** (13e Cie) tombait atteint, lui aussi, d'une balle en plein front, en tête d'un petit groupe qu'il avait amené au *premier objectif* exactement à l'heure fixée, et au moment où il faisait face à une contre-attaque allemande (venue du camp de Lubeck.)
Lorsque, vers 11 h.30, les tirailleurs des 2e et 4e bataillons se rallièrent au premier objectif, leur nombre, déjà bien réduit au départ, avait encore diminué. Aux deux ou trois mitrailleuses françaises

1 Qui s'était engagée à la droite du 2e pour maintenir la liaison avec le 3e zouaves.
2 Avec deux mitrailleuses.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

qui avaient pu être amenées jusque-là, s'ajoutèrent heureusement quelques « Maxim » prises à l'ennemi.

. . . . . .

En raison du faible effectif qui restait au 4e bataillon, le commandant **LAMAIN,** au lieu de s'arrêter avec ses unités (2e bataillon) sur l'objectif qui lui avait été assigné, décida de poursuivre l'attaque, de concert avec le commandant **GONNEL** (4e bataillon).

A l'heure fixée pour la reprise du mouvement, les 2 bataillons se portèrent donc ensemble, en avant ; mais après une progression d'environ 4 à 500 mètres, les tirailleurs, en arrivant à la crête qui de la Vauche descend vers Bezonvaux, furent contraints de s'arrêter devant la tranchée de Weymar fortement occupée. A ce moment le 3e zouaves éprouvait également une forte résistance devant la tranchée de « Deux-Ponts ». Et de la région du camp de Lubeck, des mitrailleuses prenaient nos lignes d'enfilade ou même de revers. A gauche, la liaison avec le 2e zouaves — qui avant l'attaque, se faisait déjà d'une façon très précaire en avant du saillant nord du fort — n'avait pu être conservée. Par le vaste trou qui s'était produit entre les deux régiments, des groupes ennemis cherchaient à s'infiltrer. Les deux bataillons durent donc s'organiser sur place.

Le lendemain 16, vers midi, l'ordre [1] parvint de poursuivre le mouvement sur le deuxième objectif. Alors, d'un seul élan, les tirailleurs achevèrent leur victoire. Le fond des Housses fut franchi malgré un violent tir de barrages et *les tranchées ennemies, sur une profondeur de 1900 mètres, enlevées en 35 minutes*.

Chemin faisant on trouva des canons, dont une pièce de gros calibre, et on cueillit de nouveaux prisonniers.

A 14 heures, tout ce qui restait de nos unités d'attaque (moins de cent hommes par bataillon) bordait la lisière Nord de l'emplacement nu et dévasté du bois des Caurières et donnait la main à droite aux zouaves du 3e. Quant à la liaison à gauche, elle fut établie un peu plus tard avec le 2e zouaves.

A cette heure, une partie du 1er bataillon vint boucher un vide, qui s'était produit entre les 2e et 4e. Une compagnie du 137e d'infanterie, suivie peu après de deux autres, vint alors renforcer le 3e tirailleurs (qui ne comptait guère plus de 250 fusils, pour tenir un front de 700 mètres).

Dans la journée du 17, des reconnaissances furent envoyées en avant. Elles trouvèrent devant la tranchée Bochemar un réseau de fils de fer *intact*, et furent accueillies à coups de mitrailleuses. Il fallut donc se borner à fortifier le terrain conquis ; mais les outils manquaient. Les ravitaillements étaient d'une difficulté extrême. La crête de Douaumont, toute en entonnoirs et en boue, ne laissait presque plus rien passer. Des équipes complètes de territoriaux du 64e régiment s'efforçaient *courageusement et inlassablement* d'apporter au P. C. du colonel (32-15) grenades, sacs à terre, boîtes de conserves, biscuits, etc., etc... Au retour, elles coopéraient avec des fils de fer ou des sacs noués les uns aux autres, au sauvetage des enlisés blessés (ou même valides) que la boue engloutissait insensiblement en dépit de leurs efforts [2]. Le froid, en outre, sévissait avec rigueur et de nombreux tirailleurs eurent les pieds complètement gelés.

Faute de grenades et en raison de la faiblesse des effectifs, certains abris du bois des Caurières et du fond des Rousses n'avaient pu être nettoyés que très sommairement ; aussi quelques groupes allemands avaient-ils réussi à s'échapper et à passer entre les éléments peu denses de notre ligne.

Pendant la nuit du 17 au 18, un de ces groupes était venu se heurter au caporal **WATELLE** de la C. M. 4, qui veillait à la lisière du bois. Sommé de se rendre et couché en joue, ce caporal démasqua sa mitrailleuse (que les servants mirent aussitôt en action) et abattait d'un coup de crosse le feldwebel

1 L'ordre prescrivant de reprendre l'attaque à 9 heures n'arriva qu'après 11 heures 1/2 aux unités.

2 Parmi ces malheureux, quelques-uns erraient au milieu de cet enfer, ayant perdu la vue, du fait de leurs blessures ; d'autres chantaient en s'enfonçant toujours de plus en plus, ils étaient devenus fous.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

commandant le groupe. Six Allemands se rendirent alors, et furent envoyés à l'arrière, *sous la garde d'un sergent du 2e zouaves qu'ils emmenaient prisonnier avec eux et qui venait d'être si heureusement délivré.*
Le 18 décembre, les survivants de ces dures journées furent relevés par les fantassins du 65e.
. . . . . .
Dans cette rude attaque le régiment avait perdu 6 officiers tués ou morts des suites de leurs blessures : les lieutenants **LEFEBVRE** (commandant la 14e Cie), **GARIDACCI** (commandant la 13e Cie), les sous-lieutenants **COLETTE** (15e Cie), **LAROCHE** [1] (6e Cie), **MANDRAY Jean** (C. M. 2), **MORLOT** (3e Cie), 100 tués, 387 disparus (vraisemblablement tués ou blessés perdus, ensevelis ou enlizés définitivement dans les gouffres de boue), 402 blessés dont 4 officiers, 225 évacués les pieds gelés dont 5 officiers.
Au total : 1.114 hommes et 15 officiers hors de combat.
L'héroïsme admirable et l'énergie surhumaine dont tous avaient fait preuve, en ces circonstances, valurent au 3e tirailleurs de marche d'être cité en ces termes à l'ordre de la IIe armée :

« Le 15 décembre 1916, sous le commandement du lieutenant-colonel VIBERT, malgré les difficultés extrêmes du terrain et la mise hors de combat d'une partie de ses cadres, s'est élancé à l'assaut dans un ordre parfait, sous de violents tirs de barrages. A progressé d'un seul élan jusqu'à l'objectif assigné, capturant plusieurs centaines de prisonniers et plusieurs canons. Bien qu'arrêté devant une seconde position fortifiée, a repris l'offensive le lendemain avec le même entrain, a enlevé cette position et pris encore à l'ennemi une centaine de prisonniers et des mitrailleuses. »

La 2e palme qui venait s'ajouter, de la sorte, à celle de Champagne, sur la croix de guerre du drapeau du 3e de marche, donnait au régiment le droit au port de la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre.
Ainsi, au moment où se terminait 1916, le 3e tirailleurs qui avait, d'abord au début de cette année, subi la première ruée de l'ennemi sur Verdun, puis brisé, en juillet, sa suprême attaque, venait finalement de l'éloigner à jamais de la citadelle inviolée.

Ancestramil

1 Rentré de permission de son plein gré, deux jours avant la fin de celle-ci, pour participer à l'attaque.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

VERDUN

———

MORTS POUR LA FRANCE

Colonel **de GOUVELLO**
14 déc. 1916.

Capitaine **BELHOMME**
14e Cie, 15 nov. 1916.

Lieutenant *GARIDACCI*
13e Cie, 15 déc. 1916.

Sous-Lieutenant **MORLOT**
3e Cie, blessé le 15 déc. 1916.
Décédé le 17 déc. 1916.

Sous-Lieutenant **GIUDICELLI**
1re Cie, 15 nov. 1916.

Sous-Lieutenant **ETRE**
13e Cie, 16 nov. 1916.

Sous-Lieutenant **MANDRAY (Jules)**
C. M. 2, 15 déc. 1916.

Médecin-auxiliaire **WARNERY**
4e Bataillon, 15 nov. 1916.

Aspirant **WALLERAND**
5e Cie, 16 nov. 1916.

Sergent **BASTENTI**
C. M. 2, 15 déc. 1916.

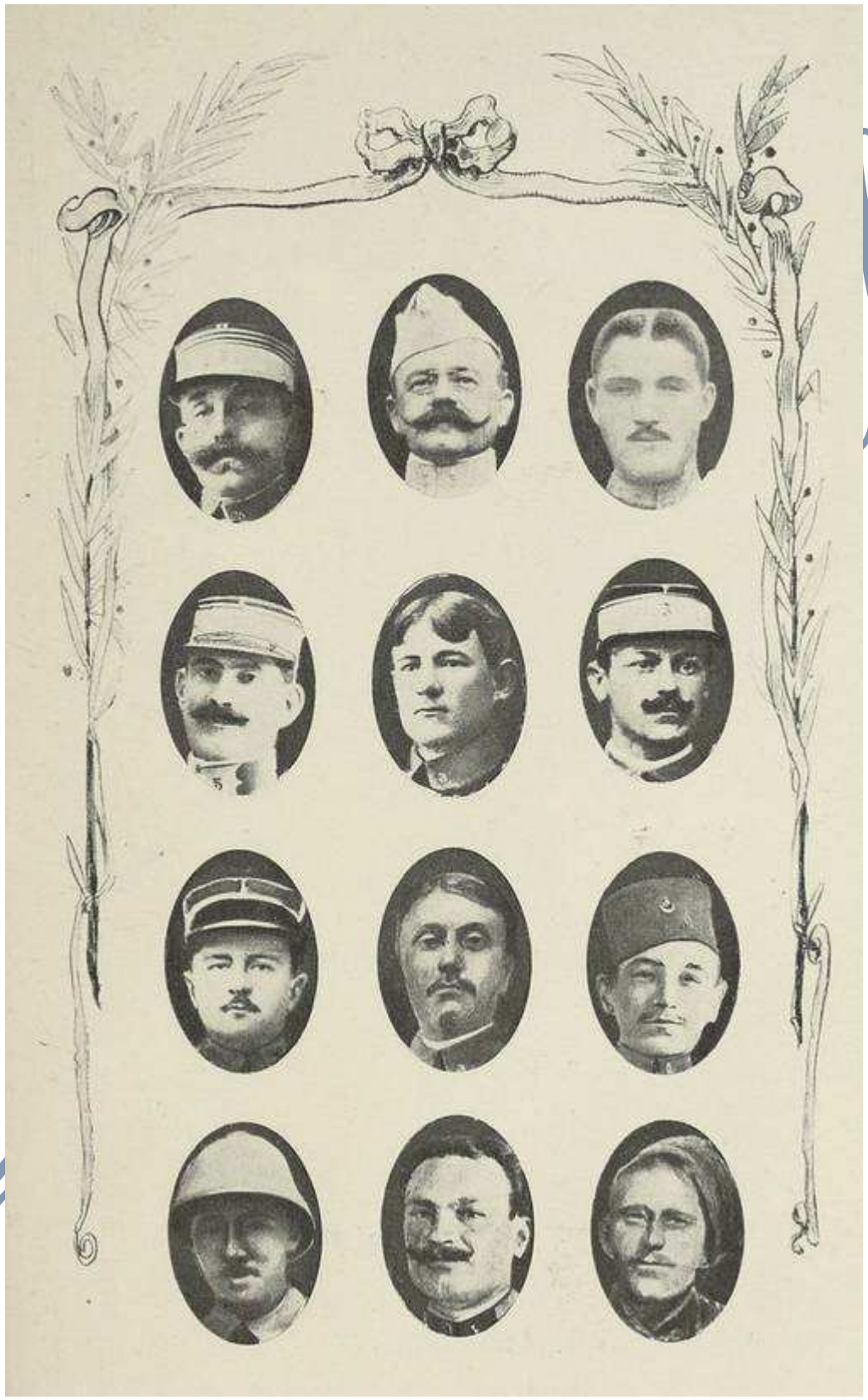
Sous-Lieutenant **COLETTE**
15e Cie, 15 déc. 1916.

Sous-Lieutenant **LAROCHE**
6e Cie, 15 déc. 1916.

PLANCHE V

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

V

— 1917 —

L'Offensive de l'Aisne. - Bezonvaux. - La cote 344.

Le 1er janvier 1917, le 3e tirailleurs se trouvait au repos entre Vassy et Joinville, dans les cantonnements de Guindrecourt-aux-Ormes, Fays, Vallerest, où il avait été ramené de Verdun les 21 et 22 décembre, en automobiles.
Le 30 décembre, le colonel **TAHON** avait pris le commandement de la 73e brigade.
Les 5-6-7 janvier, par un froid très vif, on se mit en route, pour gagner, par étapes, le camp de Saint-Ouen (partie est du camp de Mailly).
Le 8, le drapeau, escorté par les officiers décorés et une compagnie d'honneur, avait pris part à une revue passée par le généralissime à Longeville, près Bar-le-Duc. Au cours de cette cérémonie, la croix de guerre qui était déjà accrochée à sa hampe reçut la deuxième palme, que lui valait sa citation du 15 décembre ; et la fourragère fut remise solennellement à la délégation du régiment.
Au camp de Saint-Ouen, la 37e division, rattachée à nouveau au 7e corps d'armée (dont elle avait été séparée depuis le début des affaires de Verdun), reprit l'instruction en vue de nouvelles opérations offensives. Le séjour dans ce camp, sous des baraques médiocrement chauffées au cours de cet hiver rigoureux, fut plutôt pénible. Au bout d'une vingtaine de jours, *toujours par une température des plus rigoureuses*, l'ordre arriva de se remettre en marche, et, par étapes, encore, on gagna la région de Reims. On suivit d'abord la vallée de l'Aube. Puis on stationna, environ une semaine, près de Romilly, à Maizières-la-Grande-Paroisse ; on remonta ensuite au nord, vers Épernay.
Le 15 février eut lieu l'arrivée à Reims. La 37e division fut alors mise provisoirement à la disposition du 38e corps d'armée pour tenir un secteur à l'est de cette ville.
Les 16 et 17 février, le 3e tirailleurs releva le 403e d'infanterie, savoir : un bataillon et deux compagnies devant Cernay et à la Butte de tir, l'état-major du régiment et les autres compagnies (en réserve) à Reims même.
Le dégel, survenant brusquement, ne tarda pas à rendre impraticables tranchées et boyaux. La remise en état des unes et des autres nécessita de longs et gros travaux. Mais la période des grands froids était passée, et l'ennemi se montrait assez calme; aussi le régiment put-il jouir d'un certain repos pendant son séjour dans cette région.
Les 13 et 14 mars, le 403e d'infanterie reprit son ancien secteur ; et le 3e tirailleurs, ramené aux villages de la bordure nord de la Montagne de Reims, fut mis à la disposition de la 89e division d'infanterie territoriale (secteur de Ludes).
Le 4e bataillon prit alors le quartier dit « de la route de Beine », tandis que la C. H. R., les 1er et 2e bataillons restèrent d'abord : C. H. R., et 1er bataillon, en réserve de corps d'armée à Mailly-Champagne, 2e bataillon en réserve de division à Verzenay ; puis, les 22 et 23 mars, les bataillons occupèrent respectivement les quartiers de Sillery et de Prunay ; le lieutenant-colonel **VIBERT** prit le commandement du sous-secteur de Sillery.

Ancestramil

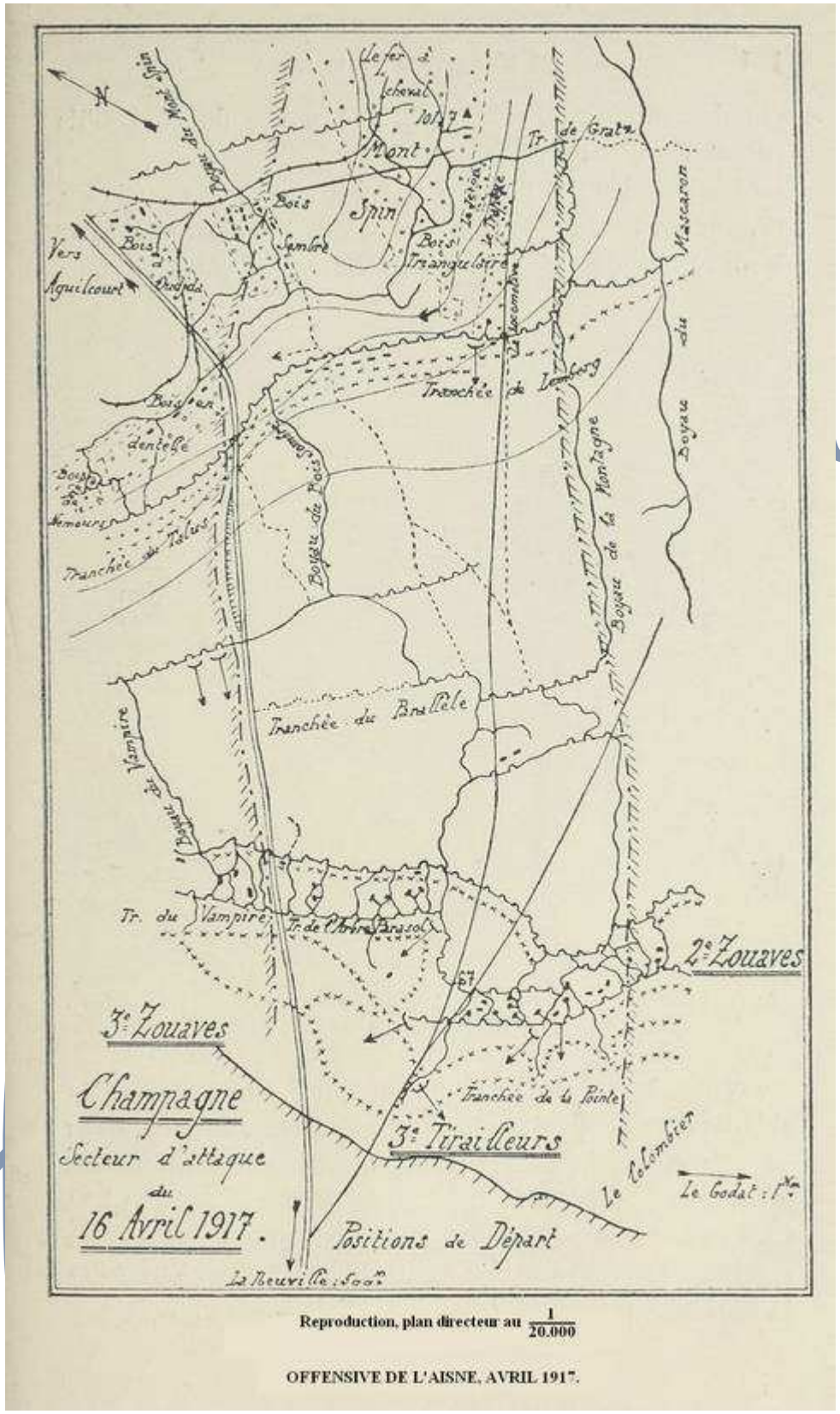
Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015


Cliché Méd.-Major ROUGEUX.

Fort de la Pompelle, un fossé en mars 1917.

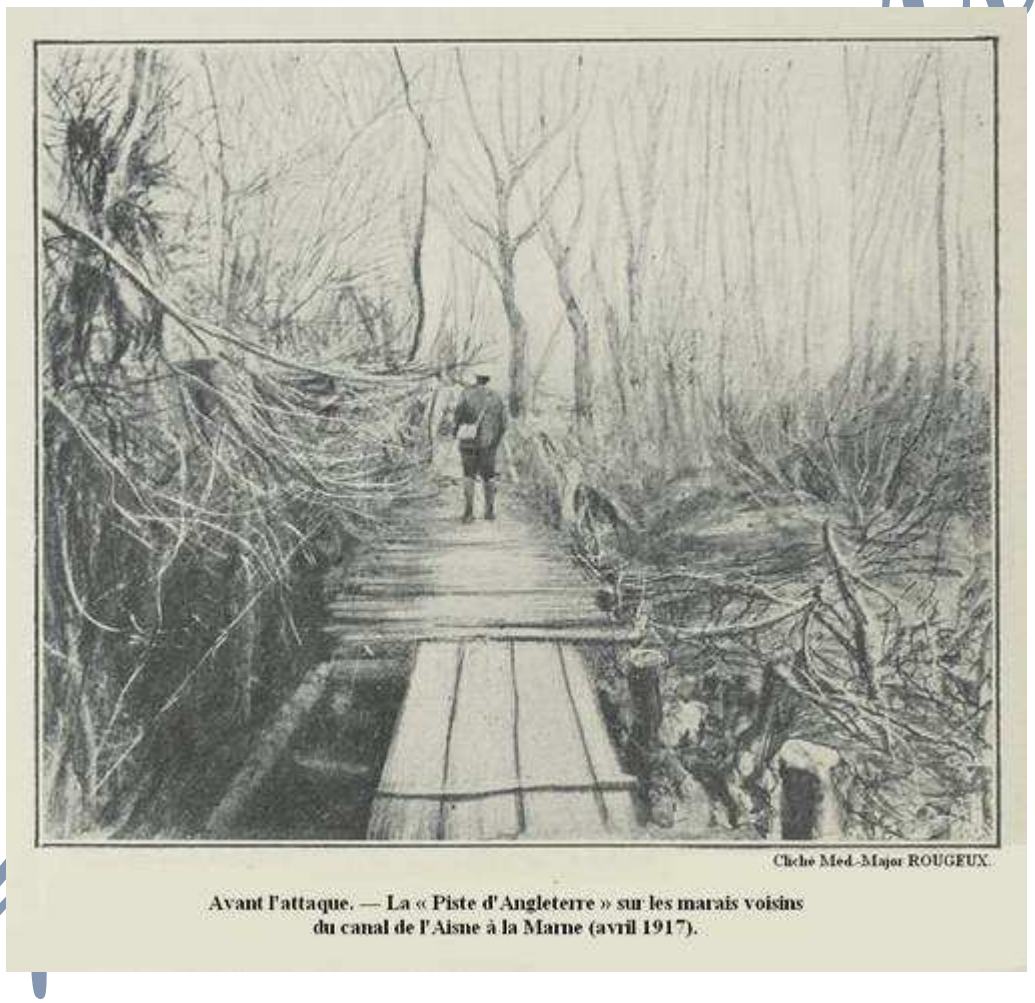
Sur ces entrefaites, le Boche, inquiet des préparatifs d'attaque qui se faisaient sur tout le front Aisne-Champagne multipliait les bombardements et les tirs de harcèlement. Le 20 mars, il tenta un fort coup de main sur le front du 4e bataillon. Malgré leur sérieuse préparation d'artillerie et l'emploi de liquides enflammés, les Allemands, énergiquement reçus par nos tirailleurs, s'enfuirent après un bref mais acharné corps à corps, abandonnant quelques cadavres, de nombreuses grenades et plusieurs lance-flammes. En riposte, le 23, des groupes de volontaires, sous le commandement du lieutenant **BEGIN,** tentèrent une rapide incursion dans la première tranchée allemande, qu'ils parcoururent sur une certaine longueur, sans rencontrer un ennemi.
Pendant les nuits des 2 et 3 avril, des éléments du 90e d'infanterie territoriale et du 6e régiment spécial russe relevèrent le 3e tirailleurs qui gagna, à pied, les cantonnements de Muizon et de Gueux dans la vallée de la Vesle, où il repassa sous les ordres du 7e corps d'armée.
Les derniers jours de répit, avant la grande attaque d'avril 1917, furent employés à perfectionner l'instruction des renforts (reçus au moment du départ du camp de Saint-Ouen) qui n'avait pu être faite, ni en route, ni en tranchées.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 10 avril, le régiment entra dans sa zone d'action, entre la Neuville et le Godat, sur le canal de l'Aisne à la Marne. Les conditions atmosphériques étant très défavorables à l'aviation, et par conséquent à l'accomplissement de la préparation d'artillerie, l'attaque fut retardée.
Au préalable les bataillons s'étaient succédé rapidement, pendant quelques jours, en première ligne, pour étudier le terrain. Au repos ils cantonnaient à Gueux, puis, « à l'approche du jour J », dans les caves de la champignonnière d'Hermonville, au camp de la Tuilerie et à Trigny.
Après deux « décalages », le « jour J » fut fixé au 16 avril à 6 heures.
Depuis un certain temps l'ennemi, au courant de nos intentions, concentrait l'activité de son artillerie sur les voies de communication et les points de passage obligés, qu'il inondait d'obus toxiques. C'est ainsi que dans la nuit du 14 au 15, vers 4 heures, le lieutenant-colonel VIBERT et la C. H. R., en allant prendre leur poste de combat, furent grandement incommodés par une nappe de gaz qu'ils eurent à traverser [1].



Cliché Méd.-Major ROUGEUX.

Avant l'attaque. — La « Piste d'Angleterre » sur les marais voisins du canal de l'Aisne à la Marne (avril 1917).

1 Cette nappe n'incommodait d'ailleurs pas que les hommes, mais aussi les animaux, et l'on avait parfois la surprise, en cheminant dans un boyau, de rencontrer brusquement dans le brouillard formé par les gaz, un cheval d'artillerie attelé à un caisson de ravitaillement, renversé, les jambes en l'air, gémissant, et aux trois quarts asphyxié.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

La nuit suivante, les 2e et 4e bataillons et une partie du 1er, gagnant à leur tour leurs emplacements de départ, éprouvèrent de grosses difficultés pour effectuer leur mouvement, par des cheminements précaires, encombrés et battus par l'artillerie ennemie [1]. Pourtant, au jour, dans tous les bouts de boyau utilisables (quoique profondément boueux), aussi bien que dans les éléments de tranchées ruinées par le bombardement ou les intempéries, chacun était à son poste.



Au bord du canal, près la Neuville (avril 1917).

L'enthousiasme et l'entrain étaient immenses, malgré les conditions atmosphériques des jours précédents, qui avaient *manifestement rendu impossible* le travail de l'artillerie. En dépit des contre-temps, on espérait de cette offensive des résultats décisifs ; et, partant, on était prêt à tous les sacrifices pour forcer le succès...
Attaquant, entre le 2e zouaves à droite et le 3e zouaves à gauche, le 3e tirailleurs devait « enfoncer » les puissantes organisations ennemies de la région du Mont Spin, pousser jusqu'à la Suippe, traverser cette rivière entre Merlet et Orainville, puis se rabattant aussitôt à l'est, occuper Pont-Givart et Aumenancourt-le-Grand, de manière à tourner le fort de Brimont.

1 Notamment les passerelles jetées sur le canal de l'Aisne à la Marne.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Les bords du canal, à la Neuville (1917).

Les bataillons avaient mission d'agir successivement. En tête le 1er bataillon (commandant **de BERNARD**) suivi par le 4e (commandant **GONNEL**). Celui-ci devait dépasser l'autre sur le premier objectif pour attaquer le deuxième, constitué par la voie ferrée de Reims à Laon et les organisations avoisinantes. Le 2e bataillon (commandant **LAMAIN**) prenant ensuite la tête à son tour franchirait la Suippe et marcherait sur Pont-Givart ; .puis on avait à pousser une avant-garde sur Aumenancourt-le-Grand.
Dès 5 h.30, trois avions ennemis commencèrent à survoler et à mitrailler nos lignes, à basse altitude, épiant nos mouvements et nos derniers préparatifs.
Craignant d'être en retard sur « les voisins du 2e zouaves » (qui partirent cinq minutes en avance), le bataillon **de BERNARD** « jaillit comme un seul homme » de ses tranchées, à 5 h.56. En marchant, les vagues se formèrent dans un ordre parfait et bientôt les compagnies de tête. — compagnie **CLÈDES** à droite, compagnie RIS à gauche — déferlèrent sur la première tranchée allemande.
Mais le réseau de fils de fer ne présentait que quelques brèches très rares et peu larges [1]. Pour les franchir, nos tirailleurs durent se pelotonner sous le feu de mitrailleuses [2] qui prenaient d'enfilade ces brèches. Une surprise les attendait d'ailleurs en arrivant à la tranchée. Très profonde, celle-ci inoccupée, était complètement remplie et obstruée par des chevaux de frise et des oursins de fil de fer solidement amarrés. Quelques hommes tombèrent dans ce piège et, ne purent « se dépêtrer ». En cet instant critique, le caporal clairon **AIT SLIMANE** emboucha son instrument; et, aussitôt imité

1 Des reconnaissances envoyées la veille au soir avaient signalé cette situation.
2 De la tranchée du Parallèle.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

par son camarade **BRARTI,** lança à pleins poumons, au-dessus du fracas de la bataille, les notes ardentes de « la charge ». L'effet fut magique. Tant bien que mal, l'obstacle fut franchi et les 1re et 2e compagnies se portèrent sur la tranchée suivante (doublure). Devant celle-ci, les réseaux étaient également, presque intacts ; et des mitrailleuses légères ou des nids de grenadiers *résolus* les défendaient. Prises sous des feux croisés de très nombreuses armes automatiques, accueillies à coups de grenades et de fusils par une ligne de fantassins subitement sortis d'abris profonds [1] et maintenant debout, coude à coude sur la banquette, nos vagues furent immédiatement décimées. La 1re compagnie eut à ce moment tous ses officiers frappés à mort, le capitaine **CLÈDES,** les sous-lieutenants **BENEZECH** et **PERNET.**

Derrière ces braves le caporal-fourrier **BAPTISTE Louis,** après avoir donné quelques soins à son capitaine, se reporta en tête de la première vague, et l'entraîna aux cris de « *En avant !* » lorsqu'il fut lui-même atteint mortellement par une balle allemande.

Mais la compagnie de soutien (3e Cie), lieutenant **PETIOT**, rejoignait bientôt la 2e Cie, et fondue avec elle, cherchait à progresser par les boyaux, barricadés eux aussi, et défendus par des traverses à créneaux. Au cours de cette progression, l'adjudant **ANDRÉO Vincente** (2e Cie) trouvait une mort glorieuse en s'élançant, avec quelques braves, à l'attaque d'un grand poste de grenadiers. La 1re compagnie de mitrailleuses, qui s'était introduite sur la ligne de feu, voyait bientôt tomber progressivement la plupart de ses servants. D'autre part, les minen (venant des secondes lignes) pleuvaient dru. Trois mitrailleuses de cette unité étaient promptement mises hors service. Le capitaine **MITARD** son chef, le revolver dans la main gauche, une grenade dans la main droite, était frappé à mort. Pendant ce temps, le bataillon **GONNEL** s'efforçait « de manœuvrer » les résistances ennemies. A cet effet, les 13e et 14e Cies débordaient, par la droite et par la gauche, les éléments du premier bataillon ; et de concert avec eux, progressaient jusqu'à moins de cinquante mètres de la tranchée « du Parallèle ». Là, elles entamèrent, contre les occupants, un énergique combat à la grenade, pendant que la 4e Cie de mitrailleuses, prenant audacieusement position au nez des Boches, ouvrait sur eux un feu rapide.

Arrivé l'un des premiers au-delà de la deuxième tranchée allemande, le tirailleur **FIGUEROLLA** mit sa pièce en batterie avec un sang-froid admirable, et tira jusqu'au moment où il tomba grièvement blessé en s'écriant : « *Au moins ne les lâchez pas!* » Enfin la 15e Cie progressant encore sur la droite put atteindre « la doublure ». Arrivé à proximité, le sergent fourrier **DUSSAULT** [2] voyant les Allemands livrer un combat acharné pour réoccuper un point qui venait de leur être enlevé, quitta son groupe de liaison, et rassemblant quelques tirailleurs, se porta vivement avec eux vers ce point, pour la possession duquel il lutta avec opiniâtreté. — Blessé, il refusa de se laisser évacuer. Malheureusement les munitions commençaient à manquer. Ayant épuisé leurs propres grenades, nos tirailleurs se servirent de grenades allemandes qui leur tombèrent sous la main ; mais leur nombre était limité. En outre six des pièces de la compagnie **BARRE** (C. M. 4) avaient été détruites successivement. La situation devenait de plus en plus critique. Un vide s'était produit à droite entre le régiment et le 2e zouaves, qui plus heureux avait réussi à pousser de l'avant. Par contre le 3e zouaves à gauche n'avait pu entamer les tranchées ennemies et avait dû se replier. Mais ce n'était pas tout. Devant nos combattants, des fractions de renforts adverses débouchaient toujours des profonds abris du Mont Spin, véritable forteresse, hérissée de mitrailleuses, qui balayaient tout le terrain compris entre les lignes.

1 Où ils avaient sans dommage laissé passer notre préparation d'artillerie.

2 Déjà blessé antérieurement et quatre fois cité à l'ordre.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Après une demi-heure d'un vif et violent combat, les grenadiers allemands, amplement approvisionnés en munitions, reprirent peu à peu l'avantage et passèrent à la contre-attaque. Nos groupes avancés, accablés par une pluie de grenades, durent se replier peu à peu. Force fut aux survivants des deux bataillons (1er et 4e) de revenir à leur ligne de départ, en se glissant de trou d'obus en trou d'obus, sous les rafales de mitrailleuses qui leur causaient de lourdes pertes. C'est ainsi que le sous-lieutenant **MANDRAY Georges** de la 1re C. M. fut tué d'un projectile en plein front en rapportant lui-même une de ses pièces. Le capitaine **MAYS,** commandant la 13e Cie qui avait déployé une merveilleuse énergie et électrisé sa troupe pendant toute l'action, resta également sur le terrain [1] frappé de six balles de mitrailleuses en ralliant les débris de sa compagnie. Le sergent **BELIOT (**C. H. R.), qui s'était maintenu sur place, jusqu'à épuisement complet de ses munitions, reçut aussi deux balles. Le médecin auxiliaire **FILHOUD-LAVERGNE** en suivant, avec un bel entrain et le sourire aux lèvres, les vagues d'assaut, à la tête de sa petite troupe de brancardiers, fut fauché par un formidable éclat d'obus et ne se releva point. Prodiguant ses soins aux blessés sur la ligne de feu même, le médecin auxiliaire **MARCHIVE** fut lui-même très grièvement atteint et tomba à proximité de l'ennemi. Il ne dut son salut qu'à l'infirmier **LABESCAT** [2] **Maurice** (15e Cie) qui le ramena sur son dos, avec une peine inouïe et sous une vive fusillade.
A 7 h.15, ce qui restait des deux bataillons de tête avait regagné la tranchée de départ. Pourtant quelques officiers, à la tête de petits groupes n'ayant pas voulu reculer (ou se trouvant isolés), se cramponnèrent au terrain entre les premières et deuxièmes tranchées allemandes et ne rejoignirent nos lignes qu'à travers la nuit noire ou même le lendemain matin, tels les lieutenants **PETIOT, AMANTON, CHÀTILLON.** Le capitaine **BARRE,** tombé dans un trou d'obus et pris sous les nombreux cadavres des hommes qui avaient été tués auprès de lui, ne put se dégager qu'à la nuit.
Tout près du Boche, des mitrailleurs de la 1re Cie qui n'avaient pu se replier, s'étaient tapis dans un entonnoir, mais à si courte distance de l'adversaire, qu'ils ne pouvaient faire un mouvement. Ne voulant pas se rendre, et espérant toujours un retour offensif de notre part, leur constance devait être récompensée, comme nous le verrons plus loin.
Le sergent **KRAFFT Émile** (2e Cie), grièvement blessé aussi au cours de l'assaut, et, resté sur le terrain, parvint néanmoins, en faisant preuve d'une belle énergie, à revenir au milieu de ses camarades, après *six jours* passés entre les lignes.

. . . . . .

Le bataillon **LAMAIN**, dans son ensemble, n'avait eu ni le temps ni l'espace de se déployer et d'intervenir. Il occupa notre ligne de départ, y recueillit les débris des 1er et 4e bataillons, prit toutes dispositions pour enrayer, le cas échéant, des velléités de contre-attaque allemande. — Seul le détachement du capitaine **OURYOUX** (5e Cie, avec un peloton de la 7e et un peloton de mitrailleuses) avait suivi, d'un bel élan, le mouvement en avant du 2e zouaves, et atteint la tranchée allemande. Là il s'était énergiquement maintenu face à face avec les grenadiers et les mitrailleurs ennemis.
A 11 heures, le commandant **LAMAIN** chercha à reprendre l'attaque, en exécution d'un nouvel ordre donné.
A peine sortis des tranchées, les groupes qu'il avait envoyés en reconnaissance furent fauchés.

1 Fut ramené encore vivant, peu après, dans la tranchée, grâce au beau dévouement des brancardiers.
2 Le 21 avril, LABESCAT fut encore blessé en allant chercher entre les lignes le corps d'un officier.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

OFFENSIVE DE L'AISNE

16 AVRIL 1917

———————

MORTS POUR LA FRANCE

Capitaine **MITARD**
C. M. 1, 16 avril 1917.

Sous-Lieutenant **SIBILLE**
C. M. 1, blessé le 16 avril 1917.
Décédé le 17 avril 1917.

Adjudant **ANDRÉO**
2e Cie, 16 avril 1917.

Capitaine **CLÈDES**
1re Cie, 16 avril 1917.

Sous-Lieutenant **MANDRAY (Georges)**
C. M., 16 avril 1917.

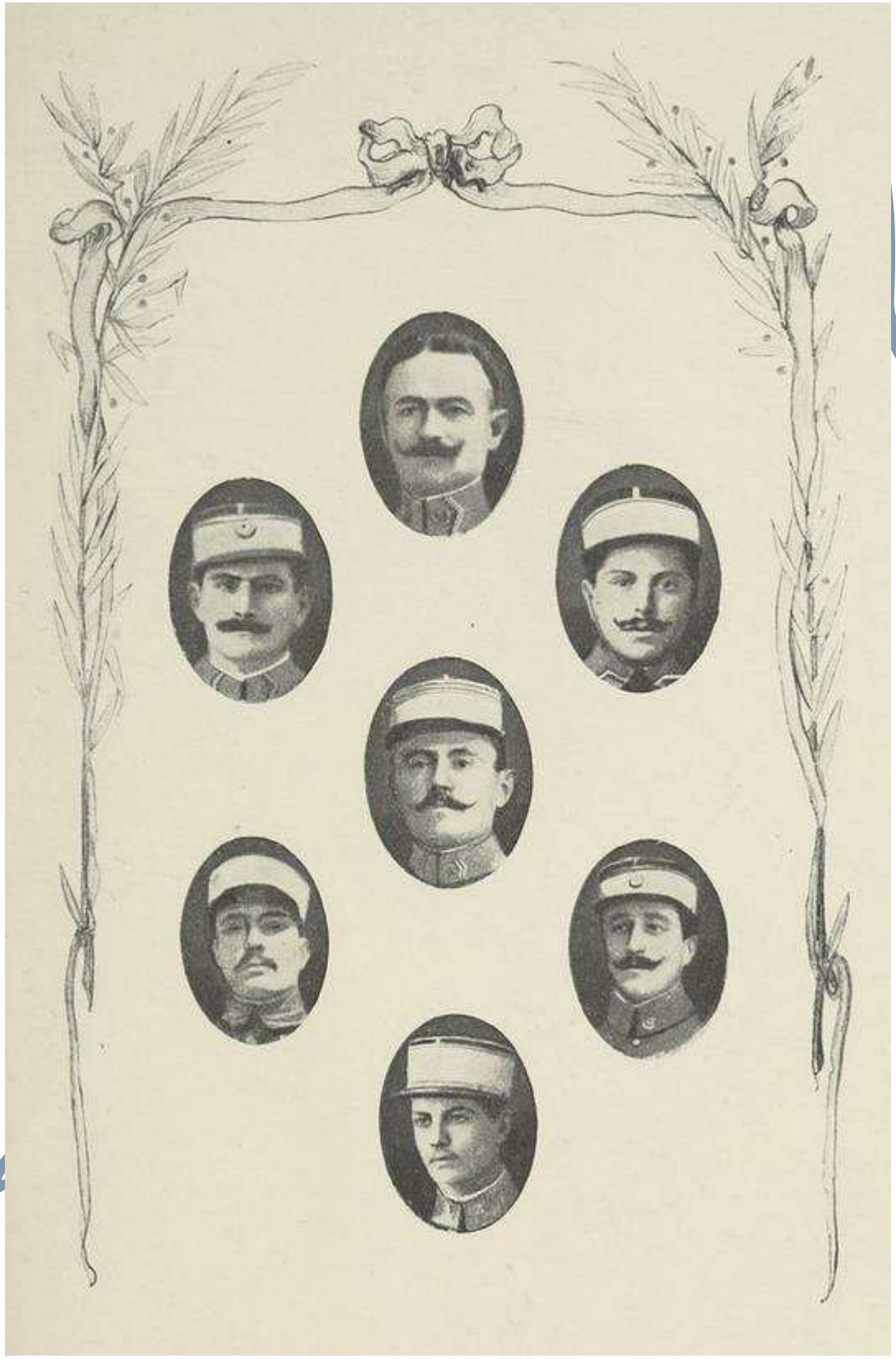
Sous-Lieutenant **PERNET**
1re Cie, 16 avril 1917.

Sous-Lieutenant **BENEZECH**
1re Cie, 16 avril 1917.

Ancestramil

PLANCHE VI

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

En fin de journée, le 2e bataillon tenait donc la première ligne française, établissant la liaison, à droite avec le 2e zouaves, par le détachement **OURYOUX** installé lui-même *dans les lignes allemandes*. Le bataillon **de BERNARD** (réduit à 90 hommes environ et 3 officiers) était en deuxième ligne. Le 4e bataillon (130 hommes), en réserve à l'ouest du canal.
Dans la nuit, le régiment — à l'exception du détachement **OURYOUX** — fut relevé par le 5e régiment russe et alla s'établir, à la disposition du général de division, dans les ouvrages à l'ouest du canal.
En cette seule journée, le 3e tirailleurs avait perdu : 10 officiers tués : les capitaines **CLÈDES** (1re Cie), **MITARD** (1re C. M.), **MAYS** (13e Cie), **BOUVEROT** (14e Cie), les sous-lieutenants **MANDRAY Georges** (1re C. M.), **PERNET** et **BENEZECH** (1re Cie), **TROCMÉ** (15e Cie) **BOUVAT** (15e Cie). **PIETRI** (4e C. M.) ; 8 officiers blessés, — dont le lieutenant **SIBILLE** de la 1re C. M., mort le lendemain, — 87 gradés ou tirailleurs tués et 440 blessés, enfin 562 disparus, pour la plupart tués ou blessés, et restés dans les lignes allemandes.
Le 19, le régiment fut mis à la disposition de la 73e brigade et repassa sur l'autre rive du canal, pour appuyer l'attaque que le 2e zouaves devait reprendre, en liaison à gauche avec le 5e régiment russe. Les mouvements préparatoires, exécutés en plein jour et en vue de l'ennemi, provoquèrent une recrudescence d'activité de son artillerie, qui se livra immédiatement à une violente contre-préparation, nous causant ainsi de nouvelles pertes.
L'attaque du 5e régiment russe, *très brillamment menée*, progressa rapidement au début, sur le terrain déjà inondé du sang des officiers et des tirailleurs du 3e. Soudain, devant nos Alliés, étonnés, sortirent d'un trou d'obus, en avant d'eux, et à quelques mètres des Allemands, cinq hommes qui mirent aussitôt une mitrailleuse en batterie et ouvrirent le feu, à bout portant, sur les Boches ébahis. C'étaient le sergent **AUDIC Ange**, le caporal **AUVIN Henri** et les tirailleurs **d'ECOS, EYMARD** et **NADAL** de la 1re C. M. dont nous avons parlé plus haut, qui, depuis le 16, attendaient le moment de la délivrance, entre les deux tranchées boches. Dans l'impossibilité de lever la tête sans être aussitôt salués par une volée de grenades ou de coups de fusil, veillant sans trêve, ménageant leurs munitions, ayant épuisé rapidement les quelques vivres de leur musette, et réduits à boire leur urine, nos cinq braves ayant ainsi coopéré, de la plus heureuse façon, à l'attaque russe, et vidé leurs caisses à munitions, chargèrent tranquillement leur pièce sur l'épaule et rejoignirent leurs camarades.
Mais l'attaque russe, quoique exécutée avec un élan admirable et un ensemble parfait, fut bientôt brisée, comme l'avait été celle de nos tirailleurs : aussi le mouvement en avant prévu pour le 2e zouaves ne se produisit pas, et, le 3e tirailleurs n'eut-il pas à intervenir . . . . . .
. . . . . .
Le détachement **OURYOUX,** enfoncé dans la position adverse, fut alors renforcé par tout le bataillon **LAMAIN,** qui assura, dès lors, la liaison entre les 2e et 3e zouaves [1].
La journée du 20 avril se passa sans incident notable et sans modification de la situation. La fatigue des hommes était extrême, en raison, non seulement des nombreux mouvements qui avaient précédé ou suivi la lutte, si courte mais si dure, de la matinée du 16, mais aussi de ceux qui avaient eu lieu depuis. Tous ces mouvements, à vrai dire, n'avaient pu s'opérer qu'avec de très grandes difficultés, dans un secteur mal connu, inorganisé, bouleversé et ruiné par un bombardement incessant, accompagné d'un temps épouvantable.

1 Ce dernier régiment ayant relevé les Russes dans notre ancienne première ligne, aussitôt après l'insuccès de leur attaque.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

OFFENSIVE DE L'AISNE

16 AVRIL 1917

———————

MORTS POUR LA FRANCE

Capitaine **BOUVEROT**
14e Cie, 16 avril 1917.

Sous-Lieutenant **BOUVAT**
15e Cie, 16 avril 1917.

Sous-Lieutenant **PIETRI**
C. M. 4, 16 avril 1917.

Capitaine **MAYS**
13e Cie, 16 avril 1917.

Sous-Lieutenant **TROCMÉ**
15e Cie, 16 avril 1917.

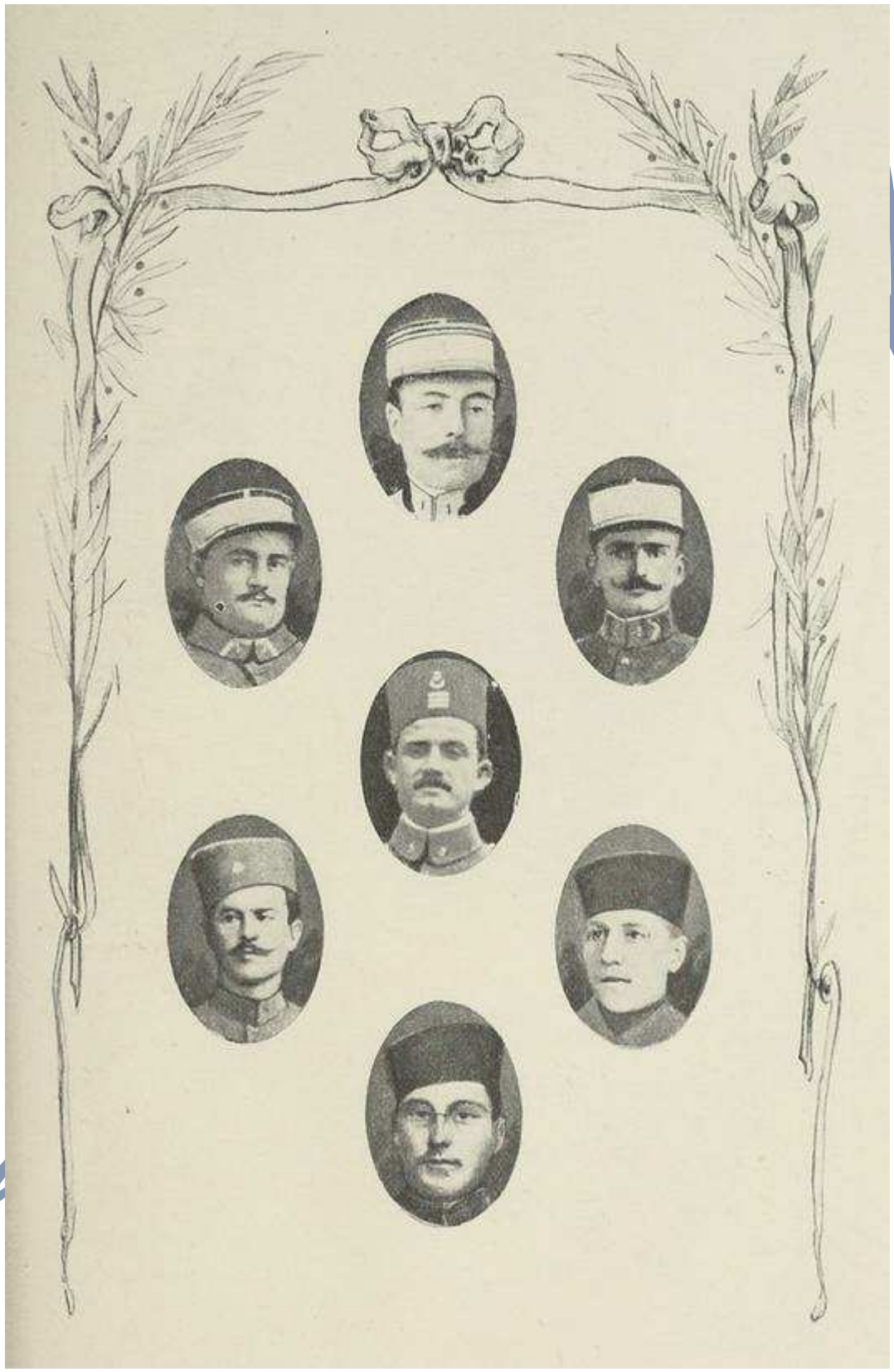
Sergent **DELEPIERRE**
1re C. M., 16 avril 1917.

Sergent **VERDIER**
C. M. 4, 16 avril 1917.

Ancestramil

PLANCHE VII

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Dans la nuit du 21 au 22, le régiment fut relevé par le 147e d'infanterie, et, dans la matinée suivante, vint s'embarquer, en camions autos, à Muizon.
Depuis le 16, le 3e tirailleurs avait perdu au total : 19 officiers et 1.189 hommes de troupe, presque sans résultats.
Le soir, il cantonna à Belval-sous-Châtillon et Cucherv, au nord-ouest d'Épernay, et fut enlevé par voie ferrée à la gare de cette dernière ville, quelques jours plus tard (30 avril). L'embarquement ne se fit pas sans incidents. En effet, tandis que le 4e bataillon montait en wagon, un avion ennemi vint bombarder le train. Nos tirailleurs subirent ce « bombardement de départ » avec leur calme habituel.
Débarqué à Bayon, le régiment occupa les cantonnements de Barbonville, Vigneulles, où il avait déjà séjourné l'année précédente. Puis, rapidement reconstitué, et après une courte période d'instruction aux terrains du camp de Saffais, il releva, les 21 et 22 mai, dans le sous-secteur d'Einville, le 344e d'infanterie (68e division).
Le dispositif de celui-ci était le suivant : un bataillon dans le sous-quartier des « Crêtes », au nord du canal de la Marne au Rhin. Un autre dans le sous-quartier d'« Arracourt-les-Jumelles ». Le dernier bataillon en réserve à Bathelémontet au bois de Bénamont. Poste de commandement du régiment à Valhey.
La garde de ce front peu actif, mais très étendu, confiée à de faibles effectifs, exigeait [1] des troupes et des cadres une vigilance extrême. Chaque nuit, des patrouilles furent audacieusement poussées à plus de 1 kilomètre de nos lignes (distantes par endroits de 2 kilomètres de celles de l'ennemi). Des embuscades furent fréquemment tendues. A plusieurs reprises nos détachements se heurtèrent à d'importantes fractions allemandes, qu'elles contraignirent chaque fois à la retraite, après un bref combat à la grenade.
Dans la nuit du 11 au 12 juin, une reconnaissance, commandée par le sous-lieutenant **LÉGLISE** (6e Cie), « avait poussé » bravement jusqu'aux fils de fer de la principale tranchée ennemie. Là, l'explosion d'une mine automatique établie sous la route Arracourt-Richecourt dispersa le détachement. Flairant quelque attaque, les Allemands commencèrent une fusillade nourrie et se mirent à lancer de nombreuses grenades. Nos patrouilles se replièrent en bon ordre, mais, en raison de la nuit et des hautes herbes qui croissaient entre les lignes, on ne s'aperçut de la disparition du sous-lieutenant **LÉGLISE** qu'au moment de la rentrée de la reconnaissance. Vraisemblablement, le vaillant officier avait été victime de l'explosion. Voulant en avoir le cœur net, et ramener si possible son corps, le sergent **GONTAZ SAID BEN EMBAREK** (6e Cie) sortit de la tranchée en plein jour, avec quelques hommes, et, malgré le feu de mitrailleuses et d'artillerie de campagne auquel il fut bientôt soumis, put arriver en rampant jusqu'au bord de l'entonnoir. Il rapporta le casque criblé d'éclats du sous-lieutenant **LÉGLISE,** mais ne put rien retrouver de plus.
La nuit suivante, une patrouille retourna sur les lieux afin de continuer les recherches, mais elle dut, pour échapper à l'embuscade que l'ennemi avait tendue, livrer un vif combat à la grenade, au cours duquel le sous-lieutenant **LINDEPERG** et le sergent **GONTAZ,** furent blessés, ainsi que plusieurs hommes.
Du 29 juin au 10 juillet, le 3e tirailleurs, remplacé en ligne par le 38e régiment d'infanterie territorial vint en réserve d'armée à Serres, Champenoux, Remeréville. A sa rentrée en ligne, il occupa le sous-quartier d'Athienville au lieu de celui des « Crêtes » . . . . . .
. . . . . .
Le 14 juillet, le drapeau et une section garde d'honneur allèrent participer, à Paris, à la fête des drapeaux des régiments cités à l'ordre de l'armée.

1 Comme l'année précédente dans la région de la forêt de Facq.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 6 août, le 277e d'infanterie (59e division) releva le régiment, qui partit au repos dans la région Pierre-la-Treiche, Chaudenay et fut ensuite enlevé par voie ferrée, le 19, à Toul.
Ce nouveau voyage amena le 3e tirailleurs aux camps de Lagery et de Lhery (Marne), dans la région de Ville-en-Tardenois. La 37e division y fut placée, en réserve de la IVe armée. Au cours du déplacement en chemin de fer, un avion ennemi qui avait attaqué un train de voitures du C. V. A. D. défendu par un de nos hommes, fut abattu vers Pagny-sur-Meuse par le fusilier mitrailleur **QUERUEL,** de la 3e compagnie, qui convoyait le train.
Les 6 et 11 septembre, le régiment fut transporté, en camions autos, d'abord à Marson et Moncetz au sud-est de Châlons, puis à Lisle-en-Rigault et Haironville [1].
Le 27 septembre, dans le joli cadre du parc de Jeand'heurs, nos indigènes célébrèrent gaiement la fête musulmane de l'Aid Srir. Le même jour, le drapeau participait à une revue passée à Souilly par Sa Majesté le Roi d'Italie . . . . . .
. . . . . .


Cliché Méd.-Major ROUGEUX.

P. C. Alsace, carrière Sud.

1 La 37e division était alors passée en réserve de la IIe armée.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

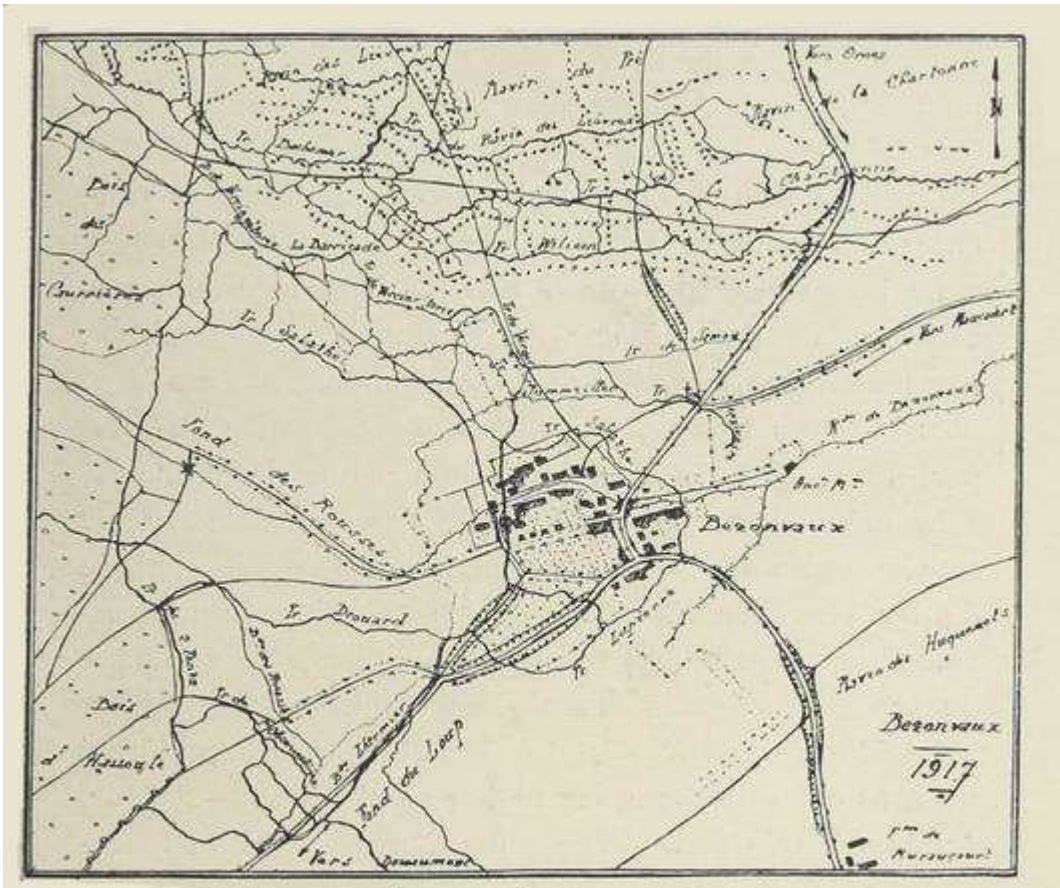
La 37e division devait être appelée à reparaître encore une fois sur le champ de bataille de Verdun, où elle s'était déjà acquis une si haute réputation. Le 30 septembre, elle relevait la 163e division dans le secteur de Bezonvaux.
Le 4 octobre, le 3e tirailleurs fut transporté par camions autos, au camp de Nixeville, où il fut pendant quelques jours maintenu en réserve d'armée.
Le 12, ses bataillons allèrent cantonner au camp Driant, au tunnel de Tavannes et à Dugny.
Dans la nuit du 13 au 14, le 1er bataillon releva dans le quartier d'Hassoule un bataillon du 2e tirailleurs. Le 2e bataillon resta en réserve, au ravin du Bazil ; et l'état-major occupa le P. C. Alsace (carrière sud) du sous-secteur des Rousses.



P. C. Lorraine, carrière Nord. — P. C. du colonel (oct. 1917), à gauche, le capitaine MAILHOT officier-adjoint, tué quelques jours plus tard.

La nuit suivante, le 2e bataillon termina la relève du 2e tirailleurs, et occupa le quartier dit « du village » (Bezonvaux) à la droite du 1er bataillon. Le 4e bataillon était en réserve près du P. C. Alsace, dans le centre de résistance dit : « de Montmorency ».

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



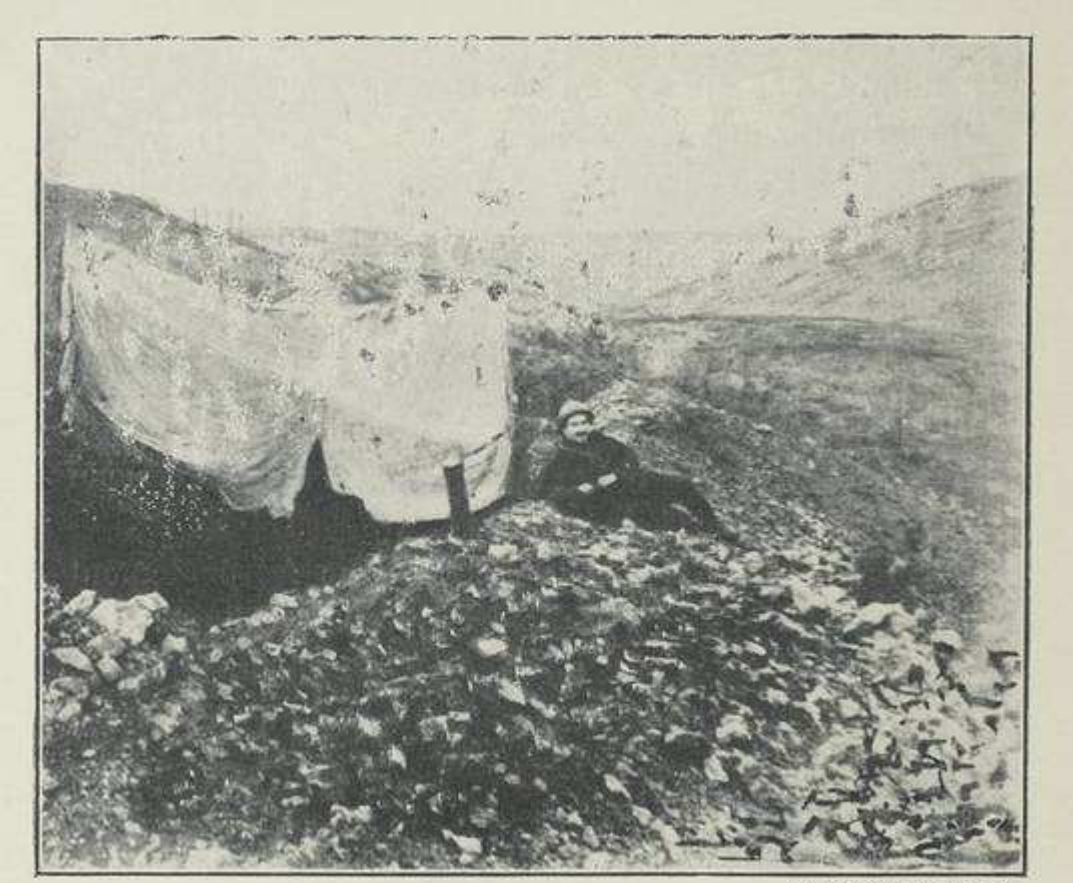
Le paysage de champs d'entonnoirs boueux de Verdun n'avait guère changé depuis 1916, et la vie y était toujours presque aussi dure. Le secteur restait constamment agité et l'artillerie allemande, *très active*, bouleversait fréquemment nos travaux, tout en se livrant sans cesse sur nos lignes de communications fort précaires à d'incessants harcèlements, tantôt à obus ordinaires, tantôt à obus toxiques. Notre première ligne, accrochée aux pentes du mouvement de terrain bordant, au nord, le fond des Rousses, était presque isolée de l'arrière par ce fond même, assez large, profondément boueux et presque infranchissable. Un étroit passage (invisible la nuit) constitué par quelques fascines jetées au hasard, et plus ou moins déchiquetées par les obus, permettait *aux plus adroits* de franchir l'obstacle sans trop s'attarder. Pour les autres, c'était la lutte, pendant parfois une demi-heure, contre l'affreux enlisement.
Les ravitaillements étaient donc encore très difficiles. A noter également, que le mauvais temps sévissait gravement, provoquant de nombreuses évacuations (pieds de tranchées ou pieds gelés).
En face de nous, l'infanterie adverse était audacieuse, entreprenante et tenace.
Le 17 octobre, après un violent bombardement, une première tentative essayée sur notre « tranchée

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

du Calvaire », par une forte patrouille ennemie, échoua sous nos feux. Mais le bombardement préparatoire nous avait causé des pertes sensibles : 18 tués et 59 hommes hors de combat.
Le même jour, le lieutenant **MORAS,** *qui s'était offert comme volontaire*, pour commander la corvée chargée d'aller chercher les vivres de son bataillon (qui n'arrivaient pas) était tué par un éclat d'obus, au voisinage du poste de commandement du colonel.
Le 21 octobre, à 3 h.15, les Allemands exécutèrent un gros coup de main sur tout le front du sous-secteur. Après une très forte préparation d'artillerie et de lance-bombes, les Boches tentèrent à trois reprises de sortir de leurs trous et d'aborder nos lignes. — Nos barrages de 75 (instantanément déclanchés) et de grenades V. B. enrayèrent chaque fois le mouvement.
A 4 h.15, leurs vagues arrivèrent pourtant au contact du 1er bataillon (**de BERNARD)** mais nos hommes étaient prêts à les recevoir. Le caporal **RÉGUE Martial** de la 3e Cie, debout sur le parapet — le sourire aux lèvres — s'écriait : « *Nous avons des grenades, les Boches peuvent venir, ils seront bien reçus.* » A côté de lui, **SAADI SAID ben HAMINI sortait** de la tranchée, mettait son fusil mitrailleur en batterie, dans un trou d'obus, tirait jusqu'à épuisement de ses munitions ; puis blessé aux deux cuisses, se pansait en silence et ne se laissait évacuer que quand sa compagnie passa en réserve. Repoussés à coups de grenades, les Allemands s'enfuirent précipitamment, en voyant surgir des trous d'obus la baïonnette haute, les tirailleurs des 1re et 3e Cies (capitaines **AMANTON** et **PETIOT**) au moment même où une autre section de la première de ces deux compagnies livrait à la tranchée « de la Barricade » un furieux combat. Enflammés par l'exemple du sous-lieutenant **LARGESSE,** qui, debout au milieu d'eux, lançait la grenade avec autant de rapidité que de précision, nos grenadiers durent faire des prodiges de valeur pour ne pas succomber sous le nombre. Leur héroïque officier tomba mortellement atteint lui-même d'un éclat au front, au moment précis où l'ennemi finissait par s'avouer vaincu.
Sur le front du 2e bataillon, l'attaque fut également brisée par nos feux de mitrailleuses, nos salves de V. B. et de grenades, ou les rafales de fusils mitrailleurs de la 5e Cie [1] (capitaine **OURYOUX**). A la « tranchée du Calvaire » complètement bouleversée et dont tous les défenseurs avaient été mis hors de combat ou enterrés, les Allemands réussirent cependant à prendre pied un instant. Le lieutenant **DUVIAU,** qui avait eu son abri écrasé par un *minen*, fut enlevé (blessé) par les Boches. Heureusement son voisin de gauche, le sous-lieutenant **VENET**, ayant découvert, à temps, le mouvement des « stoss truppen » qui s'avançaient sur lui, les décima de son feu, à une vingtaine de mètres de distance. Une contre-attaque immédiate rétablit à nouveau notre ligne.
Le Boche, avait, en définitive, échoué avec des pertes sévères; et nos tirailleurs, supportant l'orage sans faiblesse, lui avaient fait un accueil qui eût dû lui enlever toute envie de revenir. Malgré cela, on vit le surlendemain, après d'ailleurs un sérieux arrosage diurne de nos pistes et de nos boyaux, le bombardement reprendre brusquement dans la nuit sur nos positions. Vers 7 h.40, ce fut un vrai pilonnage. La « tranchée de la Barricade » *littéralement nivelée* fut évacuée. Sur tout le front des 2e et 4e bataillons (le 4e bataillon venait de relever le 1er dans le quartier d'Hassoule) les Allemands passèrent alors à l'attaque.

1 L'adjudant COLONNA Toussaint, de cette compagnie, périt là en brave, la grenade à la main, en encourageant ses hommes.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015


Cliché Méd.-Major ROUGEUX.

Le ravin d'Hassoule (1917).

Le caporal **KEBAB MAKLOUF ben MOHAMED,** qui commandait un petit poste, en avant du front de la 15e Cie (capitaine **EMPTAZ),** fit preuve d'un héroïsme magnifique, en tenant à lui seul, l'ennemi en échec, après que ses hommes eurent été tués jusqu'au dernier. Quoique complètement entouré, il se défendit jusqu'au bout, sans faiblir. Laissé pour mort, par les Allemands, il fut, quelque temps après, ramené par nos brancardiers, et expira aussitôt.

Presque partout, l'ennemi fut repoussé, avant d'avoir pu nous aborder, et sans que nos sections de contre-attaque (qui dès le début du bombardement s'étaient rassemblées dans les boyaux et les tranchées de soutien) eussent à intervenir. A la « tranchée du Verger » cependant, il fallut sortir, pour refouler les assaillants à la baïonnette. Quant à celle « de la Barricade », les Boches y avaient fait irruption, après la destruction de la plupart des occupants tués, ensevelis ou blessés par la grêle d'obus. Mais, des observatoires de l'arrière, on eut bientôt un spectacle impressionnant. Trois sections disponibles de la 11e Cie [1] surgirent aussitôt en un ordre parfait et, d'un bel élan, se portèrent en avant, à découvert. Après quelques minutes de combat à la grenade, les Allemands furent repoussés. A cette action avait participé spontanément, avec ses mitrailleurs, le sergent BOSQ de la C.M.4. dont la pièce avait été détruite, mais qui voyant partir la contre-attaque, s'était élancé avec elle à la tête de sa petite troupe.

Ainsi le Boche ajoutait un nouvel et sanglant échec à celui du 21, échec dû à la vigilance toujours

1 Sections des lieutenants LHUILLIER, sous-lieutenant RABUEL, adjudant FIORINI.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

en éveil de nos guetteurs [1], non moins qu'à la rapidité et à la cohésion de nos réactions.....
Le 24, le bataillon **CHALIGNE** du 3e zouaves releva au village le bataillon **LAMAIN** (2e bataillon).
Les 25 et26 octobre, dans la nuit, l'ennemi essaya encore une fois de plus, d'aborder nos positions vers la gauche du 4e bataillon. La 15e Cie (capitaine **EMPTAZ**) repoussa facilement ces tentatives.
Le 27 octobre, le lieutenant **FISSABRE,** commandant le peloton de sapeurs pionniers, trouva la mort au cours d'un violent bombardement du P. C. du régiment. Le même obus blessa sérieusement le médecin-chef de service, docteur **ROUGEUX.**
Le 29, le 4e bataillon fut relevé à son tour par le bataillon **CHAIGNEAU** du 3e zouaves.
Le régiment occupa ensuite pendant quelques jours, le sous-secteur d'Hardaumont-Vaux.
Le 30 octobre, le capitaine **MAILHOT,** adjoint au colonel, tomba aux côtés de son chef, devant le P.C. du régiment, frappé à mort par une balle de mitrailleuse d'avion, et expira quelques minutes après.
Le 6 novembre, le 3e tirailleurs fut relevé par des éléments du 152e d'infanterie et des 43e et 59e bataillons de chasseurs (164e division) . . . . . .
. . . . . .
Dans la dure période qui venait de s'écouler, le régiment avait perdu 63 tués dont 4 officiers, 280 blessés dont 3 officiers, 81 disparus. De plus, 352 hommes et officier avaient été évacués les pieds gelés, et, 6 hommes avaient été intoxiqués, par les gaz.
Il fut cité à l'ordre de la 37e division [2] dans les termes suivants :

« Du 14 octobre au 5 novembre 1917, sous le commandement du lieutenant-colonel VIBERT, et des chefs de bataillon GONNEL, LAMAIN et de BERNARD, a tenu sous le bombardement et les intempéries, un secteur très agité, avec une vigilance inlassable, une endurance et une solidité au-dessus de tout éloge.
« A subi les 21, 23 et 26 octobre de violentes attaques où ses trois bataillons ont été séparément ou simultanément engagés, les a arrêtées net ou les a rejetées par des contre-attaques immédiates, poussées à fond avec la plus brillante vigueur. »

Aussitôt relevées, les unités du corps s'embarquèrent en camions autos à Haudainville et vinrent réoccuper les cantonnements de Haironville et de l'Isle-en-Rigault.
La 37e division prépara alors une opération de « dégagement » de la cote 344 [3] pressée d'un peu trop près par le Boche.
Le 23 novembre, transporté encore par camions autos, le régiment, pour la *septième* et *dernière* fois, parcourut « la Voie Sacrée » et vint cantonner à la citadelle de Verdun.
Le 24, il se porta à la côte « du Poivre » en réserve de la division.
Le lendemain, jour de l'opération, des compagnies furent successivement mises à la disposition du 2e zouaves ou du 2e tirailleurs pour occuper des tranchées, ou assurer des ravitaillements, En outre, la 2e compagnie de mitrailleuses, agissant par tir indirect sur la cote 345 [4], contribua efficacement à la réussite de l'attaque du 3e zouaves.

1 Qui avaient signalé de suite des bruits suspects.
2 Ordre général N° 275 du 11 novembre 1917.
3 La cote 344 constituait, pour nous, un observatoire précieux que l'ennemi s'efforçait, avec acharnement, depuis quelque temps de nous enlever.
4 A l'est de la Ferme d'Anglemont.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Dans la nuit du 26 au 27 novembre, les 13e et 3e Cies coopérèrent heureusement, l'une avec le 2e zouaves, l'autre avec le 2e tirailleurs, à la réduction d'une « poche » où le Boche s'était maintenu [1].
La nuit suivante les trois bataillons du 3e tirailleurs relevèrent, sur la ligne conquise, le 2e zouaves et un bataillon du 2e tirailleurs.
Malgré le mauvais temps, et les difficultés de ravitaillement énormes, dans ce terrain épouvantablement bouleversé et boueux, nos hommes commencèrent immédiatement l'organisation de la position ; posèrent des réseaux Brun, creusèrent des boyaux et commencèrent à construire des abris-cavernes. En outre, pendant plusieurs nuits, des détachements de tirailleurs protégèrent les équipes du génie, qui procédèrent, fort en avant de nos retranchements, à la destruction des vastes casernes souterraines que les Allemands avaient construites sur le flanc nord de la cote 344.
. . . . . .

Le double séjour de 1917 devant Verdun, nous coûtait : 4 officiers tués — 3 officiers blessés — 1 officier disparu — 87 gradés ou tirailleurs tués — 383 blessés — 734 atteints de gelures graves — 6 gazés — 101 disparus.
Les 2 et 3 décembre, les bataillons du régiment relevés par le 298e d'infanterie (163e division) cantonnèrent au couvent Sainte-Catherine, à l'intérieur de la ville.
Les 4, 5 et 6, ils étaient transportés par chemin de fer de Dugny à Bar-sur-Aube. Au cours de ce trajet effectué par une forte gelée, dans des wagons non aménagés, et sans la moindre paille, nos hommes, déjà surmenés par les fatigues du secteur, souffrirent cruellement du froid. Ils se reposèrent à l'arrivée dans les cantonnements de Ville-sur-Terre, Thors, Maisons, Fresnay, Thil.
Le 15 décembre, *reprenant l'existence errante*, on repartit vers l'est, pour gagner en quatre étapes, le camp de Darney, au pied des Monts Faucilles. Pendant ces quatre jours, la température fut très rude, et l'on eut à marcher durant de longues heures, par des routes couvertes de 25 à 30 centimètres de neige.

VI. — 1918.

L'ANNÉE DÉCISIVE.

Villers-Bretonneux. — Les derniers combats et la poursuite du canal de la Sambre à l'Oise, jusqu'à la frontière Franco-Belge.

Le 3e tirailleurs resta au camp de Darney jusqu'au 21 janvier. Pendant son séjour dans les baraques de ce camp, le froid fut des plus vifs ; et, malgré la présence de quelques appareils de chauffage

1 A la suite de ces opérations les 3e, 13e Cies furent citées à l'ordre de la 37e division, et la 2e C. M. à l'ordre de la 74e brigade.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

dans leurs frêles abris, les hommes souffrirent cruellement. Puis on se remit encore en marche, pour aller tenir un secteur en Lorraine.

Le 26, ce fut l'arrivée dans la région de Frouard, et, les jours suivants, la relève du 287e d'infanterie (165e division) dans le secteur de Custines. Ce corps avait un bataillon au centre de résistance « du Haut des Trappes », un autre à celui d'Aulnois-sur-Seille. Le dernier bataillon était en réserve à Jeandelaincourt où se trouvait le P. C. du régiment. Par la suite, le bataillon de réserve cantonna à Lixières. Puis le 3e zouaves ayant pris le quartier du Haut des Trappes, le bataillon devenu disponible vint, en soutien, au bois de la Fourasse et à la ferme des Francs.

Le secteur était, d'ordinaire, peu agité ; mais il y avait beaucoup à faire pour l'organiser, et, notamment des masses de terre à remuer, et maints ouvrages à construire (blockhaus sous bois, coupures de routes en prévision de mouvements de chars d'assaut, renforcement de points, d'appui, de centres de résistance, etc.., etc...).

A partir du 11 mars, le 11e tirailleurs, nouvellement formé, vint faire « son apprentissage du front » dans les rangs de la 37e division ; et, pendant quelques jours, remplaça, en ligne, le 3e tirailleurs qui fut mis au repos à Belleau, Bratte, Mont Saint-Jean, Malleloy . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le 21 mars, alors que la grande offensive allemande se déclanchait dans la région de Saint-Quentin, le Boche, pour tâter nos lignes, tenta dans la nuit du 20 au 21 un gros coup de main sur le centre de résistance de Nomény, tenu par un régiment de la division.

Le surlendemain, la réponse lui fut donnée, sous forme de riposte sévère, par les zouaves du 2e régiment (les 1re et 4e Cies de mitrailleuses du 3e tirailleurs participèrent à cette opération par leurs tirs indirects).

Quelques jours après, le régiment relevant le 11e tirailleurs reprit le quartier du Haut des Trappes.

. . . . . .

. . . . . .

Pendant ce temps, des événements se déroulaient dans le Nord. Après une progression rapide, les masses allemandes avaient été tenues en échec, dans la région de Noyon, par les premières troupes françaises envoyées au secours des forces britanniques enfoncées et en pleine retraite.

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



VILLERS-BRETONNEUX.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

LUDENDORFF portait alors ses efforts plus à l'ouest, cherchant encore à séparer les troupes françaises des troupes anglaises. Le 27, il réussissait à s'emparer de Montdidier, mais à partir de ce moment, il allait se heurter à un mur de poitrines qu'il ne devait plus ébranler.
La place des tirailleurs était marquée, comme d'habitude, là où la lutte était chaude. Relevés entre le 30 mars et le 2 avril par un bataillon du 173e et par le 55e d'infanterie (126e division), nos hommes attendaient à Nancy, caserne Molitor, le moment d'être appelés à parer le prochain choc [1]. A ce moment, les Allemands, renonçant à pousser sur Paris, cherchaient à couper nos alliés d'outre-Manche de leurs bases et attaquaient dans la région d'Armentières et de Béthune.
Aussitôt, les 11 et 12 avril, le régiment fut embarqué en chemin de fer à Jarville et transporté dans la région de Longueil-Sainte-Marie, Joncquières, Canly, au sud-ouest de Compiègne.
Là, la 37e division attendit, pendant quelques jours, sa destination définitive, puis, se dirigea par étapes vers la région d'Amiens, où la pression ennemie se faisait violemment sentir.
A son arrivée dans la zone immédiatement au sud de cette ville, elle allait être placée aux alentours de Boves, en soutien de la division marocaine, qui, en liaison avec les Australiens [2], avait refoulé les Boches du Plateau de Cachy et d'une partie du bois de Hangard.
Le 19, le 3e tirailleurs stationnait à Plachy-Buyon, Prouzel et Bacouel. Alerté dans la soirée du 24, il se porta sur Grattepanche et Saint-Sauffllieu, puis la nuit suivante (25-26) sur Boves. Là il fut mis à la disposition de la division sus-désignée.
Dans l'après-midi du 26, il vint occuper les pentes nord-ouest du plateau de Gentelles. Le 2e bataillon, — capitaine **LEMOULAND** [3],— fut poussé, en avant, entre Gentelles et le bois Labbé.
Dans la nuit du 27 au 28, le 4e bataillon releva le 7e tirailleurs à la droite du 2e bataillon.
Le 29, le 1er bataillon entra en secteur et remplaça, en réserve, un bataillon du 8e zouaves. A la chute du jour, le 2e bataillon releva, en première ligne, un bataillon de ce régiment qui assurait la liaison à gauche, avec le 48e australiens à la station de Villers-Bretonneux.
La nuit suivante, l'adjudant **RELIAUD** et les tirailleurs **NEFATI AMEUR ben MADASSI** et **MOUHOUB ben MEZIA** de la 6e Cie allèrent chercher, aux fils de fer ennemis, 3 tirailleurs du 7e régiment, blessés, qui n'avaient pu être secourus depuis cinq jours.
Le 3 mai, les Australiens ayant projeté de s'emparer du « Monument » de Villers-Bretonneux et du « Verger du Monument », la 13e Cie, soutenue par la 14e, prit part à l'opération, dont le but était de mieux assurer la liaison entre le nouveau front australien et le nôtre. Un détachement sous les ordres du capitaine **OURYOUX,** composé de la 5e Cie, d'un peloton de la 6e, devait former « pivot mouvant » à notre droite. Des sections de mitrailleuses renforçaient les deux détachements.
L'attaque se déclancha à 4 heures, préparée par un bombardement préliminaire de deux minutes seulement.
Les mitrailleuses allemandes entrèrent instantanément en action, claquant de toutes parts et balayant le terrain.
Superbement entraînée par le sous-lieutenant **CHAMPION** qui tomba mortellement frappé en criant : « *En avant et encore en avant !* » la fraction de gauche de la 13e Cie parvint à son objectif d'un seul bond. Quelques hommes pénétrèrent, peu après, avec les Australiens dans la ferme [4], où,

1 Le 7 avril le commandant GONNEL ayant été désigné pour remplir les fonctions d'officier supérieur adjoint au chef de corps, fut remplacé dans le commandement de son bataillon par le capitaine IRACABAL.
2 Le 25, ces vaillants devaient reprendre, en moins d'une demi-heure, au cours d'une audacieuse attaque de nuit, le village de Villers-Bretonneux perdu la veille par les troupes anglaises.
3 Le capitaine LEMOULAND avait remplacé le commandant LAMAIN nommé officier supérieur adjoint au chef de corps du 3° zouaves.
4 Voisine du Monument.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

au milieu de l'obscurité, se livra à la grenade un combat tout à la fois confus et violent. Mais dans la nuit noire, la liaison fut perdue avec nos vaillants voisins, qu'une forte contre-attaque allemande contraignit à la retraite. La gauche de la 13e Cie dut, à son tour, se replier. Sa fraction de droite, commandée par le sous-lieutenant **TARTARY,** se rabattit face à gauche pour parer à la contre-attaque ; mais, dans l'exécution de ce mouvement, elle fut prise sous le feu des mitrailleuses du bois de Hangard et subit ainsi des pertes sensibles. Les trois fusiliers mitrailleurs de la section furent tués. Se trouvant complètement isolé le sous-lieutenant **TARTARY** se reporta avec ses hommes, de trous d'obus en trous d'obus à hauteur du détachement **OURYOUX**. Celui-ci, malgré le feu des mitrailleuses, avait pu atteindre son objectif, en progressant par infiltration et se cramponnant au terrain. Il s'organisait sur place immédiatement. Resté à son poste, malgré trois blessures, le sous-lieutenant **MARTIN** continuait à donner froidement ses ordres pour le travail.
Quand, en raison de l'insuccès des Australiens, l'ordre parvint au capitaine **OURYOUX de** se replier, il était trop tard ; le jour était levé. La 5e Cie attendit donc la nuit dans « les entonnoirs » des environs du Monument pour effectuer son mouvement, qui s'exécuta dans le plus grand ordre. De même, quelques groupes de la 13e rentrèrent dans nos lignes après être restés toute la journée dans des trous d'obus au contact du Boche, faisant le coup de feu avec lui ou échangeant des grenades [1]. .
. . . . . .
L'opération nous avait coûté plus de 100 hommes hors de combat dont : 14 tués, parmi lesquels le sous-lieutenant **CHAMPION**. De plus le sous-lieutenant **MARTIN** mourut de ses blessures, à l'ambulance, quelques jours plus tard.
Une citation à l'ordre de la 37e division récompensa la ténacité dont avait fait preuve en cette occurrence, la 5e Cie . . . . . .
. . . . . .

Pendant l'action, un soldat nommé **WILLIAMS Charles,** du 46e australiens, ancien militaire de notre Légion étrangère, s'était fait remarquer en allant *spontanément*, au secours de nos blessés, avec une crânerie et un zèle admirables. Ce vaillant trouva une mort glorieuse, frappé d'une balle en plein cœur, au moment où, au milieu de la journée, il se portait à la recherche du corps du sous-lieutenant **CHAMPION.**

A nos gradés et à leurs hommes qui l'interrogeaient et s'enquéraient s'il n'avait pas trouvé trace de cet officier, il avait signalé la présence sur le champ de bataille commun, au voisinage des fils de fer boches, d'un militaire habillé en kaki, et portant des molletières jaunes. Sur l'affirmation des nôtres que ce devait être très probablement l'officier que nous cherchions, il s'était écrié aussitôt : « *Puisque c'est un officier français qui est tombé, là-bas, c'est moi qui vais le rapporter.* » On l'en dissuada vivement, lui conseillant d'attendre la nuit pour se déplacer hors des tranchées, avec nos brancardiers. Mais il ne voulut rien entendre, et surgissant d'un seul coup, il se dirigea sans arme et en agitant un drapeau de la croix rouge, du côté qu'il avait désigné. Il n'avait pas fait cinquante pas qu'une balle boche le traversait de part en part.
Le lieutenant-colonel commandant le régiment récompensa cc noble dévouement par une citation à l'ordre N° 15 du 4 mai 1918 :

1 Ces combats des nôtres avec le Boche — dans les lignes allemandes — furent signalés à diverses reprises par les aviateurs britanniques.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

« Le soldat **WILLIAMS Charles,** N° Mle 2923 du 46e bataillon Dloy australian infanterie, 72e brigade, 4e division.
« Héroïque soldat, d'un rare courage et d'une belle audace. N'a cessé de se dépenser pendant la journée du 3 mai 1918, pour coopérer au relèvement des morts et des blessés français tombés sur le champ de bataille au voisinage de soldats alliés.
« A voulu, malgré les avertissements qui lui étaient donnés, aller relever, avant la nuit, le corps d'un officier français qu'il venait de découvrir. A été frappé en plein cœur en accomplissant cette mission toute volontaire. Ancien soldat du 1er étranger. »

Nos tirailleurs avaient d'ailleurs rapidement fait « bon ménage » avec les vaillants volontaires de l'Australie. Des relations pleines de franchise, de cordialité et de bonne humeur, s'étaient établies dans les tranchées entre Arabes ou Kabyles de l'Afrique du Nord et les soldats de Queensland, de Victoria, de la Nouvelle-Galles du Sud ou autres lieux du continent australien. On échangeait joyeusement des cigarettes, du tabac, un peu de « pinard », des conserves, parfois même une gamelle de soupe. Aux heures d'accalmie, nos indigènes sortaient leurs cartes espagnoles, et nos alliés participaient à la partie. Les paroles étaient rares, il est vrai, mais on se comprenait par gestes, cela suffisait amplement. Et, de ce commerce aussi familial que journalier, sous les obus, naissait une réelle et sincère sympathie. Australiens et tirailleurs placés à la « suture » des armées franco-britanniques, connaissaient toute l'importance de leur mission. La vigilance des uns et des autres n'avait d'égal que leur courage ; une confiance réciproque les animait, confiance résultant de la bravoure connue de chacun. « On était sûr que le voisin ne laisserait pas passer le boche, mais se ferait plutôt hacher. » Ainsi, on pouvait faire front à l'ennemi avec la plénitude de ses moyens d'action et sans préoccupation d'à-côté. De cette situation, naissait un sentiment de sécurité et de réconfort bienfaisant.
Les aviateurs britanniques faisaient, en outre, bonne garde dans ce secteur, et « régalaient » assez fréquemment nos hommes du spectacle impressionnant de la chute de quelqu'as allemand, imprudemment aventuré dans « notre » ciel.
Par contre, l'adversaire se vengeait parfois, sans mesure, en arrosant notre zone de ses poisons gazeux. Le bois Labbé, notamment, était l'objet de bombardements répétés, à l'ypérite, qui nous firent quelques victimes...
Relevé, le 9 mai, par le 2e zouaves, le régiment passa quinze jours au repos, dans la région de Saint-Fuscien, Sains-en-Amiénois puis prit la place du 2e tirailleurs sur le plateau de Cachy . . . .
Tout en organisant solidement le terrain sous un bombardement constant, nos tirailleurs allaient, sans cesse, inquiéter l'ennemi dans ses lignes. Le 6 juin, le lieutenant LALANNE, à la tête d'un groupe de volontaires de la 2e Cie, tenta l'enlèvement d'un petit poste allemand. Le Boche fortement retranché, résista énergiquement. Le sous-lieutenant **LALANNE** reçut un coup de pistolet, à bout portant, en arrivant, d'un bel élan, sur l'adversaire. Nos tirailleurs réussirent, non sans peine, à se replier en ramenant leurs blessés.
Le 7 juin, le général **SIMON** remplaça le général **GARNIER-DUPLESSIS**, appelé au commandement du 9e corps d'armée.
Du 8 au 12 juin, revenu dans la région sud de Glizy, le 3e tirailleurs travailla, de nuit, à l'organisation d'une position intermédiaire. Il releva, ensuite, le 3e zouaves dans le sous-secteur de Cachy, avec un bataillon en première ligne, un autre, en soutien à la « Bretelle de Cachy », le dernier, en réserve sur la deuxième position. Après quelques patrouilles préparatoires, un coup de main, avec appui d'artillerie, fut tenté, le 25 juin, sur la tranchée Bertha, par un groupe d'une trentaine de tirailleurs, sous le commandement du sous-lieutenant **VENET.**

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

A courte distance de la tranchée ennemie, notre détachement fut accueilli à coups de pistolets et grenades par les Allemands, qui s'enfuirent aussitôt à toute allure, abandonnant une mitrailleuse lourde et du matériel.
Deux nuits plus tard, alors que le régiment était en cours de relève, le sous-lieutenant **LUCIANI**, à la tête de quelques hommes, attaqua un petit poste embusqué en avant de la « tranchée de l'Astuce ». Trois occupants furent faits prisonniers. Mais au retour, ils tombèrent sous le feu des mitrailleuses allemandes avec les tirailleurs qui les escortaient et le groupe se dispersa . . . . . .
Le 3e tirailleurs resta en réserve de division dans le petit bois, au sud de Glizy, jusqu'au 7 juillet, date à partir de laquelle il releva le 3e zouaves, dans le sous-secteur du « Monument ». Chaque nuit, des patrouilles furent lancées en avant du front cl enlevèrent bientôt à l'ennemi toute velléité de s'aventurer hors de ses réseaux.
A partir du 16, des petits postes détachés en avant, couvrirent l'« avance progressive et méthodique » de notre ligne, parallèlement à des mouvements analogues du côté des Australiens, et ramenèrent du matériel abandonné par les Allemands.
Le 21, en plein jour, le lieutenant **VAISSADE,** avec quelques tirailleurs aborda audacieusement « la tranchée de l'Astuce », tua un Allemand et ramena un sous-officier et deux hommes du 2e grenadiers.
Du 27 au 31 juillet, après relève par le 3e zouaves, le régiment cantonna dans la région Saint-Fuscien, Dury, puis se rapprocha de la vallée de la Celle, où il se tint prêt à faire mouvement, pour rejoindre la 51e division, à laquelle il était rattaché désormais [1].
Ce ne fut pas sans émotion que les cadres et les tirailleurs du 3e, se séparèrent de leurs vieux compagnons d'armes de la 37e division, au moment où celle-ci allait repartir à la conquête de nouveaux lauriers.
Les ordres du jour suivants, exprimaient ainsi les regrets réciproques causés par cette séparation :

Ordre général N° 2425 de la 37e D. I.

« Au moment où les armées ennemies plient et reculent devant les nôtres, le haut commandement a décidé la création de nouvelles divisions dont l'entrée en ligne hâtera l'heure de l'écrasement de nos adversaires.
« Le 3e régiment de tirailleurs de marche est appelé à entrer dans la composition de l'une d'elles. Ce corps d'élite qui a montré sa valeur depuis le début de la guerre, en Belgique, en Champagne, en Lorraine, à Verdun, en Picardie, continuera à se distinguer partout où il ira.
« La 37e division lui garde une affection fraternelle.
« Elle salue avec respect son drapeau glorieux dans les plis duquel s'inscrira bientôt le nom d'une nouvelle victoire. »

Signé : « Général SIMON. »

Ordre général N° 7853 de la 74e Brigade :

« Par décision du 1er août 1918, le 3e tirailleurs quitte la 37e division pour passer à la 51e.
« Le colonel TAHON, commandant la 7"° brigade, ne veut pas laisser s'éloigner ce magnifique et glorieux régiment sans s'incliner devant son drapeau et exprimer au lieutenant-colonel VIBERT et à tous ses officiers, sous-officiers, et tirailleurs français ou indigènes ses plus profonds regrets.

1 La 31e division était ramenée à trois régiments d'infanterie.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

« Depuis décembre 1916, date de sa prise de commandement, il n'a eu qu'à se louer du 3e tirailleurs. Partout, à l'attaque, en secteur comme au cantonnement, au Mont Spin et à Bezonvaux, le régiment s'est toujours fait remarquer par son esprit de devoir et de sacrifice, par sa discipline et sa tenue. — Le colonel est persuadé que dans sa nouvelle division, le 3e tirailleurs y tiendra la première place, et que, sous l'active et intelligente conduite de son chef, il y cueillera de nouveaux lauriers. Dans l'espoir de le retrouver sur les champs de bataille de la délivrance et de la victoire, il adresse, à tous, ses vœux de succès les plus affectueux. »

Signé : « Colonel TAHON. »

Embarqué, en chemin de fer, le 4 août à Prouzel, le 3e tirailleurs arriva, le 6, dans la région de Montbéliard ; le 8, il fit étape sur Dung, Gonvillars et Issans. Le général BOULANGÉ commandant la 51e D. I. le reçut et le passa en revue aux abords de ce dernier village.
A cette époque, notre victoire s'affirmait certaine, et, chaque jour, plus éclatante.

Le 9 août parut l'ordre suivant du général PÉTAIN :

« Quatre ans d'efforts avec nos fidèles alliés, quatre ans d'épreuves stoïquement acceptées commencent à porter leurs fruits.
« Brisé dans sa cinquième tentative de 1918, l'envahisseur recule. Ses effectifs diminuent, son moral chancelle, cependant qu'à vos côtés, vos frères américains, à peine débarqués, font sentir la vigueur de leurs coups à l'ennemi déconcerté. Placés sans cesse à l'avant-garde des peuples alliés, vous avez préparé les triomphes de demain.
« Je vous disais hier : « Obstination, patience, les camarades arrivent !
« Je vous dis aujourd'hui : « Ténacité, audace et vous forcerez la victoire.
« Soldats de France, je salue vos drapeaux qu'illustre une gloire nouvelle. » . . . . . .
. . . . . .
.
La 51e division, durement éprouvée dans les combats sur la Marne [1] ne devait pas prendre part aux glorieux combats d'août et septembre, époque pendant laquelle elle occupa le secteur de Réchésy, à l'extrême aile droite des armées françaises.
Du 21 au 23 août, le 3e tirailleurs releva le 403e d'infanterie (151e division) aux centres de résistance du Göbenwald, de Pfetterhausen, et d'Uberstrass. — Le P. C. du régiment s'installa à Réchésy . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Rendu inquiet par l'activité de nos détachements de reconnaissance et craignant une offensive en cette région, l'ennemi tenta tout d'abord d'obtenir des renseignements sur notre ordre de bataille, en envoyant vers nous des patrouilles qui furent toutes repoussées. Recourant aux grands moyens, le 28 août au petit jour, il attaqua avec des stoss-truppen les quartiers d'Uberstrass et de Pfetterhausen, après une grosse préparation d'artillerie et de lance-bombes. Des avions surveillaient le développement de l'action. Reçus par nos feux de F.M. et de mitrailleuses, qui furent immédiatement alertés, et, malgré le bombardement furieux [2] auquel étaient soumises nos positions, les Allemands ne réussirent nulle part à entamer nos lignes, pas plus qu'à se procurer les renseignements qu'ils cherchaient. Nos pertes furent malheureusement sensibles. Un officier : le

1 Le 3e tirailleurs de marche prit la place d'un de ses régiments dissous.
2 L'ennemi lança, au voisinage du P.C. de la 5e compagnie, des minen qui formèrent des entonnoirs de 5 mètres de diamètre.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

brave sous-lieutenant **LUCIANI,** dont le poste était attaqué, succomba la grenade à la main, frappé par un éclat d'obus au moment où il levait la tête hors de la tranchée pour « voir venir » l'attaque.

Ancestramil

LORRAINE
BEZONVAUX - VILLERS-BRETONNEUX
ALSACE

———

MORTS POUR LA FRANCE

Capitaine **MAILHOT**
Adj. au Colonel, 30 oct. 1917.

Lieutenant **RAFFIN**
décédé au retour de captivité,
29 août 1919.

Sous-Lieutenant **LÉGLISE**
6e Cie, 12 juin 1917.

Adjudant **FERNAC**
C. M. 4, 4 mai 1918.

Sous-Lieutenant **MARTIN**
5e Cie, blessé le 3 mai 1918.
Décédé le 9 mai 1918.

Lieutenant **FISSABRE**
C. H. R., 11 nov. 1917.

Sous-Lieutenant **LARGESSE**
1re Cie, 21 oct. 1917.

Sous-Lieutenant **LUCIANI**
5e Cie, 28 août 1918.

Sergent **MOULIN**
5e Cie, 28 juin 1918.

Sous-Lieutenant **CHAMPION**
13e Cie, 3 mai 1918.

Aspirant **JOYET**
7e Cie, 23 oct. 1917.

Campagne 1914 – 1918 - Historique du 3e Tirailleurs de marche
Auguste Picard, Éditeur – Paris - 1920
Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

PLANCHE VIII

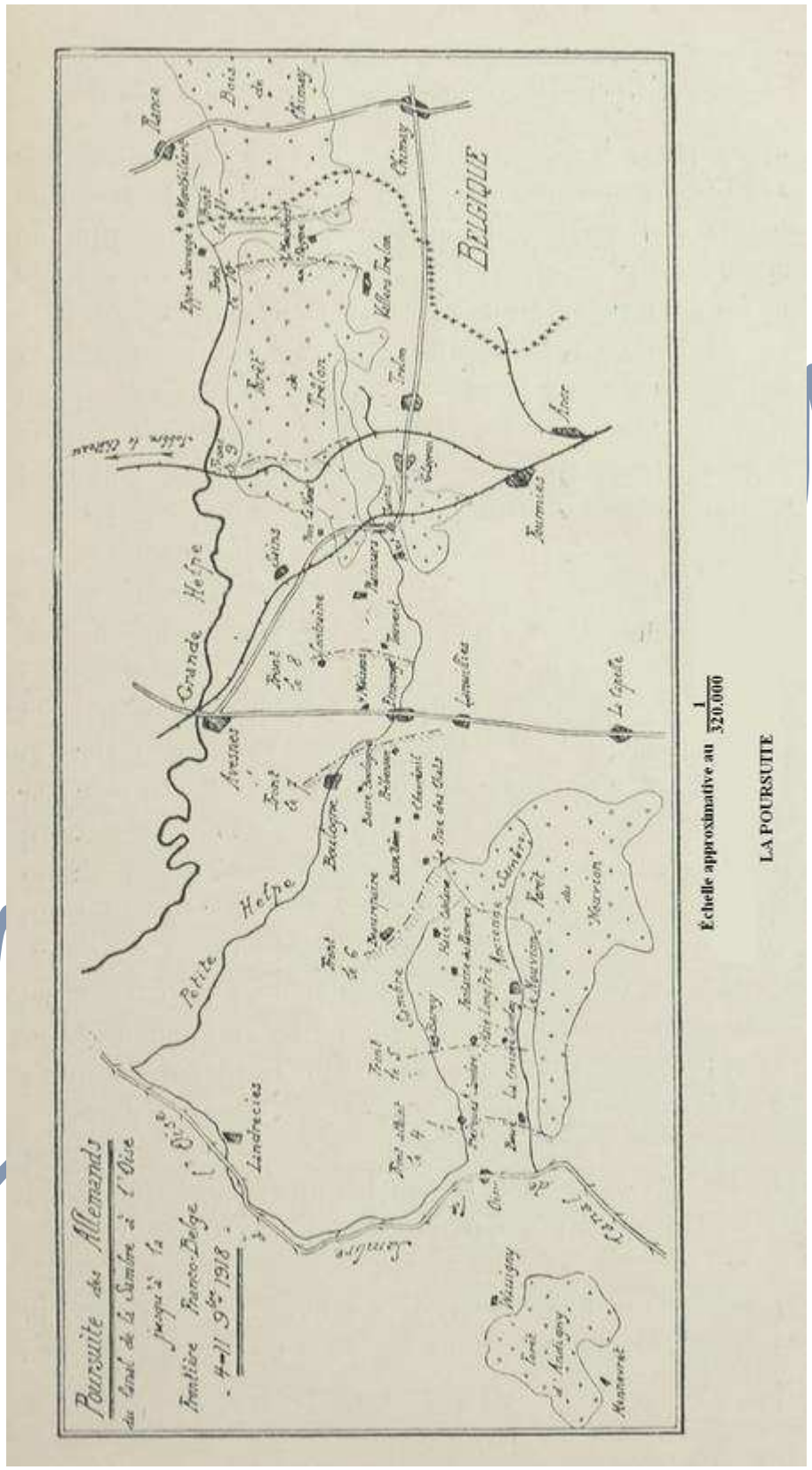


Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Dans le quartier d'Uberstrass, ce fut surtout à l'aide d'obus à gaz, que l'ennemi s'efforça de surmonter la résistance de nos hommes. La mise immédiate du masque conjura les effets de ceux-ci.
Le 5 septembre, le général **ÉCOCHARD** remplaça, à la tête de la division, le général **BOULANGÉ** . . . . . .
. . . . . .
Relevé par le 33e d'infanterie et mis au repos, du 11 septembre au 3 octobre, le 3e tirailleurs fut placé en réserve du 40e corps d'armée à Chavannes, Grandvillars, Lepuis, Suarce et Réchésy.
Ayant repris ses anciennes positions, quelques jours après, il eut à subir, le 7 octobre, un nouveau et violent coup de main. L'ennemi qui avait, cette fois encore, mis en œuvre une puissante artillerie et d'énormes lance-bombes, dut battre précipitamment en retraite après un corps à corps acharné, au cours duquel le sous-lieutenant **VENET** reçut un coup de pistolet à bout portant [1]. Le lendemain, le lieutenant **INTÉGRALE,** avec quelques tirailleurs de la 1re compagnie pénétra, en plein jour, à l'intérieur des lignes ennemies et mit en fuite, à coups de grenades, plusieurs groupes de « feldgrau » qui tentaient de lui couper la route [2].
Les nuits suivantes, les Allemands se livrèrent encore à plusieurs tentatives infructueuses pour nous enlever des hommes.
Les 12 et 13 octobre, le 4e régiment mixte de zouaves et tirailleurs (38e division) releva le 3e tirailleurs, qui, le 16, prit le chemin de fer à la gare de Beaucourt, et débarqua le lendemain à Longueil-Sainte-Marie et Chevrières (dans la région de Compiègne). Il cantonna à Houdancourt, Grandfresnoy, Sacy-le-Petit, Bazincourt l'Équipée, Cinqueux, d'où il gagna ensuite, par étapes, Saint-Quentin, où il arriva le 26 octobre. Il stationna dans cette ville, au faubourg d'Isle, jusqu'au 30.
Ce séjour fut mis à profit pour organiser, sur une nouvelle base, les compagnies d'infanterie, dont l'effectif fut réduit à 175 hommes, répartis en 3 sections de combat et une section de commandement.
A ce moment, la Ire armée pressait sans relâche l'ennemi solidement installé derrière le canal de la Sambre à l'Oise. Une grande attaque se préparait.
La 51e division, réserve d'armée, fut rapprochée du front, pour prendre une part glorieuse à la dernière offensive, et le régiment vint bivouaquer, le 31 octobre, au nord-est de Saint-Quentin, dans les ruines de la ferme Bellecourt et des villages de Lesdins, Omisy, le Tronquoy.
Le matin du 4 novembre, la suprême attaque de la guerre se déclancha sur ce front. La veille, la 1re compagnie de mitrailleuses avait quitté momentanément le corps, mise à la disposition de la 66e division de chasseurs, pour appuyer de ses feux le franchissement du canal de la Sambre par les éléments de cette division [3]. Le 3e tirailleurs se porta sur Seboncourt, puis sur Mennevret, tout frémissant à la pensée qu'il allait être appelé à l'honneur de frapper de nouveaux coups et de talonner un ennemi qui commençait à céder. La joie générale grandissait à la vue du succès qu'indiquaient les colonnes de prisonniers allemands rencontrés sur la route. Aussi, sans se soucier des 30 kilomètres abattus pendant la journée, nos tirailleurs poursuivant leur marche, toute la nuit, dans une profonde obscurité, franchissaient, avant le jour, le canal de la Sambre à l'Oise, près d'Oisy. Le passage de cet obstacle se fit sur de mauvaises passerelles, presque à tâtons et sous les tirs de l'artillerie ennemie. De l'autre côté, on releva les chasseurs. Ceux-ci avaient forcé le passage le jour précédent, mais avaient dû stopper à quelques centaines de mètres de l'autre côté, arrêtés par de nouvelles positions garnies de mitrailleuses.

1 L'ennemi laissa un sous-officier sur le terrain.
2 Pendant plusieurs jours, cet officier continua avec intrépidité ses randonnées à l'intérieur des lignes allemandes.
3 A cette occasion la C. M. 1, fut citée à l'ordre du 53e bataillon de chasseurs.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 5 au matin, le régiment se porta à l'attaque :
2e bataillon (capitaine **BRÉMOND)** en 1re ligne.
4e bataillon (commandant **IRAÇABAL)** en soutien.
1er bataillon (commandant **de BERNARD)** en réserve d'I.D.
Il était en liaison à droite avec le 63e bataillon de chasseurs (46e division) et à gauche avec le 73e d'infanterie. Ce dernier régiment marchait lui-même côte à côte avec l'armée britannique.
Au cours de la nuit, l'ennemi s'était mis en retraite sur tout le front, laissant çà et là d'innombrables mitrailleuses servies par des soldats d'élite, pour couvrir son mouvement, et permettre aux pionniers de procéder à la destruction systématique de tous les ouvrages d'art, des carrefours de chemins, des moindres ponceaux, etc... etc...


Cliché Capit. RICHARD.

Passerelle sur le canal de la Sambre à l'Oise (nov. 1918).

La, progression fut des plus délicates, dans ce terrain ondulé de la Thiérache, que coupent de nombreuses haies. Les défenseurs el leurs armes automatiques étaient insaisissables, et échappaient

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

à l'artillerie (que l'on évitait d'ailleurs de mettre en action sur des villages encore habités par des Français).
Malgré les difficultés et les dangers de toutes sortes, ce fut là, le commencement des jours « heureux » de la guerre, car nos tirailleurs eurent, après ce 5 novembre, l'immense joie de délivrer, à chaque instant, d'infortunés Français, captifs du Boche et tenus en esclavage depuis 1914. En même temps, des prisonniers alliés, des jeunes gens, s'échappant des camps de concentration allemands, accouraient au-devant de nous, chaque jour plus nombreux . . . . . .
Cependant les destructions rendaient les communications très difficiles et par suite, les ravitaillements rares et tardifs. Cela n'empêcha pas nos hommes de partager fraternellement leurs vivres avec la pauvre population, hâve et dépenaillée, de cette zone, qui faisait à ses libérateurs un accueil touchant.
Le 5 au soir, le 2e bataillon avait progressé de 5 kilomètres et enlevé la Croisée-Cauchy prenant 2 canons, de nombreuses mitrailleuses, et capturant 1 officier et 14 prisonniers.
A la suite de cette avance, l'artillerie ennemie avait réagi vivement dans la soirée, mais seulement par un tir précipité et qu'on sentait désordonné. A minuit elle se tut. La journée nous avait coûté 25 tués et 51 blessés.
Le 6, notre marche reprit, sans grande résistance. On trouva derrière les haies quelques canons abandonnés environnés d'un monceau de douilles vides. Il devenait évident que la veille au soir, l'ennemi s'apprêtant à la retraite, avait « vidé ses coffres » au profit de quelques pièces embusquées derrière des haies.
En fin de journée, notre front passait par Beaurepaire, la Haie Catelaine. Des avant-postes furent poussés jusqu'à la Rue des Chats. La forêt de Nouvion était débordée.
De toutes parts, comme les jours précédents d'ailleurs, les explosions se multipliaient, autour de nos divers éléments. Routes, chemins, carrefours, ponts, ponceaux, voies ferrées, gares, *tout sautait*, le Boche ayant depuis plus de trois mois préparé ce travail de destruction, par la pose de mines à retard, à tous les points sensibles du pays.
Le lendemain, après une progression d'une dizaine de kilomètres, le contact fut repris. Chassés de la croupe Basse-Boulogne, Pré-Benson, les mitrailleuses ennemies couvertes par la Petite Helpe — aux eaux grossies par les pluies récentes — garnissaient la grande route Avesnes-La Capelle.
Malgré le feu violent, qui partait surtout des abords de « Quatre-Maisons » au nord d'Etrœungt, et un tir d'artillerie assez nourri par moments, notre ligne borda la Helpe. Des moyens de franchissement furent préparés.
Le 8, le 2e bataillon, appuyé par le feu de notre artillerie et de nos canons de 37 (qui muselèrent les mitrailleuses de la grande route), passa la rivière et atteignit « Quatre-Maisons » [1]. Là le 4e bataillon le dépassa et arriva, au soir, sur la ligne marquée par les hameaux de Contraine et de Touvent. Les 14e et 15e Cies s'accrochèrent aux lisières de ce dernier village, malgré le feu violent de mitrailleuses auquel elles étaient soumises. Pendant la nuit, elles achevèrent de prendre complètement possession de toutes les maisons ; 3 prisonniers bavarois et 2 mitrailleuses furent capturés. De son côté, le 2e bataillon s'était arrêté et installé au bivouac dans les environs de Quatre-Maisons.
Au cours de cette journée, le régiment subit ses dernières pertes du fait de l'ennemi : 3 tués et 9 blessés.

1 Son mouvement avait été facilité par la progression hardie du 73e d'infanterie à gauche, qui avait pu franchir d'assez bonne heure la rivière.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 9, celui-ci ne résista pas. Il se sentait menacé de toutes parts, et serré de près par nos avant-gardes. Aussi reprit-il du champ et ne put-il arriver à exécuter une bonne partie des destructions qu'il avait préparées.



Le pont d'Etrœungt, détruit par les Boches (8 nov. 1918).

Sous un gai soleil, l'avance fut triomphale. Les populations de Rainsars et de Rue La Haut, délivrées enfin du barbare, virent arriver nos troupes avec enthousiasme.
Parvenus au Pont-de-Sains, nos bataillons reprenaient la marche après un instant de repos, quand un groupe d'aviateurs britanniques, mal orientés sur la situation, commença un bombardement en règle de nos diverses fractions. Celles-ci durent chercher refuge sous les taillis d'alentour.
Malgré ce contre-temps fâcheux (qui ne coûta heureusement qu'un blessé) le bois de Fagne-de-Sains fut traversé. Vers 15 heures, le 4e bataillon poussait des éléments à l'est de la voie ferrée de Solre-le-Château à Fourmies.
Une patrouille de la 13e Cie commandée par le sergent **GOMEZ,** surprit, au nord de Glageon, l'ennemi, en plein déménagement, et, après quelques coups de feu, empêcha les derniers trains de vivres et de matériel de quitter la gare.
Le 10 novembre, le 33e d'infanterie, précédemment maintenu en réserve de division, fut désigné pour relever le 3e tirailleurs à l'avant-garde, avec un groupe d'artillerie. Il dépassa la ligne atteinte par le régiment et nettoya la forêt de Trelon des éléments opposés qui s'étaient maintenus dans sa partie nord-est . . . . . .
Ce jour encore, *les détonations se succédaient sans interruption, tout autour de nos troupes*. Les mines, allumées par l'ennemi en retraite, sautaient successivement, interrompant chemins, routes, voies ferrée, etc... Les ravitaillements tant en vivres qu'en munitions s'en ressentaient singulièrement. Mais rien n'enlevait aux tirailleurs leur bonne humeur et leur entrain.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Le 11 novembre au matin, l'ordre fut donné de se porter sur Moustier-en-Fagne, et de franchir ensuite la frontière franco-belge.
Vers 8 heures, en pleine forêt de Trelon, au milieu des abatis accumulés sur les pistes forestières et des obstacles de tout genre, arriva l'avis qu'un armistice avait été signé avec l'Allemagne, et que les hostilités devaient être suspendues à 11 heures.
On continua aussitôt et plus joyeusement encore la marche en avant, au milieu de la froidure et du givre. L'heure solennelle approchait où le Boche vaincu cessait la lutte.
A 10 h.59, le régiment s'arrêta et se forma face à l'est. Puis à 11 heures, quand le canon « s'éteignit », on présenta les armes tandis que les clairons sonnaient en l'honneur de la victoire.
Dans toutes les poitrines les cœurs battaient à se rompre. A la joie de voir tant d'efforts couronnés par le succès, se mêlait l'émotion du souvenir dû à tous les morts glorieux, qui avaient été les artisans du triomphe et dont les âmes semblaient planer au-dessus de leurs vengeurs.
La lettre suivante adressée par le Président de la République au Président du Conseil pour être transmise aux troupes traduisait bien ces sentiments de joie et de reconnaissance qui étaient ceux de toute la France :

« Au moment où s'achève par la capitulation de l'ennemi la longue série de victoires auxquelles votre patriotique énergie a si largement contribué, laissez-moi vous adresser à vous-même, et vous prier de transmettre au Maréchal FOCH, commandant en chef les Armées alliées, au général PÉTAIN, commandant en chef de l'armée française, à tous les généraux, officiers, sous-officiers et soldats, l'expression de ma reconnaissance et de mon admiration.
« Depuis le 15 juillet, la France a suivi avec une émotion haletante, les éclatants succès quotidiens qu'ont remporté les troupes alliées, et qui ont précipité la retraite de l'armée allemande.
« Les populations captives ont été rendues à la liberté. L'ennemi déconcerté a laissé derrière lui une quantité énorme d'hommes et de matériel ; et le bilan des prises dépasse les chiffres les plus élevés qu'ait jamais connus l'histoire.
« Ce matin, vient d'être signé un armistice qui délivre l'Alsace-Lorraine et qui permet aux armées alliées d'occuper, en garantie des droits à exercer, une vaste zone de territoire allemand.
« En ces heures de joie et de fierté nationale, ma pensée se reporte successivement sur les héros qui, dans l'enthousiasme du départ, sont tombés sur les champs de bataille de Namur et de Charleroi, vers ceux qui dans les lentes et dures journées de la guerre de tranchées, ont montré une si confiante opiniâtreté, vers les intrépides défenseurs de Verdun, vers les soldats de l'Yser, de la Somme, de l'Aisne, de la Champagne, des Vosges, vers ceux qui ont donné leur vie à la Patrie, vers ceux que leurs blessures ont rendus invalides, vers tous ceux qui, aujourd'hui encore sous les armes, sont maintenant récompensés de leurs infatigables efforts et de leur bravoure indomptée.
« Ils ont tous été les ouvriers des victoires finales, ils ont tous apporté leur pierre aux magnifiques arcs de triomphe sous lesquels passeront bientôt les vainqueurs. Rien ne s'est perdu de ce qu'a accompli leur courage, rien n'a été stérile du dévouement qu'ils ont mis au service du Pays. La gloire de la France est faite de leur ardeur prolongée, de leur abnégation, de leurs souffrances et de leur sang. J'envoie aux morts un souvenir respectueux et attendri. Je vous prie de vouloir bien communiquer aux vivants les félicitations qu'au nom de la France, je leur adresse du fond du cœur. ». . . . . . .
. . . . . .

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Cependant, après avoir célébré par le chant de *La Marseillaise* la victoire définitive, nos hommes avaient formé les faisceaux dans la forêt gelée et blanche. Des feux joyeux s'étaient allumés un peu partout.
Pour la première fois depuis plus de quatre ans, nos indigènes de l'Afrique du Nord pouvaient, sans crainte de représailles, réchauffer leurs membres fatigués et endoloris.
Plus d'avions à craindre, plus de précautions à prendre contre l'observation aérienne ou autre . . . . . .
Aussi, après avoir grignoté, qui un morceau de pain, qui un peu de « singe », on vit les tirailleurs s'étendre auprès des brasiers crépitants et . . . . s'endormir d'un sommeil profond à côté des faisceaux . . . . . .
. . . . . .

Dans l'après-midi du 11, le 1er bataillon prit les avant-postes *de l'autre côté de la frontière*, le long de la route de Rance à Chimay. Les autres bataillons cantonnèrent à Moustiers-en-Fagne.
. . . . . .
. . . . . .
Ainsi, au moment où se terminaient les opérations, le 3e tirailleurs, en six jours d'ardente poursuite, avait libéré de la souillure du joug ennemi, une bande de territoire national d'environ 50 kilomètres de profondeur [1], et pouvait ressentir, dans son plein, l'intense satisfaction d'avoir atteint la frontière avant d'avoir déposé les armes.

VII

L'occupation en Allemagne et la garde vigilante à la tête de pont de Mayence.

Après l'armistice, la 51e division n'eut pas la joie d'être des troupes qui, les premières, portèrent nos trois couleurs en Alsace-Lorraine, puis en territoire ennemi.
Dans la région du nord récemment libérée, il était urgent de rétablir les communications, de ravitailler les populations, d'évacuer nos prisonniers qui arrivaient de plus en plus nombreux, affamés, hâves, déguenillés . . . . . .

Le 14 novembre, le 3e tirailleurs était relevé aux avant-postes par le 29e d'infanterie de la 169e division. Il alla aussitôt cantonner à Rainsars, puis à Fourmies où il procéda à l'installation d'un gite d'étapes.

Le 26 novembre, on se remit en route pour rejoindre le 1er corps d'armée, en marche lui-même sur Mayence.

1 Au cours de cette poursuite, les 6e, 7e et 14e Cies furent citées à l'ordre de la 51e division ; la 15e et la C. M. 4 à l'ordre du régiment.

Évitant de traverser la contrée de l'Ardenne, la division se dirigea d'abord vers le sud. Le 1er décembre elle arriva dans la région de Reims, après avoir cheminé à travers une large zone de terrain dévasté par la bataille — où nos hommes couchèrent parfois encore dans des abris des tranchées.

Après quelques jours de repos dans la vallée de la Marne, la marche fut reprise vers le sud-est par Châlons, Vitry, Saint-Dizier, puis vers l'est par Ligny-en-Barrois, Vaucouleurs, Toul, la région nord de Nancy.

Après une longue série d'étapes, que le mauvais temps rendait particulièrement pénibles, le 3e tirailleurs atteignit, le 24 décembre, la Seille rivière qui, de 1871 à 1914, avait marqué la frontière. Il la franchit entre Lanfroicourt et Manhoûe, non sans avoir salué de son drapeau, avant d'y pénétrer, la terre de Lorraine désannexée.

La fête de Noël se passa dans les villages, plus ou moins ruinés et déserts, de la Neuville-en-Saulnois, Oriocourt, Fresne-en-Saulnois, Jallancourt.

Le 26, le régiment défila dans Morhange et cantonna dans les anciennes casernes allemandes (nouvellement baptisées quartier Foch).

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



Cliché Capit. RICHARD.

Salut à la Lorraine (21 déc. 1918).

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015



A Wiesbaden. — Un agent de la police allemande salue le drapeau du régiment.

Du 28 décembre au 1er janvier, nos tirailleurs prirent un repos bien gagné, aux environs de Sarreguemines, dans les villages d'Ipplingen, Hundlingen, Mezingen, où ils furent cordialement reçus, et commencèrent heureusement la nouvelle année.
Le 4 janvier, le régiment alla cantonner à Saint-Arnual et Brebach, près de Sarrebruck. Cette fois il avait franchi la frontière qui séparait la Lorraine du Palatinat.
Embarqué en chemin de fer à Sarrebruck le 6, il débarqua des trains allemands à la petite gare d'Ingelheim (entre Mayence et Bingen)
La composition de la 51e division fut aussitôt remaniée.
Le 3e tirailleurs passa à la 1re division, qu'il rejoignit le 11 janvier, après avoir fièrement défilé à travers Mayence, et franchi le Rhin, drapeau déployé.
Lorsque la 37e division vint, quelques semaines plus tard, occuper la tête de pont, le régiment reprit place dans ses rangs, et constitua à nouveau son 4e régiment.
Vers le milieu de juin, nos tirailleurs qui étaient aux avant-postes dans le Taunus, autour de

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Niedernhausen crurent, un moment, qu'ils allaient avoir encore une fois l'occasion de faire sentir à l'ennemi héréditaire le poids de leurs armes.
Le 23 juin, le régiment se rendit aux lisières de la tête de pont. Il occupa des positions de départ, d'où il devait surgir, au premier signal, pour pénétrer en territoire non occupé, si les Allemands ne se soumettaient pas à notre ultimatum [1].
A 19 h.20 l'ordre vint de se reporter en arrière, de rejoindre les cantonnements. Le Boche se pliait à nos exigences.

La guerre était décidément finie. C'était la paix. Il ne restait plus qu'à célébrer la Victoire.
Le 14 juillet 1919, le drapeau du 3e tirailleurs passa sous l'arc de triomphe de l'Étoile, à Paris, et salua de ses plis déchiquetés, le monument aux morts glorieux dont le sacrifice avait sauvé la Patrie.
. . . . . .

Appelé à l'honneur de faire partie des troupes d'occupation de la tête de pont de Mayence, le 3e tirailleurs est resté sur la rive droite du Rhin.

Fier de son passé glorieux, confiant dans sa valeur, il regarde fièrement l'avenir. Toujours « prêt au sacrifice », il monte la garde, vigilant et sans peur, en face de l'ennemi, pour qu'à l'abri de ses baïonnettes, la France travaille en sécurité, panse ses plaies, relève ses ruines, développe sa puissance économique, et devienne dans la Paix, ce qu'elle a été dans la guerre : la première nation du monde.



A Paris, le 14 juillet 1919. — La voie triomphale.

1 Pour l'acceptation des conditions de la paix.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Par décision ministérielle du 11 septembre 1920, n° 12.466 I II, le 3e Régiment de marche de Tirailleurs a cessé d'exister et a changé de numéro.

Il est devenu .le 23e Régiment de Tirailleurs Algériens.

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

TABLE DES MATIÈRES

			Pages.
I.	—	Mobilisation du 3e régiment de marche de tirailleurs. — La Belgique. — Retraite de Charleroi. — Reprise de l'offensive. — Combats de Cuts, Caisnes et Tracy-le-Val. — La stabilisation.	5
II.	—	La guerre de tranchées. — Tracy-le-Val. — Bois Saint-Mard. — Quennevières	21
III.	—	L'offensive de Champagne de septembre 1915	30
IV.	—	1916. — Verdun	39
V.	—	1917. L'offensive de l'Aisne. — Bezonvaux et la Cote 344	75
VI.	—	1918. — L'année décisive. — Villers-Bretonneux. — Les derniers combats et la poursuite jusqu'à la Belgique	96
VII.	—	L'occupation en Allemagne. (Tête de pont de Mayence.)	112

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

PLANCHES HORS TEXTE

PHOTOGRAPHIES D'OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS TUÉS A L'ENNEMI

			Pages
Pl. I.	—	Oret, Cuts, Caisnes, août septembre 1914.	19 et 20
Pl. II.	—	Tracy-le-Val, Bois Saint-Mard, septembre 1914, février 1915.	24 et 25
Pl. III.	—	Offensive de Champagne, septembre 1915	36 et 37
Pl. IV.	—	Verdun, février-juillet 1916.	55 et 56
Pl. V.	—	Verdun, novembre-décembre 1916.	73 et 74
Pl. VI.	—	Offensive de l'Aisne, 16 avril 1917.	83 et 84
Pl. VII.	—	Offensive de l'Aisne, 16 avril 1918.	86 et 87
Pl. VIII.	—	Lorraine : Bezonvaux, Villers-Bretonneux. — Alsace, juin 1917- août 1918.	103 et 104

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

TABLE DES GRAVURES ET DES CARTES

Pages.

L'arrivée à Cette, août 1914. 6
Environs de. Charleroi. 9
Noyon (Sud-Ouest) (carte). 13
L'église de Tracy-le-Val, 18 septembre 1914. 15
L'église de Tracy-le-Val (fin 1915). 16
Le lieutenant VERNET. 17
Offensive de Champagne (carte). 31
Un canon allemand enlevé le 25 septembre 1915. 32
Le colonel de GOUVELLO dans les tranchées allemandes. 33
Environs de Verdun (carte). 42 et 43
Église et fontaine d'Avocourt (mai 1916). 45
Une corvée dans les ruines d'Avocourt. 46
Avocourt, éclatement d'un 150 dans l'église. 46
Les trois étapes de la destruction d'un foyer français.
Une maison d'Avocourt au premier obus. 47
Au second obus. 48
Au troisième obus. 49
Environs de Fleury (carte). 51
Les ruines de Fleury après l'assaut, 16 juillet 1916. 52
Environs de Fleury, 16 juillet 1916. 53
Les Quatre-Cheminées. 59
L'entrée du P. C. Adalbert. 60
Les environs du P. C. Adalbert. 61
Paysage lunaire aux environs de Douaumont (nov. 1916). 62
Entre le fort de Douaumont et le P. C. Adalbert. Le champ d'entonnoirs (nov. 1916). 62
Devant la batterie F. Le capitaine BELHOMME et
Le médecin auxiliaire WARNERY, quelques minutes avant leur mort. 63
A Verdun, les officiers du 2e Bataillon à la descente du secteur. 64
Attaque devant Douaumont, 15 déc. 1916 (carte). 65
Le ravin de la Caillette (déc. 1916). 66
Le dédale des fossés du fort de Douaumont (déc. 1916). 67
Le fort de Douaumont, vue prise en avion. 68
Entrée du fort de Douaumont (nov. 1916). 69
Fort de la Pompelle (mars 1917). 76
Offensive de l'Aisne (avril 1917, carte). 77
Avant l'attaque. La « Piste d'Angleterre ». 78
Au bord du canal près la Neuville (avril 1917). 79
Les bords du canal à la Neuville (1917). 80
P. C. Alsace, carrière Sud. 89

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2015

Pages.

P. C. Lorraine, carrière Nord. 90
Bezonvaux (carte). 91
Le ravin d'Hassoule (1917). 93
Villers-Bretonneux (carte). 97
La poursuite (carte). 106
Passerelle sur le canal de la Sambre à l'Oise (nov. 1918). 107
Le pont d'Etrœungt détruit par les Boches (8 nov. 1918). 109
Salut à la Lorraine (24 déc. 1918). 113
A Wiesbaden. Un agent de la police allemande salue le drapeau du régiment. 114
A Paris, le 14 juillet 1919. La voie triomphale. 116

Ancestrami